

CONSIDÉRATIONS

S U R

L' E S P R I T

E T

L E S M Œ U R S.

CONSIDERATIONS

DE

L'ESPRIT

ET

LES MŒURS

Gal 8. V. d

CONSIDÉRATIONS

K

SUR

L'ESPRIT

ET

LES MŒURS.

Par M^r. Senac de Meilhan.



A LONDRES,

Et se trouve à Paris chez les Marchands de
Nouveautés.

M. DCC. LXXXVII.

7



P R É F A C E.

LA Rochefoucault , la Bruyere & Duclos semblent avoir épuisé cette partie de la Morale qui a pour objet l'homme vivant en société, dans la Cour ou la Capitale. Mais quoique le fonds soit le même , l'homme se montre dans chaque siècle , sous chaque regne , avec des formes différentes. Les idées qui regnent dans le monde, l'accroissement des richesses & des jouissances , les progrès du luxe, la sévérité ou la foiblesse du Gouvernement , l'empire ou l'anéantissement de quelques préjugés , la communica-

2 P R É F A C E.

tion plus ou moins grande de la Cour avec la Ville, toutes ces circonstances apportent de grands changemens dans les mœurs d'une nation. Il y a des maladies qui disparoissent de la surface de la terre, tandis que d'autres viennent affliger l'humanité. Il en est de même dans le moral.

CE qui doit détourner de suivre la route tracée par la Bruyere, c'est le désespoir d'approcher de son modele; mais en renonçant à l'admiration, on peut prétendre à l'estime. Il vaut mieux faire des caracteres, des maximes, écrire des pensées détachées qui rappellent la Bruyere, en le faisant regretter, que d'ennuyer méthodiquement dans des chapitres de morale.

P R É F A C E. 3

LES ouvrages sont pour la plupart trop longs. On veut définir, diviser, lier, & le ciment tient plus de place que les pierres qui composent l'édifice. Il est des pensées, des maximes, qui peuvent jeter de la lumière sur un objet & qui ne comportent pas un grand cadre & l'appareil d'un traité. Les pensées détachées, lorsqu'elles sont bien exprimées, font plus d'effet & se gravent mieux dans la mémoire, que si elles étoient noyées dans un chapitre. Elles réveillent l'attention du Lecteur & lui épargnent ainsi qu'à l'Auteur de longs & inutiles circuits.

J'AI été ou plus long ou plus court; j'ai fait un chapitre, ou des maximes,

ou des caractères, suivant que la matière s'est étendue sous ma plume, & que l'une ou l'autre manière pouvoit présenter ma pensée plus clairement.

Je n'ai eu personne en vue dans les caractères que j'ai tracés & j'ai eu soin de ne jamais faire de *portraits*. Un caractère n'est relatif qu'à la qualité, au vice, au défaut qu'on veut peindre : un portrait au contraire rassemble toutes les qualités, les vices, les défauts d'une personne, leur opposition, leur étendue, tous les élémens qui la constituent. Un Portrait fidele ne peut convenir qu'à une personne, parce que de même qu'il n'en est pas deux au monde qui aient la même physionomie, la même taille, il n'en est pas également deux

P R É F A C E. 5

dont les qualités soient les mêmes en tout point & également réparties. La Bruyere a été plus hardi : il a fait entrer dans les caracteres qu'il a tracés, des traits de conduite qui étoient connus & qui devoient indiquer les personnes. Il a fait plus encore ; il a parlé des grands événemens du temps & des personnages les plus importans , sans couvrir ses récits du voile le plus léger.

C'est ainsi qu'il s'exprime sur Guillaume , Prince d'Orange & Roi d'Angleterre.

U N homme dit : » je passerai la
 » mer , je dépouillerai mon pere de
 » son patrimoine, je le chasserai lui ,
 » sa femme , son héritier, de ses états.

6 P R É F A C E.

„ Et comme il l'a dit il l'a fait. Ce
 „ qu'il devoit appréhender , c'étoit le
 „ ressentiment de plusieurs Rois qu'il
 „ outrage en la personne d'un seul
 „ Roi ; mais ils tiennent pour lui. Ils
 „ lui ont presque dit : Passez la mer,
 „ dépouillez votre pere , montez à sa
 „ place. „

LA Bruyere a fait des portraits qui ne pouvoient convenir qu'à un seul homme. Tel est celui de STRATON qu'il représente dans des situations si rares & si conformes à celles où s'est trouvé le Duc de Lauzun , qu'on n'a pu douter dans le temps que la Bruyere n'ait eu en vue ce Courtisan , qui avoit éprouvé tant de diverses fortunes. C'est ainsi qu'il s'exprime :

„ STRATON est né sous deux étoi-
 „ les. Malheureux, heureux dans le
 „ même degré, sa vie est un roman :
 „ Non, il lui manque le *vraisemblable*.
 „ Il n'a point eu d'aventures. Il a eu
 „ de beaux songes, il en a eu de mau-
 „ vais. Que dis-je ! on ne rêve point
 „ comme il a vécu. Personne n'a tiré
 „ d'une destinée plus qu'il a fait. L'ex-
 „ trême & le médiocre lui son connus.
 „ Il a *brillé*, il a *souffert*. „

LE caractère du Distract rassemble
 une foule de traits de distraction échap-
 pés au Comte de Brancas, qui ren-
 doient le modele de la Bruyere recon-
 noissable aux yeux de tous ses con-
 temporains.

8 P R É F A C E.

J'AI soigneusement évité de donner lieu à de semblables applications , & la plus scrupuleuse circonspection m'a fait sacrifier plusieurs détails intéressans.

S'IL est utile de faire une préface, c'est je crois dans un ouvrage du genre de celui-ci ; c'est lorsqu'il s'agit de prévenir des imputations , de faire connoître ses intentions. Tel a été mon but. Je ne parlerai point du style & des pensées : Qu'importe au Public les regles que s'est faites un Auteur , & ses idées sur la composition, sur le beau, le vrai, ajustées à sa maniere de sentir & à ses talens. Il s'agit d'instruire , de plaire , d'intéresser. L'Ouvrage est entre les mains du Lecteur , & il plaide mieux pour ou contre l'Auteur , que tous ses raisonnemens.



CONSIDÉRATIONS

SUR L'ESPRIT ET LES MŒURS.

LES personnes qui priment dans la société donnent des brevets d'esprit, comme on accorde des honneurs à la Cour, & le public est jusqu'à un certain point dupe de ces réputations usurpées.

LE mot vague d'esprit est la source d'une infinité d'erreurs. Si à l'exemple des Anglois on se servoit d'une expression moins générale, les idées seroient plus nettes, plus précises. Les Anglois disent qu'un homme a *des parties*. La réunion de traits bien proportionnés jointe au coloris constitue la

*De
l'Esprit.*

beauté ; mais une figure peut plaire en présentant seulement quelques traits agréables. Une femme sans être belle peut avoir des beautés.

IL en est de même de l'esprit. Il faudroit inventer des termes pour en désigner les diverses parties. Ce mot ainsi que celui d'aimer n'a pas assez de nuances distinctives.

UN Auteur célèbre a prétendu que l'éducation seule établit la différence des esprits & des talens. Un tel système mérite à peine d'être réfuté : il n'est pas nécessaire de s'enfoncer dans les ténèbres de la Métaphysique pour en démontrer la fausseté. La plus légère réflexion & les faits suffissent pour se convaincre que l'homme de génie doit tout à la nature. S'il en étoit autrement, tous les élèves d'une Académie de peinture ou de sculpture deviendroient des Raphael & des Bouchardon. On voit encore d'une manière sensible l'insuffisance de l'étude &

de la pratique dans l'application constante & sans aucun progrès au jeux de commerce, à celui des échecs & à tous ceux qui demandent quelque combinaison. Le terme où l'on doit rester est bien-tôt atteint, & l'intérêt, l'avidité, l'amour propre, vivement excités chaque jour, ne peuvent le faire franchir.

Je vais essayer de définir l'esprit, pour fixer mes idées & m'entendre en quelque sorte moi-même.

Il me semble qu'on peut dire que l'esprit est la connoissance des causes, des rapports & des effets. L'esprit de profondeur remonte aux causes; celui d'étendue embrasse les rapports; celui de finesse consiste à juger promptement des effets. c'est un tact particulier que ce dernier genre : il semble appartenir spécialement aux femmes, & c'est pourquoi peut-être chez les Germains on leur attribuoit quelque chose de prophétique & de divin.

LOCKE a donné une définition de l'esprit supérieure sans doute à la mienne. Il consiste, dit-il, à distinguer en quoi les objets qui different se ressemblent; & le jugement, en quoi les objets qui se ressemblent, different. Cette distinction jette un grand jour sur la nature de l'esprit & de la partie qu'on appelle jugement qui se trouve par-là très-bien établie & désignée. Mais il faut en revenir à une notion plus simple. L'esprit, est l'aptitude à penser, est la pensée elle-même. Tout se borne pour l'intellectuel comme pour le physique à deux opérations : la conception & la production. L'homme qui pense le plus, qui détermine le plus à penser, possède au plus haut degré le don de l'esprit. Combien d'Auteurs examinés rigoureusement dans ce rapport perdroient de leur réputation. Il y a plus de pensée dans telle page de Montaigne, de la Bruyere, de Montesquieu, que dans un Poème entier.

Si l'on faisoit l'analyse de plusieurs ouvrages & que , laissant à part le coloris & la maniere , on s'arrêtât uniquement à ce qui est profondément pensé , à ce qui étend la sphere de l'intelligence du Lecteur , on seroit étonné de la médiocrité du résultat.

ON a comparé l'esprit à la vue , & rien n'en peut donner une plus juste idée , en présenter une image plus sensible. Toutes ses opérations peuvent être assimilées à celles de l'œil qui semble être l'ame matérielle du corps. Appercevoir les objets , distinguer leurs formes & leur différence , juger de leur distance , voir nettement , promptement & loin , voilà les propriétés de l'esprit & des yeux. On a trouvé sans s'en être rendu compte , ces rapports si justes qu'on use des mêmes expressions pour déterminer les qualités de l'esprit & celles de la vue. Sagacité , netteté , perspicacité , pénétration , finesse ; obtus , hébété , stupide , aveuglement , sont des mots appliqués à l'un & à l'autre. Des

yeux exercés sur certains objets y découvrent des nuances qui échappent aux yeux pénétrants qui n'ont pas la même habitude. C'est ainsi que l'œil d'un connoisseur en peinture, distingue promptement une copie d'avec un original; l'homme de lettres, l'homme d'esprit saisit de même avec promptitude dans un ouvrage, ce qui tient au génie, au style d'un grand écrivain. Il démêle rapidement au simple énoncé d'une proposition des conséquences éloignées, dans un principe qui paroît isolé une foule d'applications, dans une idée simple la sublimité, dans une idée brillante la fausseté & l'affectation.

Si l'esprit n'est autre chose que la pensée, s'il ne consiste qu'à bien voir, il faut, pour en apprécier les qualités, assigner les degrés de son élévation, mesurer l'éloignement des objets, déterminer l'obscurité qui les environne & leur complication. Celui qui aura percé à travers la plus grande obscurité, qui aura ap-

perçu clairement les objets à la plus grande distance , fera l'esprit supérieur.

QUI peut , d'après ce principe , refuser à Newton , au Chancelier Bacon qui avoit deviné ce que Newton a démontré , le premier rang parmi les intelligences supérieures de ce monde ? La découverte des loix de la nature exige certainement la plus grande étendue de génie , manifeste les plus sublimes conceptions. La connoissance de l'homme , des ressorts qui le font agir , des moyens de le diriger , d'affujettir ses penchans , doit placer le philosophe , le législateur immédiatement après. Ce sont les Newtons du monde moral. Dans la même classe , fera l'historien qui assigne les causes des révolutions des empires , les vices de leur constitution , qui trace au milieu des décombres de l'antiquité la marche de l'esprit humain. Les Poètes forment une classe à part : les uns n'ont que du talent , & d'autres à l'harmonie joi-

gnent la philosophie , le sentiment & la pensée. Rousseau dénué souvent de pensée & de philosophie, Rousseau qui parle si rarement à l'ame & à l'esprit, remarquable seulement par l'harmonie de son style, pourroit n'être considéré que comme un Musicien.

EN suivant le même principe , en examinant l'étendue de la faculté de penser , on doit distinguer les pensées suivant qu'elles sont profondes & lumineuses. Il en résulte qu'il est de grandes différences dans le mérite qu'on doit accorder à des ouvrages de philosophie ou de morale. Il semble cependant qu'une fois rangé dans une classe , comme sur un rayon de bibliothèque , un Auteur aux yeux de la plupart , soit égal à un autre. A force d'entendre citer ensemble Montaigne , la Bruyere , la Rochefoucault , Duclos , on seroit tenté de croire que leur esprit est au même niveau. Duclos , tout ingénieux qu'il est dans ses définitions ,
quelque

quelque soit la sagacité qu'il montre dans l'apperçu de quelques nuances , est bien au dessous de Montaigne & de la Bruyere. La vue de Duclos est nette, juste, mais ne s'étend pas loin. Il connoit l'homme , mais celui de Paris , d'un certain monde , du moment où il écrit. Il n'a peint souvent qu'un être fugitif. L'horizon de ses idées est borné. Dans un autre pays , dans un autre siècle , l'homme de Duclos sera presque inconnu. Cet Auteur sera comme les Peintres dont on ne recherche les tableaux , que parce qu'ils font connoître les habillemens & les modes de leur temps. Il étoit cependant cité il y a vingt ans à côté de Montesquieu , de Buffon , de Jean-Jacques Rousseau. Il est facile de trouver la raison de ses succès. Le genre de son esprit qui étoit la précision, la justesse, la sagacité jusqu'à une certaine hauteur d'idées , lui donnoit un grand avantage dans la conversation. C'est de lui qu'on a dit le premier , *qu'il avoit son esprit en argent*

comptant. Duclos faisoit avec promptitude les objets qui étoient le plus à la portée de la société de son temps & qui l'intéressoient. Il devoit y produire le plus grand effet. Quand il a voulu s'élever, il a montré les bornes de ses talens. Le peintre de quelques portraits a été au-dessous du médiocre, quand il a tenté d'être Peintre d'histoire. Duclos traçoit les mœurs, les ridicules, les vices, les fausses vertus des gens avec lesquels il soupoit, & il n'avoit pas soupé avec LOUIS XI.

LES hommes de génie ou d'un grand talent montrent rarement de l'esprit dans la conversation. Dès qu'ils sont hors de leur sphere, ils ne paroissent pas supérieurs aux autres, & l'on est embarrassé pour concilier la contradiction qui se trouve entre leurs ouvrages & leur conversation. Les gens éloquens doivent particulièrement éprouver ce désavantage : Ils ont besoin d'un grand théâtre pour être animés, pour manifester leurs ta-

lens, L'Esprit se proportionne au sujet , aux circonstances ; mais le talent veut avoir tout son développement. A moins d'une réputation faite , on a de la peine à se faire écouter quand on parle de suite. Il n'y a que les traits rapides & brillants qui fassent effet dans la conversation. Les choses fines même s'évanouissent , meurent dans un cercle , quand on n'est pas averti d'avance par la réputation. L'homme éloquent a besoin d'être excité , d'être ému : l'homme d'esprit est toujours maître de lui-même ; sa lumière se distribue également ; elle jette du jour sur les objets sans éblouir : celle de l'homme éloquent , de l'homme à talent est un torrent qui inonde une seule partie ; il faut qu'il soit en verve comme le Poëte. L'homme d'esprit fait toujours la marche qu'il suivra ; il combine , il juge , il s'exprime avec vérité , finesse , agrément : l'éloquent s'abandonne , cede à une soudaine inspiration , & souvent il n'a pas l'idée des grands effets qu'il produira.

De
l'Influence
des
Passions.

LES Passions en échauffant l'ame donnent à l'esprit un élan qu'il n'a pas naturellement.

C'est encore une source d'erreurs pour ceux qui jugent, parce que l'on ne peut concevoir ce que la passion prête de moyens, d'esprit, de sentiment à l'homme de sang froid & alors réellement médiocre. La passion embellissoit le Kain. On oublioit sa taille ignoble & ses traits grossiers ; il s'élevoit, s'anoblissoit : Le Kain disparoissoit, & son ame donnoit à son extérieur la noblesse, la fierté d'un héros. C'est en songeant au pouvoir créateur des passions, qu'une femme à qui l'on témoignoit de la surprise de l'amant qu'elle avoit choisi, dit pour toute réponse : *Vous a t'il aimé ?*

LORSQU'ON n'est susceptible de montrer une certaine étendue d'esprit qu'au moyen des passions stimulantes, on n'a pas essentiellement le don de l'esprit.

ON pourroit, je crois, établir que l'hom-

me supérieur n'a pas besoin du secours des passions pour développer son esprit, qu'il est nécessaire à ceux qui sont au second rang, & que le stupide est celui qui même avec ce secours, ne montre pas quelque étincelle d'esprit.

IL doit y avoir dans le siècle actuel beaucoup d'erreurs de jugement sur l'esprit, parce que la langue des gens d'esprit, celle des sciences, des arts, sont à la portée d'un plus grand nombre. Il est plus facile par conséquent d'en imposer. Ce n'est point être riche & magnifique que de s'habiller à la fripperie ; mais on fait illusion au peuple.

IL est devenu facile d'écrire en tout genre. La propagation des lumières, la foule innombrable d'écrits, les Journaux, les commentaires sur les grands Ecrivains, les extraits, les dissertations critiques ont formé un dictionnaire général d'idées, de résultats, de jugemens, où chacun peut

trouver à s'affortir & puiser la matière d'un ouvrage, en changeant, décomposant, délayant. Sans esprit, on peut faire un livre sur l'administration, sur la morale, faire des vers, des couplets, des comédies. Tout le monde, en fait d'esprit, semble avoir dans ce siècle le nécessaire, mais il y a peu de grandes fortunes.

C'EST par un effet de cette multiplication de lumières qu'un Ecrivain peut, sans avoir la plus légère teinture de géométrie, faire l'éloge de Newton ou de Descartes, analyser leurs ouvrages; qu'un autre peut faire, sans aucune connoissance de l'art militaire, l'éloge de Turenne ou du Maréchal de Saxe, apprécier en quelque sorte leur mérite, & juger de leurs fautes.

DANS le siècle de Louis XIV, siècle des plus grands talens, Bernouilly seul eut fait l'éloge de Descartes, Puységur ou Feuquières celui d'un Général. Bossuet, Fleschier,

ont célébré Turenne & Condé , mais ils n'ont fait que saisir & tracer les traits principaux de leur caractère ; ils ne parlent point de leurs découvertes , de leurs talens en gens du métier. Il est facile d'écrire aujourd'hui sur la Peinture , l'Architecture , la Musique , sans avoir les premières notions de ces Arts.

LES talens tiennent plus aux circonstances qu'on ne croit , parce qu'elles déterminent leur effort. Si Fénelon n'eut pas été précepteur du Duc de Bourgogne , il n'aurait pas composé un ouvrage d'imagination & de sentiment , & c'est à cet ouvrage seul qu'il doit sa réputation. Une aventure ridicule a fourni à Piron le sujet si riche , si comique de la Métromanie : il étoit sans cet événement au rang des Auteurs médiocres. Si Fontenelle étoit mort à quarante ans , connu seulement par les lettres du Chevalier d'Her , par des églogues ou regne l'affectation , & par des opéra , il ne seroit

pas à côté de Dorat. Déterminé après diverses tentatives vers les objets propres à son génie , il est devenu une lumière de son siècle.

*De
l'Esprit
des Affaires*

IL ne faut qu'une dose très-médiocre d'esprit pour avoir des succès dans les affaires. On est borné à décider dans la plupart des places des questions mille fois décidées. On n'a besoin que d'une certaine activité nécessaire pour une prompte expédition , que d'embrasser des détails familiers par l'habitude , d'avoir présent à l'esprit le texte de quelques réglemens , des formes prescrites , des usages qui ont force de loi. Les lumières , les secours arrivent de toutes parts à l'homme en place , en raison surtout de son élévation. Les affaires sont à l'avance examinées , discutées. On ne les lui présente que tamisées en quelque sorte , éclaircies , mises dans un tel jour , qu'à moins d'être stupide , la décision faute aux yeux. Un homme doué d'une médiocre intelli-

gence, qui a quelque mémoire & de l'application, peut acquérir une grande réputation, surtout, s'il a une physionomie imposante ou spirituelle. L'expérience nous apprend d'ailleurs que la plupart des succès sont dûs au caractère de l'homme en place, bien plus qu'à son génie. On confond l'un & l'autre, parce qu'il suffit, pour donner l'idée du mérite, d'atteindre au but qu'on se propose. L'importance de l'objet fait présumer aussi l'étendue des moyens : On juge les Acteurs par le théâtre sur lequel ils représentent. Par une suite de cette manière de juger, nous sommes portés à refuser les qualités de l'esprit à celui qui s'est trouvé au dessous de son état & du rôle qui lui étoit assigné. En songeant à l'indolent & foible Gaston, on se rappelle bien rarement qu'il avoit beaucoup d'esprit & d'éloquence. Mais il faut distinguer pour l'élevation du génie, l'homme d'état d'avec l'homme propre aux affaires. Dans tous les siècles, le premier sera toujours un homme

supérieur & rare. La sphere de ses talens ; de son génie, est immense ; l'autre est étroite, & circonscrite. L'un se détermine par les plus profondes méditations , souvent par des aperçus rapides qui tiennent de l'inspiration ; l'autre marche toujours dans un chemin frayé, & connoit uniquement le positif : il lui faut plus de mémoire que d'idées. Si l'on présente à l'homme d'affaires une question de morale , il se trouve déconcerté , sans guide ; & on le voit errant dans les ténèbres , ou cacher son incapacité sous l'apparence du dédain. La moralité de l'homme est au contraire une source de lumieres pour l'homme d'état , pour le génie politique , ainsi que pour le Philosophe.

C'EST sur l'esprit des gens du monde qu'on porte le plus de faux jugemens. C'est dans le monde que l'on entend vanter , exalter des gens qui , réduits à leur juste valeur , paroissent devoir être dans la tourbe commune. Fatigué des louanges outrées

ou sans fondement , révolté de certaines existences contre lesquelles il seroit dangereux souvent de s'élever ouvertement , on éprouve le besoin de faire dire à des roseaux : *il a des oreilles d'âne.*

LA réputation des gens du monde qui se livrent au bel esprit , est souvent très-De
l'Esprit
des gens
du monde. équivoque. Premièrement tout s'apprend , & il est dans chaque siècle un degré de talent qui appartient à tous , au moyen d'un peu d'application. Secondement le rang , la richesse assurent à l'avance un grand nombre de suffrages. Le grand Seigneur , l'homme riche , qui a le goût des lettres , n'a point de rivaux parmi ses égaux ; ils sont au contraire flattés de voir que dans leur ordre il se trouve des talens : ils sont persuadés que s'ils se donnoient quelque peine , la plupart d'entre eux seroient distingués par leur esprit , comme ceux qui se sont voués à l'étude & aux lettres & qui en font leur état. Les Gens de Lettres , de leur côté ,

voient sans envie des talens dont ils connoissent la médiocrité. Les vers du plus mince Auteur suffiroient pour faire une réputation à un homme distingué par sa naissance, ses emplois, ou ses richesses.

CE siècle doit être celui de la prétention & des petits talens, parce que l'on peut se composer facilement un esprit, comme on se forme un cabinet de livres ou d'histoire naturelle.

C'EST l'esprit du siècle & non celui de l'Ecrivain qu'on trouve dans plusieurs ouvrages.

UN homme du monde saisit quelques nuances délicates de la Société, il croit avoir de l'étoffe pour une pièce : il fait une comédie. On s'extasie sur la finesse de ses apperçus, sur ce qu'on appelle le ton. Il n'a au fond que le petit mérite d'avoir employé le jargon d'une certaine classe, d'a-

voir saisi des choses communes qui sont à la portée , qui n'ont d'intérêt que pour quelques personnes & tiennent aux circonstances. L'art de ces à propos décele la médiocrité, autant qu'elle assure le succès du moment. A l'appui de ce que je viens de dire, j'observerai qu'on voit des amateurs faire des comédies de Société qui, suivant l'éclat ou la mode des personnes qui la composent, ont un succès éphémère; mais aucun ne s'élève jusqu'à la Tragédie. La connoissance du monde, du ton qui regne, des intrigues du jour, toutes ces nuances fugitives qui sont à la portée des yeux du monde, qui peuvent être saisies par le plus médiocre, ne seroient d'aucun secours pour faire agir & parler des héros, pour toucher le cœur, élever l'esprit & charmer l'oreille.

LES femmes ont encore plus de facilité pour se composer une réputation. Elles sont toujours maîtresses de la chambre, écou-

rées avec attention & intérêt. Elles peuvent à leur gré détourner la conversation, ou l'amener sur un sujet qui leur est familier, sur leur lecture du matin. Les hommes, loin d'être jaloux de leurs succès, les favorissent ; ils sont disposés à entendre finesse aux choses les plus simples qui leur échappent, ils leur tiennent compte des connoissances les plus superficielles. Si vous ajoutez à cette facilité qu'ont les femmes d'exciter l'attention & l'intérêt, l'empire d'un souper, un nom, des richesses, du crédit, de la beauté ; une caillette peut être aisément mise au rang des la Fayette, des Sévigné. Sa réputation une fois établie, qui osera l'attaquer ? La société entière se soulèveroit contre l'audacieux qui tenteroit de détruire un culte consacré peut-être déjà par une génération.

MONTESQUIEU & Voltaire ont une gloire qui leur est particulière : Ils sont les créateurs de l'esprit de leur siècle. Il est des

Ecrivains parmi les anciens qui les ont sans doute égalés en talens & en esprit. Il n'en est aucun qui ait fait en morale & en politique une révolution aussi étonnante , qui ait influé comme eux sur l'esprit , les mœurs de toutes les classes de la Société. Les opinions , les sentimens de Montesquieu & de Voltaire s'étendent sur tous les objets qui intéressent le monde pensant.

IL n'est pas d'ouvrage , de conversation , où l'on ne puisse démêler , soit dans les pensées , soit dans la manière de les rendre , quelque chose qui décele la lecture de ces grands Ecrivains. Les lumières qu'ils ont répandues contribuent à peupler le monde de demi-Savans , parce qu'ils ont mis à la portée de tous , des idées neuves & intéressantes. On croit tirer de son propre fonds ce qu'on doit à la richesse générale. Quelques lambeaux de Montesquieu suffisent pour composer un ouvrage sur les Gouvernemens : ses pensées ressemblent à l'or dont une petite

quantité suffit pour dorer une grande étendue. On se croit Philosophe quand on a délayé quelques idées de Voltaire , qu'on a tâché de saisir sa maniere , qu'on s'est trainé dans la voie qu'il a ouverte.

*De la
Conversa-
tion.*

L'ESPRIT de conversation n'induit pas moins en erreur ; le nombre des idées qu'il comporte est circonscrit : il s'exerce sur les personnes plus que sur les choses. Il faut user de ménagement pour les personnes , & si l'on traitoit quelque sujet , on ennuiroit. Il faut donc que l'homme du monde se fasse un art de parler sans rien dire. Le ton , la maniere , la légéreté font les succès : il lui est permis d'avoir de la finesse , jamais de profondeur. L'imagination paroît devoir être la qualité de l'esprit qui doit faire réussir dans le monde , parce qu'elle multiplie les tournures , qu'elle offre des manieres piquantes & variées d'exprimer les mêmes choses. Un petit fonds d'idées suffit pour réussir dans le monde ; il est même nécessaire

faire qu'il ne soit pas étendu : les succès de l'homme du monde, sont plutôt l'effet de ce qu'il n'a pas, que de ce qu'il possède. J'ai vu des hommes que je croyois aimables ou spirituels, parce qu'ils étoient recherchés ; J'ai demandé quel étoit leur mérite ? Ils sont sûrs dans la société, m'a-t-on répondu..... Les murailles le sont encore d'avantage.

L'HOMME, cité, fêté dans la société, ne doit pas s'enfler de présomption. S'il avoit plus d'esprit, s'il étoit doué d'une forte imagination, d'un caractère déterminé, il ne feroit pas aussi accueilli.

CET homme aimable, qui fait quelques histoires qu'il regarde comme son patrimoine, qu'il est seul en possession de raconter, qui connoît à fond les convenances & les usages, qui ridiculise si finement ceux qui y dérogent par mépris ou par ignorance, cet homme qui se croit supérieur, est insipide dans un tête à tête & se trouve réduit à une

silencieuse impuissance dans la conversation des gens d'esprit, d'hommes instruits : aussi les trouve-t-il des pédans ennuyeux, & suivant l'usage constant des fots, il les appelle des métaphysiciens.

L'ESPRIT de conversation est purement relatif, & lorsqu'on entend vanter à quelqu'un une personne de sa société, cela ne prouve quelquefois autre chose, sinon qu'elle a plus d'esprit que celui qui en parle.

LES hommes de génie ont rarement eu de l'avantage dans la conversation avant d'être annoncés : ils ne font effet que précédés de leur réputation. On trouve bon alors qu'ils sortent du cercle des idées communes, à cause de la rareté & pour dire qu'on les a entendus. L'amour propre de ceux qui les écoutent est intéressé à leur prêter quelque temps une attention favorable : mais leur conversation seroit une nourriture trop forte, si elle étoit journalière.

La plupart de ceux que la Société comprend sous la vague dénomination de gens d'esprit, ont plus de prétentions que de droits.

Un homme aimable dans la société, si elle prime par le rang & le crédit; celui qui a quelque talent pour les affaires; celui qui garde précieusement quelques vers dans un portefeuille & qui les récite avec art dans un auditoire favorablement disposé; celui qui a fait une chanson dans sa vie, une petite pièce à tiroirs qui n'est que le récit de quelque intrigue de la société; celui qui fait l'Anglois & qui a fait un voyage en Angleterre, qui parle de jardins, de gazons, qui dit un *site* au lieu d'une *situation*, qu'une chose est fortement *prononcée* au lieu de dire *exprimée*, qui emploie les mots de *données*, de *masses*, qui dit *un faire large* ou *mesquin*, le complaisant d'une femme considérée, l'ami d'un Auteur célèbre, l'amant d'une femme d'esprit, celui qui

donne à dîner à des gens de lettres, qui arrange des lectures, qui fait par cœur quelques vers d'un ouvrage qui n'est pas encore imprimé; tous ces personnages se croient des gens d'esprit & en obtiennent la réputation, pour peu qu'ils aient d'accès dans la société.

Rien n'est plus difficile que de juger de l'esprit & des talens. Il faut soi-même en avoir beaucoup, & les hommes du plus grand génie ne sont pas toujours ceux qui jugent le plus sûrement. On dit communément qu'ils ont le talent de faire ressortir l'esprit de ceux qui paroissent en avoir le moins. En voici, je crois, la raison. Plus on est élevé & moins on fait d'efforts pour l'être; plus on croit simple par conséquent & naturel que les autres soyent au même niveau. Lorsqu'un homme médiocre répète un axiome, un résultat qui n'appartient qu'à sa mémoire, l'homme de génie est porté à croire

qu'il a fait le chemin nécessaire pour parvenir à cette vérité : incapable de s'approprier les idées d'autrui , il croit facilement que les autres pensent par eux-mêmes. Qui sont donc ceux dont on ne peut récuser le jugement ? Le public seul , dira-t-on. C'est l'hydre à cent têtes : ce qui échappe à l'un , frappe l'autre ; chacun envisage un côté , & le résultat du choc de diverses opinions forme un jugement sûr.

IL est un tribunal dont les jugemens sont plus prompts & aussi sûrs que celui du public : c'est celui des fots. Ils ont un tact qui approche de la divination pour connoître , ou pour mieux dire , sentir l'esprit. Le premier hommage que reçoit l'homme supérieur , est la haine des fots : ils s'empres- sent de prononcer un rigoureux ostracisme contre ceux que leurs talens , leur esprit élèvent au-dessus d'eux. Leurs foibles yeux font connoître la lumière au tourment qu'ils éprouvent. Les fots sont plus promptement

avertis par leur crainte que les autres par leur discernement. Admirons à cet égard la providence qui porte à écarter par instinct ce qui peut nuire & offusquer. La République des sots, à l'exemple d'un ancien, conseille toujours d'abattre les têtes des arbrisseaux & des fleurs qui surpassent la hauteur commune. Les sots doivent triompher; ils se tiennent, ils font corps, ils ont une langue qui leur est propre. » C'est un homme » me dangereux, extraordinaire, un homme » à systêmes, un métaphysicien, un fol ». Voilà les mots consacrés par les sots pour désigner un homme supérieur.

*De la
marche de
l'Esprit.*

EN réfléchissant à la marche de l'esprit, au progrès des lumières, à leur distribution générale, à la multitude des ouvrages de tout genre, il me semble quelquefois qu'il viendra un tems où il sera impossible, autant qu'il sera inutile d'avoir de l'esprit & des talens. Le domaine de la pensée sera comme un vaste pays, dont la carte sera tracée sur

une grande échelle, & dont les plus petites parties seront connues. Montaigne, la Rochefoucault, la Bruyere, Duclos, Richardson, Voltaire dans ses Romans philosophiques, ont fort avancé les découvertes en morale, &c. Lorsque des philosophes auront encore répandu plus de lumieres sur cette partie, lorsque l'on connoîtra les plus petits replis de l'amour propre, qu'on aura expliqué toutes les apparentes contradictions de l'homme, que les Auteurs dramatiques auront mis en action, exposé en spectacle ce qui est en maximes, que les simprômes, la pantomime des passions seront indiqués, connus, leur accent notté, leur geste dessiné; l'homme ainsi exposé aux yeux de tous sera comme une pendule à jour dont on voit tous les ressorts, dont l'œil suit tous les mouvemens.

Tout sera réduit alors en axiomes, en maximes constantes; personne ne pourra échapper à la pénétration générale. La vé-

rité ou la fausseté d'un sentiment sera connue à des signes autrefois imperceptibles & qui exerçoient toute la sagacité de l'observateur. Une femme saura avec précision si elle est aimée de son amant & à quel degré, parce qu'il y aura des symptômes infaillibles pour connoître si c'est l'imagination exaltée ou la vanité flattée qui l'attache, s'il ne fuit que l'impulsion des sens, ou s'il cède à une véritable passion.

Tous les genres d'esprit seront connus : on aura des thermomètres sûrs pour les indiquer & en fixer les degrés. On saura qu'un tel genre d'esprit est incompatible avec un autre ; On distinguera, on assignera ce qui appartient au caractère, & ce qui appartient à l'esprit. On saura d'avance qu'un homme sera un grand Ministre, un grand général, à certains traits caractéristiques, à certaines manœuvres. Chaque physionomie soumise à des regles certaines, à un jugement prompt & sûr ne pourra plus en imposer.

A cet époque on ne fera plus de livres ; la satiété se fera emparée de tous les esprits. Quels ouvrages pourroit on composer ? Le champ de la morale & de la politique sera entierement défriché , toutes les situations comiques & tragiques épuisées , connues de tout le monde.

J'IMAGINE que dans ce tems de lumieres & de dégoût les conversations seront fort languissantes. Toutes les pensées seront réduites en proverbes ou sentences : il y en aura sur toutes les matieres , & l'éducation consistera sans doute à inculquer de bonne heure trois ou quatre volumes de proverbes. Il sera si aisé de faire des vers , que ce ne sera plus un mérite ; ce seront des centons , des hémistiches pris dans tous les ouvrages connus. Seroit-ce l'administration qui offriroit une vaste carrière à l'esprit ? je ne le pense pas. Sa sphere est plus bornée qu'on ne croit ; ses principes sont connus , & c'est le moral seul qui en empêche l'application ,

ce sont les contradictions qu'on veut allier , qui embarrassent l'administrateur. On veut que les peuples soient heureux , on s'occupe de simplifier le régime de l'impôt ; le mot de bienfaisance est dans toutes les bouches ; mais en même-temps les anciens abus , le délire des guerres , l'aveuglement de la routine feront exiger long-temps des peuples par-delà ce qu'ils peuvent payer avec facilité.

Qu'on baïsse l'impôt jusqu'à la faculté réelle des contribuables , & dès-lors on aura atteint le but le plus sublime de la science économique. Les impôts destructeurs seront supprimés , un tribut proportionné sera établi , le commerce sera libre & florissant. On veut qu'il y ait un grand commerce , & on le poursuit avec acharnement dans sa route pour lui imposer des droits. C'est vouloir qu'un homme danse & le forcer à avoir des souliers de plomb. En suivant cette méthode simple que je viens de tracer , qui ne laisse rien à faire à

l'esprit , qui ne demande pas de grandes combinaisons , les mœurs renaissent , le luxe disparoit , les peuples sont dans l'aisance , la capitale n'est plus un monstre ; tout est dans l'ordre.

QUAND trois ou quatre banqueroutes auront fait voir aux Nations les inconvéniens d'un crédit forcé , quand les hommes éclairés par l'expérience sauront connoître à l'avance l'époque où il devient dangereux de prêter , les Gouvernemens seront obligés de s'arrêter dans leurs dépenses , & les guerres deviendront moins fréquentes , de longues paix laisseront jouir alors d'un bonheur apathique.

QUELLE ressource aura donc alors l'esprit humain agité par son énergie pour se manifester ? Seroit-ce l'éloquence ? Elle est bannie des Monarchies , & les figures , les métaphores , les grands mouvemens seront connus , indiqués par des regles. L'é-

ducation hâtera ces progrès. Quand un plan judicieux , éclairé , approprié à nos mœurs , sera substitué aux formes actuelles , les sciences seules pourront servir d'aliment à l'esprit ; mais l'inertie générale ne permettra pas une grande application.

DANS cet état de langueur où l'homme doit être entraîné par le cours des choses , il n'aura peut-être d'autre ressource dans dix ou douze générations , que celle d'un déluge qui replonge tout dans l'ignorance. Alors de nouvelles races s'occuperont de parcourir le cercle dans lequel nous sommes déjà peut-être plus avancés que nous ne croyons.

L'ESPRIT s'étend , se fortifie comme le corps , & diminue ou s'éteint faute d'aliment.

IL est assez commun de voir des personnes qui ont eu dans leur jeunesse une réputation d'esprit qu'elles ne peuvent soutenir

à quarante ans. La vivacité de l'âge , l'ardeur des passions , la nouveauté des objets qui les frappoient , la gaieté qui colore & embellit , le goût & le ton du moment donnoient dans leur jeunesse l'effort à toutes leurs facultés. Ils étoient intéressés , animés ; ils pensoient , ils sentoient. Mais lorsque les passions ont cessé de les échauffer ; lorsque familiarisés avec les objets , la vivacité de leurs sentimens s'est émouffée , leur esprit est demeuré sans vigueur faute d'exercice , & s'est trouvé circonscrit dans un petit nombre de pensées & d'expressions. Le goût & le ton ayant changé , ils ont perdu tout leur mérite.

LES passions n'ont qu'un tems. C'est l'habitude de la réflexion , ce sont les sciences , les lettres ou les affaires qui entretiennent , fortifient l'esprit & prolongent sa durée.

LES femmes éprouvent cette vicissitude

d'une maniere plus marquée. L'agrément de la figure & les desirs des hommes font illusion sur leur esprit. Le ravage de quelques lustres agit également sur leurs charmes & sur leur esprit. Elles n'ont pour lui donner quelque aliment d'autres ressources que les belles lettres, qui, pour une femme dissipée dans sa jeunesse, ne peuvent être que d'un foible secours; que les intrigues dévotes qui passent de mode, ou celles des affaires auxquelles un petit nombre est à portée de se livrer.

EN raison de ce que l'on jouit d'un plus grand fonds de bien, on a moins besoin d'argent comptant. En raison de ce qu'on possède un plus grand degré de conception, on a moins besoin de savoir.

L'ESPRIT qui n'est point échauffé par la chaleur de l'ame, élevé par ses élans, peut avoir de la finesse, de la sagacité, mais il n'atteint jamais à la hauteur du génie. L'esprit

brille sans échauffer, comme une flamme légère : c'est dans l'ame que réside la chaleur qui se communique. L'esprit peut servir à diriger les hommes ; mais seul, il ne les entraîne jamais : l'ame seule agit sur les ames.

IL est des personnes qui obtiennent du public la réputation éphémère d'esprit & auxquelles les hommes éclairés refusent leur suffrage. D'autres fondent leur réputation moins brillante pour le moment sur le sentiment des connoisseurs.

JE suppose qu'un homme possède un gros diamant faux ; il éblouit la multitude qui fait peu d'attention à une pierre précieuse d'un moindre volume : les lapidaires seuls l'apprécient à sa valeur.

Il est commun d'entendre distinguer le bon sens & l'esprit, vanter l'un aux dépens de l'autre. Les gens médiocres excellent dans l'art de relever les fautes des hom-

*Du
bon Sens.*

mes d'esprit, & ils ont leur raison pour donner toute préférence à ce qu'ils appellent bon sens. Mais comprennent-ils ce qu'ils disent ? C'est ce qui n'est pas clair. Un courrier vigoureux, qui s'élance avec impétuosité dans une vaste plaine, qui franchit d'un saut léger de larges fossés, fait quelquefois des faux pas, tandis qu'un cheval sans vigueur parcourt d'une allure tranquille & assurée un petit espace.

LE bon sens est une foible lumière, qui éclaire un horizon borné, & qui suffit pour conduire sûrement celui qui n'étend pas plus loin sa vue.

LORSQU'ON est vieux, on abrége ses jours en se livrant aux plaisirs de la jeunesse. Voilà le langage du bon sens.

« LA vieillesse est un tiran qui défend
» sous peine de la vie les plaisirs de la jeu-
» nesse. » Voilà l'expression de l'esprit. (*)

(*) La Rochefoucault.

Il suffit souvent , pour obtenir dans le monde la réputation d'homme d'esprit, d'avoir quelque connoissance sur des objets étrangers à son état, & cette réputation est presque en raison du rang & de la fortune. C'est ainsi que dans les Académies, l'homme du monde est reçu à peu de frais , & cependant fait nombre avec les gens d'esprit & de talent.

ORONTE a toute sa vie voulu avoir de l'esprit, & n'a épargné, ni soins, ni peines, pour en obtenir la réputation. Dès sa jeunesse, il s'est affilié aux Encyclopédistes & aux Économistes, afin d'être compté parmi eux, de s'étayer de leur appui, de faire une fortune d'esprit à leur suite. Une pension sur le Mercure vague, une place à l'Académie est à remplir, Oronte, intrigue, cabale en faveur de quelqu'un; tout ce qui tient à l'esprit, aux Gens de Lettres, est de son ressort : il faut que son

nom figure avec tout événement qui intéresse la littérature. Assidu dans tous les bureaux d'esprit, il y présente les étrangers, & fait sa recolte pour aller briller dans d'autres cercles & faire le bel esprit chez des femmes. Oronte a été trois fois en pèlerinage à Ferney, & montre les lettres flatteuses qu'il a reçues du patriarche de la Littérature. Il fait du Grec, du Latin, parle Anglois, a voyagé en Angleterre & s'extasie sur la verdure des arbres & des prairies Britanniques. Il a fait des cours de Chymie, d'Anatomie, d'Architecture, de Peinture, de Musique. Sans être militaire, il parle de la guerre, de la tactique avec assurance. Que dis-je ! Il peut écrire un ouvrage sur les sciences, sur l'économie politique, qui contiendra ce que tout le monde fait, & lui seul croira avoir dit des choses neuves. Oronte est l'ami de l'Auteur à la mode ; c'est à lui qu'on s'adresse pour obtenir une lecture. Sa conversation est rem-

plie des expressions nouvelles, & suivant le ton qui domine, il est gai, sensible, content, plaisant, politique, philosophe; mais tout cela, sans naturel, sans chaleur, sans agrément, sans profondeur: trente ans se sont écoulés dans cette pénible occupation. Que de soins perdus, Oronte! je ne vous ai jamais entendu citer comme un homme d'esprit.

UN sonnet & quelques madrigaux suffisoient autrefois pour mettre un Poète en réputation, De nos jours, on parle à peine d'Auteurs qui ont composé une piece de Théâtre qui a eu des succès,

Buffon dit : « on ne fait pas attention
» que l'âne seroit par lui-même & pour
» nous le premier, le plus beau, le mieux
» fait, le plus distingué des animaux, si
» dans le monde, il n'y avoit point de cheval, Il est le second au lieu d'être le premier, & par cela seul, il semble n'être

» plus rien. C'est la comparaison qui le
» dégrade. » (*)

BEAUCOUP d'Ecrivains estimables de nos jours ne jouissent que d'une médiocre réputation. Ils figurent seulement dans les Bibliothèques, pour faire nombre en quelque sorte, & ils sont moins lûs que consultés. La raison du peu d'effet qu'ils produisent est la supériorité de plusieurs Ecrivains qui ont mis à trop haut prix la renommée.

Il a paru depuis un siècle des hommes du plus grand génie dans tous les genres. Ils ont fixé la hauteur où l'esprit peut s'élever, & tout ce qui n'atteint pas ce degré d'élévation, tombe dans l'obscurité. Il faut, pour produire un grand effet, réunir aujourd'hui la sagacité de l'esprit & l'érudition aux charmes du style. Montesquieu, si profond, si lu-

(*) Buffon, Tom. 8.

mineux, qui traite d'objets si importants, n'auroit pas obtenu une aussi grande réputation, s'il n'avoit pas joint à l'intérêt du sujet & à la profondeur des pensées la manière la plus piquante de les exprimer.

DES hommes d'un grand génie ont été quelquefois dupes des réputations qu'ils ont trouvé établies dans leur enfance.

La Bruyere dit :

« J'AI lû Malherbe & Théophile. Ils
» ont tous deux connu la nature, avec
» cette différence, que le premier d'un
» style plein & uniforme montre tout à
» la fois ce qu'elle a de plus beau & de
» plus noble, de plus naïf & de plus simple : il en fait la peinture & l'histoire.
» L'autre sans choix, sans exactitude, d'une
» plume libre & inégale tantôt charge ses
» descriptions, s'appesantit sur les détails :

» il fait une anatomie. Tantôt il feint , il
» exagere , il passe le vrai dans la nature ,
» il en fait le roman.

« RONSARD & Balzac ont eu chacun
» dans leur genre assez de bon & de mau-
» vais pour former après eux de très-grands
» hommes en vers & en prose. »

JE ne fais dit-il , « si l'on pourra jamais
» mettre dans des lettres plus d'esprit , plus
» de tour , plus d'agrément & plus de style
» que l'on en voit dans les lettres de Balzac
» & de Voiture. «

MALHERBE a conservé sa réputation , &
ce n'est pas parce qu'il a connu la nature ,
comme le dit la Bruyere. L'harmonie & la
justesse des expressions ont fait passer ce
Poète à la postérité. Théophile n'est lu de
personne ; & rien de plus opposé à la na-
ture ; que l'affectation de son style & de ses
pensées.

Le style de Balzac a de la Noblesse & de l'harmonie, mais il est trop souvent guindé & emphatique.

VOITURE a un style précieux, ses pensées sont recherchées, & l'on ne peut attribuer qu'au mauvais goût de son tems & à la disette d'Ecrivains distingués; la réputation dont il a joui, & qui en imposoit encore à la Bruyere.

Qui peut lire aujourd'hui sans dégoût les Poésies de Saint Evremont. La célébrité & le rang des personnes à qui elles étoient adressées, ont contribué sans doute dans le tems à leur succès. Les progrès qu'on a fait dans la politique & la morale, ont fait tomber dans l'oubli ses dissertations sur les Grecs & les Romains. Saint Evremont n'avoit que l'esprit de son siècle, qui ressemble à l'esprit de Société, & n'a qu'un succès passager. Il n'avoit, ni un talent marqué pour la Poésie, ni une grande étendue d'esprit. Il

étoit aimable , enjoué , spirituel , galant : les succès de l'homme ont fait la réputation de l'Auteur.

IL est un assez grand nombre d'Auteurs qui réussissent au théâtre par des situations heureuses , par la pompe du spectacle & la nouveauté du sujet , qui n'ont aucun succès à la lecture. Leurs vers sont durs ou trainans , leurs pensées communes , & l'illusion théâtrale seule peut soutenir leur piece à la représentation. Ils se croient dans la classe des Corneille , des Racine , des Voltaire , tandis qu'ils n'ont pas plus de rapport pour le talent avec ces hommes célèbres , que le décorateur.

LES Auteurs en bien petit nombre qui ont le talent très-rare d'écrire , qui joignent la Poësie de style à la force des pensées , obtiennent toujours des succès au théâtre , quoique leurs pieces aient des défauts dans la conduite. L'harmonie du style ,

le sentiment & la pensée charment plus le spectateur que les situations, & font disparaître tous les défauts d'une piece. Le premier mérite de tout Ecrivain, est de se faire lire avec intérêt. Et combien peu d'Auteurs tragiques obtiennent cet avantage.

L'ESPRIT au seizième siècle consistoit dans l'érudition. Il semble que le génie s'efforçât pour parvenir au point de la maturité. Le bel esprit a succédé. Les grands talents se manifestèrent ensuite, & leur éclat s'est soutenu près d'un siècle entier. L'état d'épuisement qui suit de grands efforts semble caractériser l'époque actuelle. Les Littérateurs ont remplacé les hommes de génie; on raisonne sur les ouvrages du siècle précédent, on alligne les rangs, on écrit sur l'art d'écrire. Beaucoup d'Auteurs sont en état de donner des leçons & bien peu de présenter des modèles. Les principes du goût sont familiers, & l'habitude de juger

a aiguisé le discernement général. Il y a plus de Juges éclairés, plus d'amateurs instruits, & moins d'hommes d'un grand talent. Quand on est jeune, on produit ; mais lorsque la vieillesse appesantit les esprits, on ne fait plus que raisonner sur le passé. Tels sont les âges de la vie & telle semble avoir été la marche de trois siècles. L'époque actuelle présente l'image de la vieillesse. L'impuissance, l'admiration du passé, l'amour de soi-même qui est l'effet de l'âge & de l'insensibilité d'un cœur desséché, enfin l'attachement à l'argent semblent donner le caractère sexagénaire du siècle.

*De
la Cour.* Il est un pays dont les dehors semblent rians & animés, où l'on parle une langue qui est sonore & agréable, qui exprime souvent le contraire de la pensée, ou n'exprime rien. Ses habitans ont tous l'air occupé & souvent n'ont rien à faire. Ils accourent à perte d'haleine & c'est pour attendre.

Plusieurs vont dans ce pays, pour en revenir, en pouvoir parler & imposer aux autres. Le génie, l'esprit n'y sont pas nécessaires, ils y sont même dangereux. L'habitude & un instinct que dirigent la vanité & l'intérêt, suffisent pour se conduire habilement. La patience, l'assiduité sont nécessaires & tiennent souvent lieu de tout. L'humeur n'y domine jamais les esprits, & les dégoûts, les marques de dedain y glissent sur les âmes, sans laisser aucune trace apparente. Un seul homme, centre universel où tout vient aboutir, fixe tous les regards. Il marche, & tout est en mouvement; il s'arrête, & tout est immobile. Il est chagrin, & tout à l'air affligé; il rit, & tous les visages rayonnent de gaieté. Cet homme est adoré comme un Dieu, & n'a pas les plaisirs d'un homme. Il ne connoît pas la vérité, ni l'amitié. Il ne peut s'assurer de sa propre valeur par les suffrages libres de ceux qui l'environnent. On a de la gran-

deur d'ame, des mœurs, des vices ou des vertus, suivant ce qui lui plaît. Il ne faut pas perdre de vue ce pays ; quelques mois d'éloignement vous y rendent étranger. Là on obéit pour commander, on rampe pour s'élever. Là on change à chaque instant de rôle ; on est protégé & protecteur : on reçoit de vaines promesses, & on en donne d'aussi vaines dans le même quart-d'heure. Il semble que personne ne meurt dans ce pays, car à l'instant tout s'oublie & tout se remplace, sans que rien paroisse avoir changé. C'est le séjour de l'envie & de l'espérance. Tandis que l'une tourmente, l'autre console & berce d'agréables chimères. La mort saisit les habitans, au milieu d'espérances trompées pendant vingt ans, au milieu de projets qui demanderoient une autre vie. Ceux qui ne connoissent pas ce pays, le croient un lieu de délices, ceux qui l'habitent le décrient, & ne peuvent s'en détacher.

LES ROIS n'ont pas d'amis. En voici la *Des Rois.* raison : ils n'en ont pas besoin. Tout ce qui les environne à l'air, l'attitude & l'empressement de l'intérêt & de l'affection. Que leur serviroit d'avoir des amis ? est-ce pour entendre la vérité ? on ne la dit point à son égal. Comment oseroit-on la montrer à celui de qui l'on peut tout craindre & tout espérer ?

LES ROIS en général sont secrets. C'est que la vanité, cause principale de l'indiscrétion, ne peut avoir d'empire sur eux. Otez l'envie de se faire écouter, de paroître instruit, & la discrétion sera une qualité commune.

ON dit que les Rois sont dissimulés, qu'ils conservent un visage égal au milieu des agitations. La véritable raison de cet empire sur eux-mêmes est que leur amour propre n'est jamais en jeu, qu'ils sont habitués à un visage de représentation, enfin

que leur fortune est toujours assurée : une bataille perdue peut les contrarier , mais n'intéresse pas en général leur fortune personnelle , & ils trouvent facilement des gens qui leur prouvent que les avantages que l'ennemi a remportés ne sont pas considérables, C'est sans art qu'ils dissimulent, C'est la nature des choses qui fait qu'ils ont peu à exprimer , & par conséquent à cacher.

SENEQUE a dit que le plus beau spectacle de la Divinité étoit de voir l'homme vertueux aux prises avec l'adversité, Un autre spectacle non moins beau , c'est de voir un Roi vertueux luttant contre les séductions qu'on s'efforce de multiplier autour de lui , fermant ses oreilles à la voix de la flatterie , dissipant les nuages qu'on élève sans cesse autour de la vérité,

Les Rois étoient autrefois en plus grande communication avec leurs sujets. La fréquence des troubles , le pouvoir des grands,

leur ambition forçoient les Souverains à conférer intimement avec des Prélats, des guerriers, des Magistrats, à ménager & caresser des gens accrédités parmi le peuple. Ils avoient besoin de s'affurer de la fidélité, du courage, de l'esprit de ceux qu'ils employoient & que d'autres pouvoient attirer dans leur parti. Engagés par ces motifs à étudier les hommes, à les connoître, à les ménager, les Rois vivoient familièrement avec eux. Il en résultoit des épanchemens de confiance, des affections vives de la part des Monarques. Il devoit être par ces raisons plus commun de voir de grandes fortunes s'élever, effers d'un commerce intime avec le Prince. De là les favoris, les Ministres, dont l'éclat, les richesses & l'autorité nous étonnent.

De nos jours, la Puissance des Souverains est assise sur des bases inébranlables. Des armées nombreuses s'opposent aux trou-

bles intérieurs, ainsi qu'aux invasions promptes. Il est peu d'occasions de montrer des vertus rares, d'exciter la reconnoissance des Souverains par des services distingués, de manifester de grands talens, parce que la sphere des affaires est bornée. Par ces mêmes raisons, il est peu de circonstances qui mettent à portée d'acquérir un grand ascendant sur les Princes qui ont à choisir, au moment, dans un nombre considérable d'hommes, des talens médiocres qui suffisent aux plus grands emplois. La familiarité des Souverains n'est déterminée par aucun besoin. Ils trouvent dans tous ceux qui les environnent une fidélité sans mérite, parce qu'elle n'a aucune épreuve dangereuse à subir.

Qu'il me soit permis de comparer les petites choses aux grandes pour mieux éclaircir mon idée. Un jeune homme qui a des maîtresses, & des besoins fréquens d'argent, éprouve

éprouve la nécessité de la confiance avec ses valets. Dans le besoin où il est d'agens discrets , & empressés , il s'affectionne à ceux de ses gens dont il reconnoît la fidélité & le secret. L'homme sans passions & sans intrigue , ignore l'esprit , & le talent de ses valets ; il n'a nul besoin de se confier à eux. Qu'importent les qualités, les talens, pour donner à boire , pour être derriere une voiture ? Il en est de même de ceux qui approchent les Souverains dans un tems calme où l'autorité est affermie.

LA postérité semble avoir ses engouemens comme les sociétés. Il est des hommes qui ont jetté le plus grand éclat dans leur siècle , dont on diminue le mérite d'après le cours des opinions du siècle suivant & les systèmes que se forment des Ecrivains qui donnent le ton. Le nom de HENRI IV a semblé quelque tems éclipsé par celui de LOUIS XIV , qui avoit enivré sa Cour &

la Nation de ses grandes qualités , frappé d'admiration & de crainte l'Europe entière. Le poëme de la Henriade a ramené l'attention vers HENRY IV. Ensuite l'application de l'esprit aux objets de l'économie politique , a fixé plus particulièrement les regards sur l'administration de Sully & sur le regne de HENRI IV. Les idées de gloire , de grandeur , n'ont paru que des chimères dangereuses , poursuivies aux dépens du sang & de la substance des peuples. Les vues simples & saines de Sully ont excité l'admiration , l'enthousiasme s'est emparé des esprits , les cœurs se sont échauffés ; on a fait honneur à HENRI IV de tout ce qu'avoit fait ou projeté son Ministre. On s'est empressé d'abattre les statues de Richelieu , qui avoit préparé le regne de LOUIS XIV. Ce Monarque , si admiré dans son tems , qui sembloit avoir fatigué la voix de la renommée , a été blâmé & rabaislé par l'opinion ; ses Ministres ont perdu de leur

gloire. Louvois, aux yeux de la plupart n'est plus qu'un tyran, Colbert, qu'un Ministre laborieux, dont les vues étoient fausses, & qui a retardé par des réglemens multipliés & des loix prohibitives, les progrès de la culture & du commerce, & arrêté l'effor de l'industrie. Dans le calme de l'observation, je vais essayer de comparer HENRI IV & LOUIS XIV. Et ce parallèle présentera peut-être à l'homme impartial quelques traits distinctifs à l'avantage de LOUIS XIV. Combien en est-il parmi ceux qui blâment aujourd'hui ce Monarque, qui de son tems, auroient été entraînés par l'admiration, & qui auroient fait retentir les Académies de ses louanges. Il faut, lorsqu'on veut apprécier les grands hommes, rapprocher toutes les circonstances où ils se sont trouvés, exposer les sentimens qui regnoient de leur tems, les séductions dont ils étoient environnés, la force des préjugés qui subsistoient & qu'il

paroît si facile de vaincre , lorsqu'ils ont été usés par le tems.

HENRI IV , endurci aux fatigues par son éducation , fut de bonne heure éprouvé par l'adversité. Il sentit qu'il étoit forcé d'être un grand homme , ou réduit en quelque sorte à la servitude. Le nom de Roi de Navarre ne doit pas en imposer : ce titre vain ne l'empêchoit pas d'être dans une dépendance absolue du Roi de France. La Cour de Henri étoit pauvre : c'étoit un chef de parti plutôt qu'un Monarque. Obligé à combattre perpétuellement & à négocier , l'amour étoit le seul délassement qu'il connût au milieu des fatigues de la guerre , & de l'agitation des intrigues. Les amorces dangereuses de cette passion ont plus d'une fois pensé l'égarer & l'empêcher de mettre à profit des instans précieux. Son esprit avoit de la vivacité , de la faillie. Les lettres ne lui étoient pas étrangères , & l'habitude des

négociations l'avoit nourri de connoissances profondes en politique. Le cœur de HENRI étoit capable de tendresse, en même tems que ses sens actifs étoient brûlans de desirs. Son cœur étoit d'autant plus sensible à l'amitié que des embarras extrêmes & des situations critiques lui en avoient fait connoître le prix & l'utilité, avoient excité dans son cœur les besoins de la confiance. HENRI avoit vu de près les miseres des peuples, & ce tableau affligeant se présentoit à son esprit, lorsque l'immense élévation du Trône l'en éloignoit. Habitué à la familiarité par les vicissitudes d'une vie agitée, obligé sur le Trône à des ménagemens envers des grands puissans & accrédités, porté par son penchant à la confiance, il tempéra l'éclat de la Royauté par les douceurs & les agréments de la vie privée. Rapproché par sa maniere de vivre & sa simplicité de toutes les classes des citoyens qu'il avoit parcourues avant son élévation,

il inspira à ses peuples un sentiment de tendresse depuis long - tems inconnu. On le voyoit pere , époux , ami , à la maniere des autres hommes , & au milieu d'une Cour brillante , son intérieur présentoit un ménage ordinaire. Ces rapports avec l'humanité sembloient confondre la condition du Monarque & de ses Sujets , & le rendoient plus cher à ceux dont il sembloit devenir l'égal. Il eut des foiblesses , & dans les tems orageux où il se trouvoit , elles présentient les plus grands dangers. Il voulut associer sa maîtresse au Trône , sans être retenu par la perspective des troubles inévitables que devoit exciter un jour la naissance illégitime de ses enfans. Emporté par l'ardeur de ses desirs , il fait une promesse de mariage à une autre femme. Un Ministre fidele , éclairé , laborieux , compagnon de ses travaux à la guerre , éclaircit le cahos de ses Finances , pénètre dans le dédale tortueux des opérations des partisans , combat avec courage

l'avidité des grands , fait respirer les Peuples depuis si long-tems oppressés : il est vingt fois au moment de le disgracier. Biron , qui avoit partagé tous les périls de la guerre avec lui , se rend coupable d'un crime d'état ; mais ce crime étoit si mal concerté , qu'il ne pouvoit laisser craindre de grands dangers. HENRI paroît disposé à lui pardonner , mais il exige un aveu. Eh ! Qu'importe que son ami égaré par une ambition frénétique avoue ou n'avoue pas ! Un crime d'Etat doit-il se traiter avec les vaines délicatesses d'une querelle d'amant & de maîtresse ? Devoit-il faire dépendre la vie de Biron de cet aveu superflu , qui coutoit tant à cet homme altier ? Lorsque l'âge commence à s'appesantir sur lui , il se laisse encore surprendre par l'amour. A cinquante - huit ans il devient éperdu de la Princesse de Condé. Le mari , justement jaloux , abandonne la France , & le Monarque désespéré , inonde l'Europe de manifestes contre un Prince de

son sang , qui a voulu dérober sa femme au déshonneur qu'il lui préparoit. Le Sévere Sully , le grave Jeannin , Villeroiy blanchi dans les affaires de l'Europe , s'assembtent pour conférer des moyens de mettre la Princesse de Condé dans ses bras. Enfin , la guerre est prête à ravager l'Europe pour cette nouvelle Helene. Une mort tragique , affreuse , enleve HENRI IV , & ce terrible événement réveille la tendresse au fond de tous les cœurs , & laisse un long & douloureux souvenir de sa perte. Il n'a point vieilli , il meurt à la fois tout entier ; la Nation est attendrie & reconnoissante de tout le bien qu'elle suppose qu'il auroit fait.

Tel est HENRI IV , Général consommé , soldat valeureux. Il fut entraîné par des foiblesses qui tenoient souvent à la sensibilité de son cœur , mais qui offusquoient la Majesté du Trône. Homme privé dans sa Cour , sensible , spirituel , enjoué , plein de bonté sans

doute, & surtout de bonhommie, il ne put satisfaire les courtisans envieux & insatiables, mais il répondit en partie à l'attente de ses Peuples, & sembla devoir la surpasser.

LOUIS XIV est né sur le trône. En ouvrant les paupieres il vit les hommes prosternés devant sa grandeur & le mot de Majesté frappa ses oreilles, mêlé à de douces leçons. Sous l'apparence vaine d'un maître, perçoit la flatterie du courtisan empressé à préparer son crédit à venir. Son éducation fut négligée & retardée peut-être avec projet. On avoit présagé de bonne heure son caractère & la justesse de son esprit. C'étoit un arbre vigoureux planté dans un mauvais terrain, dont on n'arrosait pas les racines, mais que sa sève vivifiante faisoit croître & pousser des rameaux. Il n'a ni ces faillies, ni ces bluettes qui marquent la légèreté d'un esprit superficiel &

que des maîtres flatteurs répètent à l'envi, embellissent à leur gré : la sagesse , la retenue se font seules remarquer dans ses premières années. L'habitude, la familiarité & des marques de tendresse échappées à M.^{elle} Mancini pendant une maladie grave qu'il éprouve , disposent son cœur à l'amour. Il aime bientôt éperdument la nièce de son Ministre, d'un Cardinal Maire du Palais. Le respect de sa mere, la considération de l'intervalle qui le sépare d'avec sa maîtresse , lui donne le courage de surmonter sa passion. Dévoré de l'amour de la gloire , capable d'affaires & d'une application soutenue , il est enchaîné par la reconnoissance qu'il croit devoir à un Ministre qui a tenu le gouvernail de l'état au milieu des tempêtes , à l'homme de confiance de sa mere , à qui il est attaché par une parenté spirituelle, (*) au chef de son éducation. Il lui abandonne

(*) Le Cardinal Mazarin étoit parain de Louis XIV.

le pouvoir Souverain dont il s'est emparé & se contente d'étudier en secret les hommes & le grand art de régner. Au moment de la mort de son Ministre, Louis manifeste ses talens, se livre aux affaires, suffit à tous les détails & conçoit les plus vastes projets. Sa confiance est partagée entre deux hommes que la nature sembloit avoir formés pour régir des États. L'intrigue qui ne se lasse jamais, la rivalité des talens, la jalousie du pouvoir ne peuvent faire panacher la balance pour l'un d'eux. Il se montre semblable à la divinité qui contient les élémens dans les bornes qu'elle leur a prescrites.

Louis entreprend des guerres; l'amour de la gloire en exagère peut-être à ses yeux la nécessité. Mais son Royaume regorgeoit de richesses, il avoit des généraux célèbres, & il se trouvoit dans un degré de puissance inconnu depuis long-tems. Enfin environné de flatteurs, de jeunes courtisans qui ne

respiroient que la guerre, de beaux esprits qui présageoient ses conquêtes & le comparoient d'avance à Alexandre, dans l'âge des passions les plus ardent^{es}, brûlant d'acquérir un grand nom, de faire éclatter sa valeur, pouvant tout entreprendre, qui n'auroit pas comme lui tout entrepris ?

ÉCOUTONS un instant, ce Monarque rendant compte de ses sentimens & de ses principes à deux personnes qu'il estime. (*)

« J'AI cru que la première qualité d'un
» Roi étoit la fermeté & qu'il ne devoit
» jamais laisser ébranler sa vertu par le blâme ou par les louanges ; que pour bien
» gouverner son État, le bonheur de ses
» Sujets étoit le seul pôle qu'il devoit re-
» garder, sans se soucier des tempêtes &

(*) Ces divers passages sont extraits d'une conversation de LOUIS XIV, devant Lille, à laquelle Pélisson se trouvoit en tiers.

» des vents différens qui agiteroient conti-
» nuellement son vaisseau.

» Je fais ce que je puis pour avoir des
» amis , aussi bien que des serviteurs , &
» quoique je confesse que je me suis trom-
» pé dans le choix de quelques-uns , mon
» cœur ne peut se refuser d'aimer ni de
» faire du bien , qui sont les seuls plaisirs que
» je laisse au monde.

» L'AMOUR de la gloire va assurément
» devant tous les autres dans mon ame ;
» & comme celle que notre valeur nous
» fait acquérir est assurément la plus esti-
» mable , c'est celle aussi où je me trouve
» le plus sensible.

» PUISQUE je vois que je vous ferai plai-
» sir de vous parler de mon cœur , je veux
» bien faire cet effort pour l'amour de vous ,
» quelque répugnance que j'aie à parler de
» moi-même.

» IL est vrai que j'ai toujours eu de la
» peine à m'entendre louer de toutes les
» vertus d'un grand Roi, & de savoir que
» je ne méritois pas encore celle dont on
» me flattoit le plus.

» CE titre de conquérant & de brave
» qu'on donne indifféremment à tous les
» Rois sans avoir jamais rien fait, outra-
» geoit mon courage, & mon cœur vé-
» ritablement juste & généreux ne pou-
» voit souffrir qu'un autre lui fit grâce
» d'une gloire dont il se sentoit digne.

» CEPENDANT comme il y a quelque
» chose de grand à réprimer ses passions,
» lorsqu'on les peut satisfaire & qu'il n'ap-
» partient qu'à un Roi sans religion & sans
» amour pour ses sujets, d'entreprendre la
» guerre pour contenter son ambition, j'ai
» voulu attendre que ce fut la Justice qui
» me mit les armes à la main.

» DANS les autres actions que j'ai faites
» cette campagne & où j'ai suivi autant les
» avis de M. de Turenne que mes sentimens,
» j'ai cru que sa capacité appuyée de ma
» présence suffiroit pour les faire bien réus-
» sir ; ainsi je me suis plus appliqué à ap-
» prendre sous lui le métier de la guerre ,
» & à donner des preuves de mon coura-
» ge , qu'à la conduite particuliere de mes
» desseins.

» TOUTES ces difficultés qui n'ont servi
» qu'à rendre mon courage plus ferme ,
» s'étant répandues dans mon armée , j'eus
» peur qu'elle n'intimidassent mes Soldats
» par l'imagination d'un si grand péril ; &
» voyant bien que la prise de Lille confis-
» toit à prendre au commencement le des-
» fus sur les ennemis , & à ne laisser pas ag-
» guerir une multitude infinie de Bourgeois
» par le moindre petit avantage sur nous ;
» j'ai cru qu'il n'y avoit que mon exemple ,

» mes officiers & ma noblesse qui pussent
» inspirer à mon armée une vaillance extra-
» ordinaire & qui étonnât d'abord les en-
» nemis.

» Pour cela je voulus que ma présence
» animât toutes leurs actions, & afin qu'il
» ne m'en échappât aucune, j'ai passé
» toutes les nuits au bivouac à la tête de
» mes escadrons & la plupart des jours à
» la queue de ma tranchée, afin que si les
» ennemis entreprennent quelque chose sur
» mes lignes, ou bien qu'ils fissent quelque
» sortie, je pusse fondre sur eux avec toute
» ma Cour.

« Il est vrai qu'avant hier m'étant trouvé
» avec tous vous autres à la ligne de cir-
» convallation, quand les ennemis voulu-
» rent faire une troisième sortie, & ayant
» vu déjà deux de mes escadrons sortir de
» leur épaulement pour les aller charger,
» je crus que j'aurois mauvaise grace de
souhaiter

» souhaiter des marques extraordinaires de
» votre courage, sans vous en donner du
» mien dans une occasion où ma réputa-
» tion étoit si fort intéressée. Il n'y a point
» de Roi, pour peu qu'il ait le cœur bien
» fait, qui voie tant de braves gens faire
» litiere de leur vie pour son service, & qui
» puisse demeurer les bras croisés. Ainsi
» je fus bien aise que votre courage & vc-
» tre affection justifiaissent mon ardeur &
» mon zele, & de vous commander dans
» une action que je croyois qui alloit être
» assez grande, pour en pouvoir partager
» l'honneur avec vous, & avoir de si bons
» témoins de ma valeur. »

« Je fais que la médifance n'épargne pas
» plus la personne des Rois que celle des au-
» tres hommes, & quoique les traits qu'on
» leur porte soient plus cachés, ils ne laissent
» pas de pénétrer dans le cœur de tout le
» monde, lorsqu'ils sont parés par les mar-
» ques de la Royauté. » F

« Quand un Roi se contente de s'en-
» tendre continuellement louer & qu'il
» n'a pas le cœur plus délicat que les oreil-
» les, il est souvent tout seul satisfait de
» lui-même. »

Les divers traits de cette conversation peu connue, ou du moins peu citée, manifestent les sentimens, l'ame & l'esprit de ce Monarque. J'acheve le tableau rapide de son regne & de sa personne.

Tous les Arts sont encouragés, & les Savans des Nations étrangères sont naturalisés par ses bienfaits. Ses campagnes sont des triomphes, & les dons les plus superbes récompensent les moindres marques d'empressement des Princes qui l'envoient complimenter. L'ivresse s'empare de tous les esprits ; il n'y a plus qu'un nom dans l'Europe, & il pénètre jusque dans la Perse & les Indes : c'est celui de Louis. Il n'y

a plus qu'un Roi , c'est le Monarque de la France. Les graces majestueuses de sa figure , la noblesse de ses manieres , sa conversation toujours mesurée & souvent agréable & spirituelle , les fêtes qu'il donne , sa magnificence en bâtimens , en meubles , invitent à se rendre à sa Cour ; & c'est là que regnent exclusivement le goût , l'esprit & la politesse. (*)

(*) Le Pere Rapin écrivoit au Comte de Buffy en 1671.
» ce doit être une consolation pour vous , de ce que ce
» n'est pas la mode aujourd'hui à la Cour d'avoir de l'esprit & de la vertu. » Il étoit bien difficile ce Pere Rapin. En laissant à part les grands talens qui dans tous les genres illustroient le siècle de Louis XIV. & me bornant aux gens de la Cour , sous quel regne , dans quelle Cour auroit-il trouvé plus d'esprit ? Quelles personnes pouvoit-il opposer au Grand Condé , au Duc de la Rochefoucault , à Madame de Sévigné , à Madame de Coulanges , à Henriette d'Angleterre , au Duc de Nevers , au Duc de St. Aignan , au Comte de Grammont , au Marquis de Vardes , au Comte de Guiche , à Madame de la Fayette , au Cardinal de Retz , à Madame de Thianges , à l'Abbesse de Fontevrault , à Madame de Montespan , à Pélisson , à Benferade.

LOUIS XIV, dans ces fêtes brillantes qu'il donnoit à la nation , étoit lui-même acteur , & permettoit des plaisanteries , des allusions relatives à ses goûts , qui paroïtroient de nos jours des témérités , & qui sembloient ne pas s'allier avec la fierté de son caractère¹, avec cette majesté dont il aimoit à s'environner.

Dans le Ballet royal d'Hercule amoureux représenté en 1662 : Voici les vers faits pour Mademoiselle de Mancini, représentant une étoile.

„ Ce goût trop délicat
„ A votre feu si vif & si rempli d'éclat,
„ Mêlé quelque fumée & sert comme d'obstacle²
„ Les étoiles vos Sœurs vous diront qu'autre fois
„ Une étoile a suffi pour produire un miracle,
„ Et pour faire bien voir du pays à des Rois.

On ne peut énoncer plus clairement la prétention qu'avoit eu Mlle. de Mancini, d'épouser LOUIS XIV, qui l'avoit aimée

assez vivement , pour le faire craindre à la Reine.

Dans le Ballet de la naissance de Vénus, dansé par le Roi en berger en 1665. Le goût de Louis XIV pour Mlle. de la Valliere , est exprimé dans les vers suivans. Mais ce qui est peut-être plus extraordinaire , on y attribue la disgrâce du Surintendant Fouquet à l'audace des propositions qu'il fit à Mlle. de la Valliere.

Pour Mlle. de la Valliere , Bergere.

- » Ne pensez pas que je veuille en ce jour
- » Vous cajoller , ni vous parler d'amour.
- » Je fais qu'il est dangereux de le faire ,
- » Et je craindrois plus que votre colere.

Il est sensible à l'amour , & le choix de ses maîtresses fait estimer son goût. C'est la Valliere , *si sensible , humble comme la violette , honteuse d'être Duchesse , d'être mere , d'être maîtresse.* C'est Montespan qui l'emporte sur toutes les femmes par la beau-

té , par la noblesse de sa personne , les graces de ses manieres , l'enjouement de son humeur , par cet esprit d'un tour si fin , qui étoit l'appanage de Mortemart. C'est Madame de Maintenon , belle , vertueuse , d'un esprit supérieur. Lorsque ses passions sont calmées par l'âge , il en fait sa compagne , sans lui faire partager son Trône. C'est une femme estimable , dont il s'assure la société , & non une femme ambitieuse , comme Gabrielle d'Estrées , qui prétendoit à la Couronne. Aucun inconvénient ne peut résulter de cette alliance : l'âge ne permet pas à Madame de Maintenon de donner des héritiers au Trône étayé de plusieurs appuis.

LOUIS , plein de confiance dans ses Ministres , n'a pas été gouverné par eux , & ne leur a point fait essuyer d'injustes caprices. Enivré d'amour , jamais il n'a été avili , ni par l'objet de son choix , ni par l'empire qu'on a exercé sur lui. Grand jusque

dans sa foiblesse , il n'a pas été entraîné par delà les bornes de la décence. Rempli de sa grandeur , voulant que rien ne lui résistât , il n'a jamais été cruel. Livré à la volupté , il n'a point été vaincu par la mollesse. Sensible à l'amitié pour Lauzun , la Rochefoucault , Villeroy , il n'a pas été abandonné à des favoris. Habitué à des louanges excessives , il souffroit la vérité. Il a su environner de gloire tout ce qui l'entourait , & a long-tems inspiré un amour religieux à sa Cour & à ses Peuples. Tenant la balance égale entre les mérites , il a encouragé les arts & les talens , sans prendre parti , comme Richelieu , sans vouloir que son goût dominât. Louis est né Monarque , & ses amours , sa conversation , ses actions le représentent toujours en scène. On voit peu l'homme privé , mais dans tout éclate la Majesté , la grandeur , & souvent la bonté.

IL faut aux Rois des plaisirs communs

& naturels. L'amour propre entre dans tous ceux des autres hommes & celui des Rois est raffiné dès leur enfance.

LES Rois & les Grands ne veulent être environnés que d'objets agréables & rians, & l'on prend souvent pour bonté leur répugnance à voir des gens malheureux, tandis qu'ils n'éprouvent qu'un sentiment personnel qui porte à éviter des objets désagréables.

LA douleur des gens puissans n'est souvent que de la colere.

*Des Cours
& des
courtisans*

LES usages, le jargon changent dans les Cours, mais la flatterie y sera éternellement le principe déterminant des Fortunes, & la crainte des talens & de la vertu, un obstacle à l'avancement des hommes supérieurs.

Si la flatterie cessoit d'avoir la plus grande influence dans une Cour, on pourroit en

conclure que le Gouvernement a perdu de son ressort, que le Souverain, les Ministres, les grands en imposent moins à l'imagination, qu'enfin le lien de la dépendance est relâché. Les vices & les avantages d'un gouvernement sont tellement unis, qu'il s'altère même par la diminution des vices qui résultent de sa constitution.

LES Courtisans ne sont pas les hommes les plus éclairés d'une nation, & ce sont ceux qui jugent le plus promptement du mérite. L'habitude de juger & l'intérêt vivement excité, leur donnent une supériorité, une finesse de tact qui les induit rarement en erreur. La rapidité de leur apperçu est extrême : ils tirent de choses indifférentes en apparence, des conséquences importantes. Le geste, le maintien, tout ce qui peut décéler un homme, est soumis à leur observation, qui n'est point raisonnée, qui est un instinct & n'en est que plus sûre.

UN homme à la Ville jouit d'une grande réputation; elle est consacrée même par le suffrage des gens d'esprit. Il arrive à la Cour, dans une grande place. Le coup d'œil du Courtisan démêle ses défauts, son incapacité, & l'homme célèbre s'évanouit sans retour.

LES Courtisans ressemblent aux enfans qui voient si promptement, si finement des défauts qui échappent aux yeux de personnes plus éclairées.

POURQUOI se plaindre de la fausseté des Courtisans? Il ne s'agit que de savoir leur langue & de bien connoître leurs manières. Il n'y a pas plus de perfidie à la Cour que dans un Cloître, que dans une famille divisée d'intérêts; mais elle est couverte d'apparences moins grossières. C'est une grande ignorance que de prendre des formules de politesse pour des sentimens réels. Les femmes disent qu'un Opéra est épouvantable. Faut-il pren-

dre une telle expression à la lettre ? un homme dit à son égal, à son inférieur, qu'il est à ses ordres. Doit-on conclure qu'il est disposé à lui obéir ? les surfaces polies de la Cour cachent au moins la difformité de l'intérieur.

ON recherche à la Cour la grandeur, la puissance, & l'on est entraîné vers celui qui est revêtu de ces attributs. C'est l'amour propre qui induit en erreur sur ces empressements dont il exagère le prix à nos yeux, il contribue plus à nous tromper que l'artifice des autres.

LE jardin des Thuilleries est abandonné dans l'hiver. De même on s'éloigne des gens dans la disgrâce. Les arbres des Thuilleries feroient-ils fondés à se plaindre qu'on les abandonne, qu'on ne cherche plus leur ombrage, quand ils sont couverts de frimats ?

IL n'est à la Cour que deux sortes de

personnes qui produisent un grand effet. Ce sont les Princes & les Ministres. On se range devant les premiers ; ont court au-devant des autres. La grandeur produit le respect. La puissance attire.

Il n'y a de place à la Cour que pour les grands & les petits. Les conditions communes, les gens d'un ordre mitoyen n'y peuvent exister. Quelquefois le mérite éminent peut s'y montrer, mais comme spectacle & passagerement comme une comète.

LES gens de la Cour n'ont pas plus d'esprit que les autres, mais ce sont ceux qui savent le mieux s'en passer. Ils sont habitués dès leur enfance à voir les objets d'une certaine hauteur, à mesurer les différens degrés de la société, à classer les hommes. Les égards, les ménagemens pour les personnes forment une partie de leur éducation & les entretiennent dans cet usage. Ils ont une certaine facilité d'expressions, de tournures

multipliées pour rendre les mêmes choses, qui en impose. Delà vient que leur société est plus agréable que celle d'un homme de la Ville qui auroit un peu plus d'esprit, mais qui voit à travers les préjugés de son état, & qui s'exprime avec moins de délicatesse.

LA gloire ne peut trouver de place dans une Cour. Les Courtisans ne peuvent supporter qu'il y ait des avantages que la faveur ne leur donne pas, & qui sont au-dessus de la faveur.

LES Courtisans sont dans la réalité de grands Philosophes. Personne mieux qu'eux n'apprécie la foiblesse humaine, ne connoit la petitesse des esprits. Leur flatterie & ses succès en sont la preuve.

DES gens qui se croient ambitieux ne sont souvent remplis que des petitesse de la vanité.

A la plupart, la représentation de l'antichambre suffit. Le véritable ambitieux veut agiter le monde & le dominer.

LA plus flatteuse des dominations est celle des esprits. Qu'est-ce que l'influence d'un Ministre, comparée à celle d'un chef de secte?

L'AMOUR propre trouve sa jouissance dans le suffrage & l'approbation des hommes; mais le dernier degré de l'orgueil est de jouir de leur mépris.

L'ÉGOISME regne particulièrement dans les discours. La personnalité influe davantage sur les actions. L'égoïste se vante à tout propos & sans art; il a toujours le *moi* à la bouche. L'autre dans tout cherche habilement ce qui peut servir ses intérêts & flatter son amour propre: l'un parle souvent de lui, & l'autre cherche à tout y attirer.

CÉPHISE n'est occupée que d'elle-même : *Caractère de la femme personnelle.* les divers rayons de sa conversation ramènent toujours à ce centre unique. Quelquefois elle paroît s'en éloigner , mais Céphise y revient insensiblement , & comme elle a de l'adresse dans l'esprit , il faut un œil pénétrant pour la suivre dans tous ses détours. Elle éprouve à chaque instant le besoin unique & pressant de produire un effet dans les grandes choses , dans les plus petites. Il faut , à quelque prix que ce soit , qu'elle fixe l'attention. Céphise a de très-bons yeux , mais le grand jour l'incommode , & l'on est averti que les rideaux doivent être fermés , lorsqu'elle entre dans un appartement. Une chaise haute lui est nécessaire , & les maisons qu'elle fréquente sont pourvues de ce meuble particulier. Elle apporte du pain avec elle ; l'eau qu'on lui sert est dans une bouteille empaillée : c'est de l'eau de la Seine , peut-être ; mais enfin , sa chaise , son eau , son pain , ne sont pas ceux de tout

le monde. Le valet qui la sert, est un Hei-duc , un Hussard , un Nègre : elle ne veut jamais être confondue ; la conversation est toujours dominée par Céphise ; elle trouve le secret de la diriger vers l'objet qui l'occupe. Elle s'entretient avec chacun en particulier , & s'il y a un homme en place , un Ministre dans la chambre , Céphise a soin de s'emparer de lui. Elle le tire à l'écart , & trouve toujours un sujet pour lui parler à basse voix. Céphise souffre impatiemment les louanges des autres : tout éloge qu'elle entend , semble un vol qu'on lui fait ; & lorsqu'elle loue , on voit que c'est moins pour rendre justice , que pour faire admirer son discernement dans le genre de mérite qu'elle apprécie. Si elle récite une belle action , c'est pour faire éclater sa sensibilité & attirer toute l'attention sur elle , qui en est si vivement affectée. Enfin , elle s'empresse de louer , pour que cela soit plutôt fait. Sa naissance , son mari , ses enfans ;

fans , ses goûts , voilà le canevas éternel de sa conversation. Parlez de la chine ; vous ferez ramené avec adresse à son boudoir , à son chien , à quelque chose qui la concerne. Vous n'échapperez pas , il faut que vous soyez occupé de Céphise. Elle n'aime rien au fonds ; son mari , ses enfans , tous ceux qu'elle paroît chérir , ne sont aimés d'elle que comme des possessions ou des dépendances. Céphise n'a point de goût pour les arts , pour tout ce qui est l'imitation de la nature , ou la nature elle-même ; car tout cela ne lui parle pas d'elle. Des motifs d'utilité raisonnée , forment seuls ses attachemens. Elle paroît aimer Doris , parce qu'il lui est commode d'avoir un souper chez elle un jour de la semaine ; Criton , parce qu'il la suit à la promenade ; Dorimon , parce qu'il est un homme à la mode & figure aux soupers qu'elle donne ; Artamene , parce qu'il a une grande place , & que son intimité ajoute à sa considération ; Damon , parce

qu'il a quelques histoires qu'elle lui fait raconter quand elle veut & qu'elle dispose de lui; Caliste, parce que c'est un Prince, & que son commerce lui fait honneur; c'est comme un lustre suspendu dans sa chambre. Enfin, tout ce que connoit & voit Céphise, a son rôle auprès d'elle, remplit un office pour son amusement, son intérêt. Elle n'a aucun sentiment, & elle voudroit que l'Univers fut une glace qui la répète sans cesse.

*De la
Politesse.*

DANS chaque siècle, sous chaque regne, on vante la politesse des vieux Seigneurs, on reproche aux jeunes gens de manquer d'égards & d'attentions. Mais ce n'est point au siècle, ce n'est point à la génération présente qu'il faut s'en prendre, c'est à la jeunesse en général. Les gens d'un âge mur, ou avancé, sont moins emportés par leurs passions & leurs goûts; ils sont plus réfléchis & plus circonspects. L'expérience leur a fait connoître la nécessité des égards & des ménagemens: plus

habitués à se contraindre, plus occupés de leurs intérêts, ils ont une attention marquée à ne pas bleffer l'amour propre, & sont empressés d'obtenir des suffrages. Le courtisan de cinquante ans, dont la politesse est citée comme exemple, a été blâmé dans sa jeunesse pour la légèreté de ses manières, ses airs méprisans, son ignorance ou son oubli des égards.

L'EXTRÊME vivacité & la paresse empêchent d'être poli. Les personnes très-vives, entraînées par l'ardeur qui les domine, manquent aux égards envers les autres. Celles qui sont paresseuses, s'y refusent par la crainte de se donner de la peine.

ON est presque toujours dupe de la politesse & des expressions qui ont le moins de valeur réelle, parce que l'amour propre est aveuglément porté à tourner tout à son avantage.

PLUSIEURS personnes sentent mauvais : obligées de vivre ensemble, elles conviennent de porter des odeurs fortes. Voilà en partie la politesse.

Des principes de Montesquieu sur les Gouvernemens. C'EST en vain que plusieurs Auteurs se sont élevés contre les principes de Montesquieu , sur les ressorts des Gouvernemens. Plus on y réfléchit , & plus on y trouve de lumière & de profondeur.

LA crainte, & l'absence du sentiment d'honneur sont ce qui caractérise particulièrement les États despotiques. A la Chine , l'Empereur fait donner la bastonnade à un Ministre , à un Mandarin ; & ce Mandarin , ce Ministre , remplissent ensuite les mêmes emplois , sans se trouver avilis & dégradés. Ce sont des écoliers qui se remettent à leurs places , après avoir été fustigés.

VOLTAIRE a critiqué les principes des trois Gouvernemens établis dans l'Esprit des Loix.

» LA vertu , dit-il , est en tout pays le
» fruit de l'éducation & du caractère ; il
» est dit , dans l'Esprit des Loix , qu'il faut
» plus de vertus dans la République. C'est
« en un sens tout le contraire. Il faut
» beaucoup plus de vertu dans une Cour
» pour résister à tant de séductions. Il cite
ensuite le Duc de Montauzier.

IL est évident que Voltaire n'a pas saisi le principe de Montesquieu , & qu'il a confondu l'existence possible de la vertu dans une Monarchie , avec la vertu qui forme , suivant Montesquieu , le ressort des Républiques. La vertu pour se maintenir , a plus de difficultés à vaincre , & l'homme vertueux plus de mérite dans une Monarchie , par cela même que la vertu n'y est pas le principe déterminant , & qu'il faut beaucoup de force pour lutter contre la disposition générale. Voltaire n'a pris le mot de vertu que dans le sens ordinaire ; il ne l'a pas

considéré dans son rapport avec le Gouvernement Républicain. La vertu est dans ce sens l'amour de la chose publique.

*Des Républiques
& des Monarchies.*

L'HISTOIRE d'une République est plus intéressante à lire , mais il est préférable de vivre dans une Monarchie ; tout y est tranquille & marche d'un pas égal. Telle est l'harmonie des corps célestes , qui ne laisse jamais sentir l'impression du mouvement.

LE régime Républicain paroît être le Gouvernement de la jeunesse du monde , du tems où l'on se plaît dans le mouvement & l'agitation. Le Gouvernement Monarchique convient à l'homme mûr , qui prise davantage le repos & la paix.

UNE Monarchie tempérée est la constitution qui approche le plus de la perfection : c'est un état mitoyen pour l'homme entre

la convulsion Républicaine & l'affaïssement de l'humanité sous le despotisme.

LES principes les plus estimables que l'on puisse établir dans les Monarchies, sont l'amour de la gloire & l'honneur; & l'amour de la gloire & l'honneur sont des principes de corruption, parce qu'ils font mettre plus de prix à l'opinion des autres & à la renommée, qu'à la bonté réelle des actions.

DANS les Monarchies, la crainte des peines & le desir des récompenses suffisent pour former des sujets fideles.

DANS les républiques, il faut aimer la chose publique.

IL n'est presque point d'élévation dans les Monarchies, dont on osât révéler tous les moyens; on parvient dans les républiques à découvrir.

DANS les Monarchies , l'homme en place est souvent énervé par la nécessité des ménagemens. Dans les républiques , il se renforce sans cesse par les oppositions & les obstacles , comme l'Athlete par les combats.

DANS les républiques , on réussit par les qualités qu'on possède : & dans les Monarchies , quelquefois par les qualités qu'on n'a pas.

DANS les Monarchies , les caracteres s'affoiblissent sans cesse par l'imitation ; dans les Républiques , les caracteres sont souvent outrés par la liberté de leur donner l'essor.

DANS les Républiques , l'homme est sacrifié à la chose publique. Dans les Monarchies , la chose publique est quelquefois sacrifiée à l'homme.

LES révolutions dans les Monarchies peu-

vent être subites. Dans les Républiques, elles font l'effet de longues agitations.

DANS les Monarchies, les simptômes du mal se dérobent aux yeux : c'est le feu caché sous la cendre. L'engourdissement ferme les yeux d'un Gouvernement foible, & il peut toucher au moment de sa ruine, sans s'en douter. Dans les Républiques, tout se voit, tout est à découvert, tout peut se prévoir.

DANS les Républiques, les Milices sont les troupes vraiment nationales; elles sont plus considérées que les troupes réglées. Dans les Monarchies, les troupes réglées ont la premiere considération, & les Milices sont dans la derniere classe du peuple.

DANS les Républiques, la carrière est ouverte aux talens, & elles ont une vigueur de principes & d'exécution qui détermine les succès. L'homme est élevé de bonne

heure aux grands emplois , parce que dans le mouvement général , la force se fait faire place.

DANS les Républiques , chacun a le développement & l'exercice de ses facultés. Dans les Monarchies , l'homme qui a de l'énergie , n'a souvent d'autres ressources que les plaisirs.

DANS les Monarchies , la crainte du ridicule doit dominer les esprits & produire un asservissement à la mode , qui affoiblit & qui corrompt ; il doit regner plus de goût dans les discours & les ouvrages , plus de politesse dans les manieres. Dans les Républiques , il regne plus d'originalité , plus de franchise dans les discours & de simplicité dans les manieres.

DANS les Républiques , on dépend des loix plus que des personnes. La sécurité où l'on vit rend les ménagemens inutiles , &

il y a plus d'égalité parmi les citoyens & plus de liberté dans les esprits. Par toutes ces raisons, la politesse, qui n'est qu'une imitation des vertus sociales, doit être peu commune dans ce Gouvernement.

IL existe dans les Cours une gradation infinie en quelque sorte de rangs & de personnes. De proche en proche, elles agissent les unes sur les autres, & dans le dernier degré, peut se rencontrer un crédit ignoré & déterminant. De cette nécessité de ménagemens, naît la politesse. De-là, cette crainte de choquer, qui retient sans cesse, cette perpétuelle envie de plaire, qui porte à faire des avances, à flatter, à caresser. La politesse est dans les Cours une qualité caractéristique & indispensable. Elle y est le supplément des vertus qu'on n'a pas.

LA langue d'un pays Républicain doit être énergique; celle d'un pays Monarchique

doit abonder en tournures & en expressions qui affoiblissent le sens réel des choses.

L'AMITIÉ doit regner dans les Républiques, les hommes cherchent à s'y affortir ; on a de grands intérêts à partager, qui exigent de la fidélité, du secret ; on aime en commun la même chose. L'esprit de parti fait naître & fortifie l'amitié.

DANS les Républiques, la Société doit être plus générale, les assemblées plus nombreuses, parce qu'un même intérêt anime tous les esprits, & qu'il y a une plus grande liberté de penser. Dans les Monarchies, il doit y avoir plus de Sociétés particulières & circonscrites ; parce que l'intérêt de chaque Société, de chaque personne, occupe plus que l'intérêt général, & qu'on y a plus besoin de discrétion & de fidélité.

DANS une République, plus les ressorts essentiels de la constitution sont tendus,

plus il y a des mouvement & d'agitation ; plus le Gouvernement est prêt de sa perfection.

DANS une Monarchie , il ne faut au contraire rien d'extrême ; tout doit être balancé dans un mouvement égal. Il faut que la force d'opposition ait un degré d'extension limité , que l'autorité ait une action modérée. Enfin , l'équilibre est l'état le plus parfait de la Monarchie.

DE nos jours l'idée de vertu est tellement effacée , qu'à peine le nom en est-il prononcé. On se sert de l'expression d'honnête homme , qui ne renferme que des qualités négatives ; ou bien l'on cite les qualités , la bravoure , la fidélité , mais presque jamais on n'use du mot Collectif , qui les rassemble toutes. Dans les Républiques , il n'est pas besoin de faire des énumérations. Aimer la chose publique , renferme tout. C'est la vertu.

LE rôle d'homme aimable , tout bien considéré , est dans la société ce qu'il y a de plus sûr , de plus avantageux. Il est trop dangereux de développer le germe d'un grand homme.

DANS les Monarchies , le grand art pour parvenir à une place éminente , ne consiste souvent qu'à savoir s'ennuyer.

DANS les Républiques , les fautes doivent être personnelles & ne pas rejaillir sur les familles , parce que tout le monde est également soumis à la loi.

DANS les Monarchies , le desir des distinctions essentielles à cette constitution , fait trouver de la gloire à s'affranchir des loix ; & les punitions semblent apprendre seulement qu'une famille a peu d'éclat & de considération. Cette maniere de voir & d'être affecté rend les fautes & les punitions communes en quelque sorte à toute une famille ,

qu'elles semblent rabaïsser dans les plus basses classes.

UN homme médiocre en place , jouit-il d'un grand crédit ? Il propose les sujets , il détermine les choix. Vous en avez pour vingt-cinq ans de gens médiocres dans la plupart des emplois.

DANS les républiques , les grands emplois sont en quelque sorte au concours. Dans les Monarchies , ils sont distribués arbitrairement.

DANS le premier de ces Gouvernemens les hommes supérieurs sont nécessairement appelés aux grandes places : dans les autres , ils ne parviennent souvent , que parce qu'on ne les a pas devinés , ou qu'ils ont joint l'intrigue aux talens.

EN tems de paix les petits génies sont les grands hommes. Les attentions mi- *De la Guerre.*

nutieuses sur la tenue des Troupes, l'application aux petits détails sont les seuls moyens de se distinguer; & les gens médiocres & actifs sont merveilleusement propres à réussir dans ce genre.

LA guerre est un des fléaux de l'humanité, & cependant c'est par la guerre que les nations peuvent conserver leurs vertus, & le caractère qui leur est propre. L'homme a reçu de la nature un besoin inquiet de mouvement. C'est l'action qui donne le jeu à ses qualités, qui le fait se comparer & s'estimer. C'est par ses divisions avec la nation rivale de sa puissance & de son commerce, qu'une nation entretient & fortifie son attachement à ses mœurs & à sa constitution.

UNE longue paix familiarise les peuples ensemble. Le commerce fait tomber toutes les barrières, donne une politesse dans les manières, qui met tout au même niveau. Le caractère national s'affoiblit, l'idée de la gloire

gloire se perd , la vertu s'altère ; car elle n'est que l'amour de la chose publique & de son pays. Un national n'est pas plus cher alors qu'un étranger : tout se mesure aux avantages qu'on retire de son commerce.

LES tems de vertu chez les différens peuples , ont toujours été les tems de guerre , & les époques où les nations étoient livrées à des antipathies telles, que le plus grand desir de chacune étoit la destruction de l'autre. La haine obstinée de Rome pour Carthage , celle des François dans certain tems pour les Espagnols , ne laissent aucun doute sur le patriotisme qui en étoit la cause & l'effet.

LE commerce rapproche les nations ; les lumieres des sciences deviennent à la longue le partage de toutes : il s'établit une communication dans les esprits , qui mine les préventions nationales. Les hommes

penfans & commerçans ont l'Univers pour patrie.

DANS cet état des choses, il doit y avoir moins de grandes vertus, mais elles sont moins nécessaires. Toutes les nations policées & éclairées doivent perdre également de leur énergie. Il semble inutile alors que le Citoyen soit animé du noble enthousiasme patriotique : on ne lui demande plus que des mœurs & des vertus sociales qui tiennent lieu de vertus publiques.

LES grandes vertus n'existent que dans les petits États : elles sont incompatibles avec les richesses, & les métaux deviendront toujours le partage des États qui s'agrandissent.

Si les tems de guerre produisent des vertus, les guerres civiles en font naître encore davantage & exigent des qualités plus rares. La valeur & les talens militaires suffisent pour obtenir des succès à la guer-

re ; mais dans les tems de discorde civile , la valeur qui affronte les dangers , ne suffit pas ; il faut y joindre l'intrépidité qui fait braver les supplices ; aux talens pour la guerre , il faut unir les lumieres de l'homme d'état.

LA supériorité des nations anciennes sur les modernes , est en grande partie l'effet de leurs perpétuelles agitations. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les qualités héroïques de Henri de Guise , de l'Amiral de Coligny & les vertus de l'Hôpital : ces circonstances ont aussi formé Henri IV. Dans un tems calme , son goût ardent pour les plaisirs auroit énérvé son ame , il n'eut été ni un aussi grand , ni un aussi bon Roi , s'il n'eut été forcé à l'activité dans la guerre & les affaires , s'il n'eut senti lui-même les atteintes du besoin , si son cœur n'eut été mille fois réveillé aux cris de la misere du peuple.

*De la
Vanité &
de l'amour
propre.*

DANS le nombre des extravagances qui remplissent la tête des fous, il est rare qu'il s'en trouve qui les porte à croire qu'ils sont dans un état subalterne. Parcourez les maisons qui renferment des insensés, vous les verrez tous, Princes, Rois, Empereurs, Dieux. S'ils sont amoureux, c'est d'une Princesse, d'une Reine. Ils ne parlent en général que de grandeurs, preuve sensible que la vanité regne avant tout dans l'esprit des hommes.

IL est deux choses que les Poètes comiques dans leurs peintures, les Moralistes dans les caractères qu'ils tracent, ne pourront jamais exagérer, c'est la vanité & l'avarice.

LA vanité gouverne les hommes, & les grands par cette raison jouissent d'un avantage bien marqué; celui de pouvoir flatter les gens qui leur sont inférieurs en les approchant d'eux, de les enivrer par leur fami-

liarité. L'Artiste, le Médecin, le Chirurgien, aussi bien payés d'un Financier, d'un Bourgeois, volent de préférence à leurs ordres, ils se plaisent à approcher de personnes que le sort a mis si au-dessus d'eux, à voir ce qui se passe dans leur sphere, à entretenir leurs amis, leur famille, & cet accès ajoute à leurs émolumens.

UN grand qui ne dispose pas de ceux qui lui sont inférieurs est un homme bien borné, vu la pente qu'ils ont à l'admiration pour les gens élevés, & l'impression que font leurs moindres paroles.

L'AMOUR de soi est la source de l'orgueil & de la vanité ; mais je crois qu'on peut distinguer ainsi ces diverses affections, qui ont la même racine & se modifient différemment. L'amour propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie.

ON a beaucoup parlé de l'orgueil & de la vanité du Comte de Buffy, & tout ce qui a été cité de lui, n'est peut être pas aussi frappant, que ce passage d'une de ses lettres.

IL y parle de ses mémoires & s'exprime ainsi.

« L'OUVRAGE est grand, & des années » entières de considérations sur lui peuvent » à peine suffire pour le bien examiner. » Ces fameux mémoires sont très-médiocres & sans aucun intérêt.

C'EST une grande lâcheté de s'aimer trop soi-même, & en même-tems c'est une grande duperie; car dès lors l'homme dépend de tout ce qui l'environne.

ON ne peut être capable de vertu, qu'en estimant quelque chose plus que sa vie.

L'HOMME qu'on peut faire trembler, celui qu'il est facile de corrompre, sont méprisés;

parce que les bornes de leur courage & de leur vertu sont connues, & qu'on fait avec précision ce qui les fait obéir & dépendre.

L'EXTRÊME amour de la vie trouble à tel point les facultés, qu'il ôte les moyens de la conserver. Un extrême amour propre déconcerte au point d'empêcher de profiter des avantages qu'on possède, & peut réduire l'homme d'esprit à n'être un moment qu'un sot.

L'AMOUR propre invite à se répandre dans le grand monde, pour y vivre avec des personnes d'un rang élevé. L'amour propre éloigne du grand monde, pour n'être pas ofusqué de la supériorité. Il fait préférer les maisons où l'on est sûr de tenir le premier rang, d'être au moins distingué.

CRITON fuit le monde, il est en quelque sorte sauvage, la société de quelques amis lui plaît seule & lui suffit, les cercles nom-

breux lui sont insupportables ; il y est gauche, embarrassé & semble n'avoir pas l'usage de son esprit. Vous en concluez que Criton est timide & difficile sur le choix des sociétés, & moi, je vous dis qu'il a un amour propre extrême, qu'il éprouve un besoin irritant de produire de l'effet & de faire sensation, c'est par cette raison que Criton fuit les assemblées, où il seroit confondu, qu'il ne se plaît que dans un petit cercle, où il attire & fixe l'attention, où la confiance donne tout l'effort nécessaire à son esprit.

LA vanité ne se borne pas aux honneurs de ce monde, elle prétend encore les étendre jusques dans l'autre vie. (*)

CE qui flatte le plus dans une grande

(*) Mademoiselle de Montpensier rapporte dans ses Mémoires que Madame se blessa & accoucha d'une fille qui étoit morte il y avoit dix ou douze jours, & qui étoit presque toute pourrie ; elle ajoute que Madame de Thianges

place, ne consiste pas souvent dans les avantages réels qu'elle procure; c'est une petite prérogative, une distinction frivole, qu'on prise le plus; on n'oseroit avouer la valeur qu'on y met, & l'on en convient à peine avec soi-même.

ANALISONS les effets résultans de la possession de cette grande charge, de cet emploi important, de ce Cordon bleu, verd, jaune, rouge, objets des desirs d'une foule d'hommes qui consument leur vie dans l'espérance & la crainte. Que celui qui les possède descende en lui-même; qu'il soit de bonne foi, & il dira : On m'aborde d'un air humble ou respectueux, en traverfant la foule je vois les hommes se ranger sur mon passage, le peuple & les valets ôtent précipitamment leur chapeau à mon aspect ; lorsque j'entre dans

dit au Curé, incertain si cette fille étoit en état d'être baptisée, qu'il prit garde à lui, qu'on ne refusoit jamais le baptême aux enfans de cette qualité.

un cercle, les révérences sont plus inclinées pour moi que pour un autre, on m'écoute avec attention; les femmes me sourient & s'empressent de me parler en particulier. Les gazettes & les journaux parlent de moi; les oisifs de Vienne & de Prétersbourg y lisent de tems en tems mon nom. Mon antichambre est rempli de gens que le desir de la fortune ou le besoin tiennent dans ma dépendance; leur nombre & leurs sollicitations m'affurent de mon influence. Les subalternes & mes valets m'appellent *Monsieur*. On conviendrait plutôt d'une mauvaise action, que du prix extrême qu'on met à ces vaines distinctions, qu'on a l'air même de mépriser. Mais je m'en rapporte à ceux qui en jouissent & à ceux qui les observent attentivement.

— LE desir, le besoin de produire des effets sensibles, d'attirer l'attention, poursuivent l'homme jusques dans les plus petites cir-

constances de la vie ; celui qui donne à dîner, se fait le centre de tout ce qui est à sa table, les convives sont forcés de s'occuper de lui ; & le plaisir de jouer un premier rôle, est celui qu'en les rassemblant il recherche, sans s'en rendre compte. Il est peu de gens qui aient assez de raison & de philosophie pour entendre dire sans le plus léger ressentiment, que leur cuisinier est médiocre, que leur vin n'est pas excellent, qu'un ragoût n'est pas bon ; l'amour propre nous fait faire cause commune avec tout ce qui nous appartient & dépend de nous.

SAVEZ-VOUS quel puissant attrait a pour Dorfan, l'emploi qu'il occupe ? c'est, me direz-vous, le goût naturel qu'il a pour les détails & les affaires. Vous n'y êtes pas. C'est donc le revenu considérable qui y est attaché ? encore moins. Il ne fait pas lui-même le motif qui lui rend cet emploi si précieux : mais je vais vous le dire. C'est

que les rapports que sa charge lui donne, lui procurent des Auditeurs forcés, qui sont obligés de l'entendre. Dorfan raconte, péroro & ennuie, *De par le Roi.*

C'EST par amour propre qu'on supporte avec peine la plus légère plaisanterie. C'est par amour propre que certaines gens se dévouent à la plaisanterie. Ils ont un besoin pressant d'occuper d'eux les autres, & ils aiment mieux être l'objet de la raillerie, que d'être confondus & ignorés.

IL n'y a presque personne qui fasse le récit d'une conversation avec un Roi, un Grand, un Ministre, dans les mêmes termes & le même ton dont elle s'est passée. On change quelque chose sans projet, sans avoir rien arrangé à l'avance. On substitue des expressions en apparence équivalentes, & le geste & le ton dont on raconte l'entretien, lui donnent une autre valeur. Toutes ces réticences & ces chan-

gemens sont toujours au profit de l'amour propre qui veille au-dedans de nous & qui agit en quelque sorte sans notre participation, tant son inspiration est soudaine & éclairée.

UN homme a besoin d'être contenu; un autre, d'être encouragé. De-là vient que le même homme est connu sous des aspects différens, qu'il réussit dans une société, & qu'il est insupportable dans une autre. Chacun d'eux ne paroît à son avantage, que lorsqu'il se trouve dans des circonstances, où il est encouragé, ou réprimé.

REGLE générale, celui dans qui la vanité domine, n'a point le sentiment du beau, du vrai, & n'est point capable d'affection.

LA curiosité & l'indiscrétion sont des compagnes fideles, & le mensonge est le fils de la vanité.

L'HOMME dans l'état de nature ne connoît

pas les besoins de l'amour propre. Dès qu'il vit en société , il éprouve le desir d'être distingué , d'occuper de lui les autres. C'est un tourment pour lui d'être ignoré , & il perd le sentiment des véritables jouissances, pour se composer des plaisirs d'amour propre & de vanité. Moins occupé d'être heureux que de le paroître , il achete des charges , il exerce des emplois , il se forge des liens , afin d'agir sur les autres , & que les autres agissent sur lui. S'il ne peut par des dignités attirer l'attention , il cherche à produire un effet par l'étalage de ses richesses , par la magnificence de sa maison , par le goût , la cherté des meubles dont elle est ornée , par la distribution nouvelle de ses jardins. Ce n'est point pour son plaisir qu'un homme riche donne de grands soupers , qu'un autre rassemble une partie de Paris à ses bals , qu'un autre à des tableaux , un cabinet d'histoire naturelle ; c'est pour sa considération. Cet hôtel , ces jardins for-

ment pour leur possesseur un état dans le monde ; il les possède , comme on exerce une charge à la Cour , un grand emploi à la Ville.

VOTRE maison , Arsure , vous a couté Caractere d'un homme qui possède une belle maison. la moitié de votre fortune , & il faut convenir que c'est une jolie boutique , qui égale presque le *petit Dunkerque*. Tout y est placé avec symétrie , & en vue pour faire effet. Ces trois volumes , qui sont sur un bureau , sont changés de tems en tems , mais figurent au même endroit ; le papier & l'écritoire sont à la même place. Quel ordre admirable ! Je crains , en parcourant une si agréable demeure , de déranger quelque chose , & vous éprouvez sans doute le même embarras : où vous tenez - vous , Arsure ? Dans quel coin êtes-vous relégué ? Car je ne vois aucune trace d'action , de mouvement , rien qui m'atteste que ce lieu est habité. Le parquet est si glissant , qu'on

a peine à s'y soutenir. Vous n'y êtes pas souvent , & votre femme & votre fils si chéri , n'y ont pas d'habitation. Ah ! je le sens , vous craignez de gêner le public. C'est une grande privation. Mais aussi qu'elle volupté , lorsqu'à la Cour , à la Ville on envoie à l'envi chez vous demander un billet pour être introduit. Vous venez de tems en tems donner un coup d'œil à votre maison , à vos jardins , & voir si tout est en place. Mais vos plaisirs sont quelquefois troublés. Par exemple , vous avez appris hier avec chagrin , qu'une grande dame étoit venue voir votre maison , & que la mousse , qui couvre en partie ces ruines , dont l'entretien vous coute si cher , avoit été emportée par la pluie. Vous avez su que des ouvriers avoient laissé leurs outils dans votre temple antique , & que la rivière s'étoit trouvée presque à sec , par la faute du fontainier. Redoublez de soin , Arsène , si vous voulez conserver votre considération. Épiez votre concierge pour
vous

vous assurer , s'il a bien soin de montrer tout avec intelligence, de fixer l'attention des curieux sur ce qu'il y a de plus singulier. Il ne faut qu'une négligence pour vous perdre dans le public. Ces jeunes filles , que vous payez pour figurer dans diverses attitudes au bout de la prairie , s'écartent quelquefois , je vous en avertis. Ayez soin surtout , que ce vieillard , que cette femme & ces enfans, dont l'emploi est de simuler un ménage de campagne dans une chaumière , ne manquent pas de se trouver à leur poste , à l'arrivée d'une brillante compagnie. Ne vendez jamais votre maison, Arsure , quelque cher qu'elle vous coute , vous seriez un Ministre hors de place. Vous riez , Arsure , en voyant des enfans qui s'occupent à faire une chapelle. Vos occupations ne sont pas différentes , & sont encore plus vaines. C'est pour leur amusement qu'ils travaillent & vous , pour qu'on parle de vous.

LES inconvéniens sans remède & qui blessent l'amour propre , sont ceux qui affligent le plus.

LES inconvéniens qui éloignent de nous les autres , sont les plus fâcheux à s'entendre reprocher. Un homme peut pardonner l'injure la plus piquante , & ne pardonnera pas le reproche d'ennuyer.

*De la
Naissance.*

Si un homme d'une naissance ancienne & peu connue , fait une fortune brillante & rapide , l'envie s'acharne sur ses pas. On critique sa naissance , on la déprécie ; & pendant plus d'un siècle , le public peut-être se refusera à rendre justice à sa maison. (*)

LE premier soin des gens parvenus à une

(*) Il est plus que jamais nécessaire en France d'avoir de la naissance , mais comme l'ancienneté seule suffit pour participer à tous les avantages qu'on peut en attendre , jamais aussi il ne fut plus indifférent d'avoir une

grande fortune , est de se forger une généalogie , ce qui prouve l'impatience avec laquelle on supporte d'être rangé dans une classe inférieure , & d'être exclu de certains honneurs. Plus la fortune est considérable , & plus cette exclusion est sensible.

LES hommes les plus éclairés , les plus sages , n'ont pas été exempts de vanité sur la naissance. Turenne avoit ce foible au dernier degré.

CE préjugé de naissance est un des plus dominans dans l'esprit des hommes de toutes les classes , de tous les pays. Les castes des Indiens ne se mêlent jamais avec celles qui leur sont inférieures , & il est tel palfrenier d'un Nabab qui se trouveroit souvent dés-

haute & illustre naissance. Dès qu'on date de 1400 , dès qu'on prouve qu'on descend d'une longue suite de Chatelains , on se croit l'égal des Rieux , des Montmorency , des Rohans , &c. &c.

honoré de manger avec son maître. Cet homme, qui vend du drap , & que vous regardez du même œil que le marchand qui a sa boutique auprès de la fienne , a bien une autre idée de lui. Son pere étoit marchand des fix corps , & vous ne pouvez imaginer la distance qu'il trouve entre lui & son voisin.

TROIS avantages, lorsqu'ils sont au premier degré , produisent la plus grande considération dans le monde : l'élévation du rang , un esprit supérieur reconnu , & une fortune immense. La grandeur, la gloire & la puissance , ont à-peu-près les mêmes effets. Voltaire & le possesseur de trente millions , sont des êtres à part dans la Société : il n'est pas d'égards & de considérations qui leur soient refusés. On a beau se moquer en arriere de celui qui a rassemblé des trésors immenses, citer la bassesse de son origine , les Ministres ont besoin de lui pour secourir l'Etat embarrassé ; les grands , pour rétablir leurs

affaires. Un tel homme en impose au plus superbe , lorsqu'il songe que sa signature peut lui procurer une existence agréable , le tirer d'un embarras pressant.

UN homme d'une naissance basse ou obscure , ne croit pas en imposer sur son origine qui est connue ; mais que le meilleur de ses amis , pour lui sauver un ridicule , soit forcé de lui en parler ; il ne sauroit prendre trop de ménagements.

ON se vante d'une basse naissance , pour relever le mérite qui a fait franchir cet obstacle ; mais on ne convient pas d'une médiocrité , parce que l'on peut se flatter de faire quelque illusion.

L'AVANTAGE d'une grande naissance consiste principalement à pouvoir se passer de mérite.

LA personne la plus modeste en apparence

sur la noblesse de sa maison , & qui paroît y mettre le moins de prix , ne fait que cacher adroitement l'orgueil qu'elle lui inspire. Dix ans d'un commerce intime ne suffisent pas souvent pour le découvrir ; mais tôt ou tard , il vient un moment où la personne qui sembloit se complaire dans l'égalité , fait valoir tous ses droits , revele sa vanité.

LA Noblesse , accompagnée de misere , est un billet à une grande Loterie. Des circonstances viennent , qui mettent à portée des plus grands emplois auxquels on n'auroit pu prétendre sans l'avantage de la naissance. La plus médiocre alors est d'un prix infini.

A force de vanter sa noblesse , d'en importuner les autres , on parvient à la faire estimer par delà ce qu'elle vaut. Il est telle maison , ancienne , illustre , mais pas plus ancienne , pas plus illustre que cent autres , qui ne doit l'opinion de sa splendeur ,

de sa supériorité sur d'autres maisons , qu'à la ridicule vanité d'un de ses Chefs.

CELUI qui consent à se dévouer trente ans au ridicule , procure quelquefois des avantages réels à sa postérité.

ARGANTE est d'une naissance bourgeoise : son pere est le premier Noble de son nom. Argante se fait appeller Marquis : on s'en moque dans le monde. Il persiste , tient bon contre les railleries : dix ans se passent , on s'y habitue. Il faut bien l'appeller Marquis , sous peine de se brouiller avec lui , & parce que l'on est familiarisé à entendre ce titre uni avec son nom. Argante épouse une fille de qualité sans fortune : le voilà parent , cousin , neveu de gens qui le méprisent , mais avec lesquels il signe des contrats de mariage , & il ne faut pas demander s'il se trouve exactement aux assemblées de familles. Sa femme à beau le mépriser , son écusson est uni au sien : cela lui suffit ; il fait

un pas de plus dans la carrière de la vanité, & fait mettre son nom sur sa porte. Les plaisanteries recommencent, il les souffre patiemment. Enfin, au bout de trente ans, le public est accoutumé à l'Hôtel d'Argante, parce qu'enfin il est écrit ainsi. Il meurt, & son fils est en paisible possession, & du titre de Marquis & de l'inscription sur sa maison. Une génération s'est écoulée; on a oublié le ridicule, & on fait seulement en général que ce n'est pas un nom fort ancien.

UN homme modeste, qui a quatre générations de plus, n'ose prendre un titre: il n'a qu'un portier, ses livrées sont d'une couleur obscure, & ses gens disent humblement *au logis*; il ne paroît qu'un bourgeois, tandis qu'un autre doit à sa seule impudence d'être classé d'une manière plus avantageuse.

IL y a beaucoup d'injustice souvent dans le monde sur la naissance. Les gens de la

Cour ne connoissent point de milieu. Ils appellent bourgeois , un homme qui a deux cents ans de Noblesse , parce que les ayeux n'ont point eu de grandes charges à la Cour , ou qu'ils ont occupé des places honorables dans la Magistrature.

IL y a quatre cents ans que la famille d'Adramont habite sans interruption un petit Château , que ces ancêtres épousent des filles de Seigneurs Châtelains ; aucun d'eux ne s'est élevé par delà le grade de Capitaine , aucun n'a figuré dans l'histoire , ne s'est distingué , ni dans l'église , ni dans la carrière politique , & son nom , connu aux environs de son Château , est inconnu au reste de la France. Adramont vante sans cesse son antique naissance , il cite avec satisfaction l'origine récente des maisons illustres par de grands services & les premières dignités. Il dit *un homme de ma qualité , un homme comme moi* , & voulant dire une injure san-

glante à un homme dont les ancêtres ont occupé les premières places de la Magistrature ; apprenez , dit Adramont , que je n'ai pas de Chancelier dans ma famille.

IL n'y a en quelque sorte que les races bourgeoises qui soient susceptibles d'être déshonorées. Les noms obscurs , lorsqu'ils ne deviennent fameux que par un crime ou par un grand scandale , ne rappellent jamais que l'événement qui les couvre d'opprobre. C'est un arbre qu'on juge par le seul fruit qu'il ait porté. Les noms illustres couvrent au contraire de leur éclat , cachent sous leur gloire les crimes & les fautes scandaleuses qui paroissent des exceptions malheureuses dans une maison connue par de grands services , des dignités éminentes , des emplois distingués. C'est ainsi qu'en réfléchissant on trouve jusques dans les plus aveugles préjugés un principe de raison.

IL en est des qualités qui composent le ^{Du} caractère, comme des couleurs qui s'altèrent & changent entièrement par le mélange. C'est cette mixtion & ce résultat qui exigent l'aperçu le plus subtil.

POUR bien connoître le caractère d'un homme, il est nécessaire non seulement de connoître ses penchans, ses qualités & ses défauts, mais de fixer les degrés de chacun. Par ce moyen, on pourroit assigner presque avec certitude sa conduite dans une circonstance donnée.

ARISTE est emporté, orgueilleux, voluptueux, intéressé, sensible, paresseux. Ces qualités, ces défauts & ces sentimens, suivant leurs divers degrés de force, l'emporteront dans les occasions. Ne le croyez pas inconséquent, s'il manque à ses intérêts : il est plus sensible qu'il n'est intéressé. Si la sensibilité ne le porte pas à secourir un infortuné qui a touché son cœur, n'en

soyez pas surpris : il faut de la fuite, de l'action, & il est encore plus paresseux que sensible.

ERGASTE a une affaire d'intérêt à traiter : il transige promptement & fait des sacrifices qu'il auroit pû éviter. Il est en marché d'un objet considérable : il ne chicane point, il le paye ce qu'on lui demande. On en conclut qu'Ergaste est un homme noble & généreux; on se trompe, il est paresseux & impatient.

J'ENTENDS deux hommes s'entretenir d'un autre, l'un dit. Valere se tue à force de travailler : il passe les jours & les nuits à son bureau. L'autre se met à rire, & ne revient pas de sa surprise. Valere est, selon lui, l'homme le plus dissipé, le plus paresseux; qui croirai-je? Tous deux. Oui, tous deux ont raison. Valere est homme d'habitude : ce qu'il a fait la veille, il le fait aujourd'hui. Si les circonstances le for-

cent à travailler deux jours, il travaillera fix mois sans relâche ; si d'autres circonstances le jettent dans la dissipation momentanément, il y restera plongé fix autres mois.

UN mélange proportionné de qualités opposées , forme les grands caracteres & fait parvenir au but qu'on se propose. L'ardeur & la patience sont nécessaires, pour avancer dans le chemin pénible de la fortune. L'homme heureux , est celui qui , n'ayant qu'une de ces qualités , se trouve placé dans des circonstances, où elle suffit. Il falloit de l'ardeur : il en a. S'il avoit été nécessaire d'avoir de la patience , Il manquoit son objet.

LES personnes distinguées par l'élévation de leur esprit , ou la force de leur caractère , sont peut - être les plus faciles à connoître , parce qu'elles ont , en général , une qualité dominante au moyen de laquelle , tout s'explique , lorsqu'on a l'art de la saisir.

C'EST à tort qu'on reproche aux hommes des actions ou des sentimens contraires à ce qu'ils ont annoncé ou exprimé, il y a peu de tems. On les croit faux, & ils ne sont que changeans. Une saillie de sentiment, de générosité les a entraînés ; leur intérêt a prévalu dans le moment de réflexion qui a suivi cet accès.

IL n'y a point de force de caractère, à ne faire qu'une chose constamment, quelque estimable qu'elle soit. Celui qui étudie tous les jours de sa vie, auroit de même employé les journées à jouer, suivant les circonstances où il se seroit trouvé : mais passer du plaisir aux affaires, de la dissipation à l'occupation, est la marque d'un esprit maître de lui & doué d'une grande force.

IL y a de certaines mal-adresses mêlées dans les actions, qui leur ôtent tout leur prix. Un homme est obligeant, il rend de grands services, dont on ne lui fait aucun gré.

Un autre fait une grande dépense , & passe pour avare. Il dépense vingt mille francs & la lézine perce ; cinq cens francs de plus suffisoient pour le faire paroître généreux.

LA plupart des hommes n'ont que des accès de passion , ce qui produit l'inconséquence dans la conduite & les sentimens.

COMMENT pouvoir apprécier justement les plaisirs , le monde , la fortune ? La vie est divisée en deux époques , celle des desirs , & celle des dégoûts. L'odeur des mets paroît délicieuse au convive affamé qui se met à table : elle répugne à celui qui en sort rassasié.

*Des
différentes
manières
d'être
affamé.*

QUEL est celui que je consulterai sur les plaisirs & sur le bonheur ? Est-ce un jeune homme ardent , rempli de desirs brûlans , qui croit à l'amour , & se figure

que lui seul en exprime les sentimens , en ressent les émotions ? Il est convaincu que sa maîtresse est la plus belle , la plus spirituelle , la plus sensible des femmes. La chimere de l'amitié enflamme son cœur ; le prestige de la gloire enivre son imagination : son cœur , son esprit & ses sens , ont mille besoins.

EST - CE l'homme d'un âge mur , qui se rend compte peut-être , qu'il n'a jamais aimé & n'a jamais été aimé ? Il se rappelle les tromperies de ses maîtresses & les trahisons de ses amis. Désabusé de l'illusion de la gloire , il fait combien le suffrage des hommes est légèrement accordé , combien les grandeurs coûtent d'ennui & de bassesses. Enfin , des hommes considérés & célèbres ont été vus de près par lui , & ne lui ont offert que des intrigants , ou des enfans du caprice des femmes & d'une mode aveugle.

LE bonheur & le plaisir sont deux ma- *Bonheur*
nieres d'être affecté , qui n'ont en quelque
forte rien de commun. Le plaisir ne peut
être durable ; il cesseroit d'avoir du char-
me, parce que les sens ou l'esprit seroient
bientôt émouffés par sa vivacité. Il laisse dans
le vuide le cœur , l'esprit & les sens , & rend
indifférens & insipides tous les objets qui
intéressoient. Enfin , le plaisir n'est pas
au dedans de nous-mêmes comme le bon-
heur ; il est accidentel & dépend des au-
tres. Tout homme peut éprouver des plai-
sirs vifs ; mais peut-être que l'ame & le cœur
rendent seuls capables de goûter le bon-
heur ; & dès lors , tous ceux qui ne sont
pas doués d'une sensibilité vive , ne peu-
vent y prétendre.

ON se rappelle le plaisir avec regret ;
& le bonheur avec attendrissement. Le
plaisir laisse des souvenirs distincts , parce

qu'on fait l'objet qui l'a produit. Le bonheur n'offre rien de déterminé, parce qu'il semble résider dans tout ce qui nous environne, tandis que c'est nous qui le répandons, que c'est nous, qui embellissons tous les objets.

LE bonheur ressemble à une chaleur douce, qui émane de nous & dont nous jouissons cependant, comme si elle nous étoit communiquée. Le plaisir plus extérieur, plus vif, moins durable, se répand sur nous, comme une chaleur étrangère, & qui disparoît bientôt, parce qu'elle ne nous appartient pas.

COMMENT peindre ce qui se dérobe à la pensée, ce qui tient au sentiment, ce qui n'a rien de précis & qui embrasse tout, ce qui n'a pas plus de réalité que les couleurs, qui n'existent que dans notre œil, & ne sont rien par elles-mêmes? J'en ait dit assez, si j'ai dit ce que le bonheur n'est

pas, sans qu'il soit possible d'exprimer ce qu'il est.

LES hommes passent par l'enfance, la jeunesse, la vieillesse : ils perdent insensiblement leurs facultés. Si le bonheur est dans l'homme même, comment un être qui éprouve des vicissitudes, peut-il embellir des mêmes couleurs les objets, lorsque le principe d'action & de chaleur qui l'animoit, est affoibli ou éteint ?

IL est des jours heureux ; il n'est point de vie heureuse : ce seroit un songe enchanteur sans réveil.

MAIS s'il n'est point d'hommes heureux, il en est de fortunés ; il en est qui ont été favorisés par le sort d'un concours heureux de circonstances, il en est qui ont rassemblé une foule de jouissances conformes à leur goût, à leur caractère & à leur sentiment. C'est dans ce sens qu'on peut envisager l'existence

du bonheur , & non dans une maniere d'être absolue & durable.

IL est certainement des hommes dont la vie n'a été troublée par aucun chagrin violent , dont la santé robuste n'a été altérée ni par la douleur , ni par les infirmités , & qui sont parvenus à un âge avancé, après avoir joui des plaisirs de chaque âge. Ils semblent avoir été heureux ; c'est ce qui n'est pas démontré.

LA maniere de sentir constitue le bonheur bien plus que les avantages qu'on possède , & il est nécessaire d'en avoir la conscience pour être heureux. C'est dans la constitution générale de l'homme & dans le caractère particulier de chacun , que se trouvent les principes du bonheur.

EN considérant les hommes en masse, la somme des souffrances surpasse celle des plaisirs & des jouissances. Le peuple, dans

toutes les nations , combattant sans cesse contre le besoin , jouit à la dérobée de quelques sensations. Il ne connoit pas la volupté , & le germe de l'amour propre est presque étouffé dans des êtres que le besoin & la dépendance avilissent sans cesse. Ils n'ont pas le sentiment d'eux mêmes qui satisfait , qui élève & aggrandit le cercle de l'existence. L'instinct les porte à se fuir , à s'oublier , & delà vient en partie le goût général du peuple pour les boissons spiritueuses & enivrantes. Ce n'est pas le plaisir de savourer un mauvais vin qui séduit l'homme du peuple : il cherche , sans le savoir , l'oubli de sa condition ; il veut ranimer ses esprits abattus par le malheur : l'espérance est au fond de la coupe. Dans l'état d'ivresse , il devient un autre homme ; son cœur est ouvert à la confiance ; il ne voit autour de lui que des amis : il s'élève à ses propres yeux & à ceux des autres.

LES Nations les plus sauvages recherchent l'état que procure l'ivresse. Dans l'Orient où tout est soumis au despotisme, la pensée paroît à l'homme un don funeste. Il faut l'enfouir comme l'or & l'argent : l'homme tâche de l'amortir par le secours de l'opium. Dans ce pays, les fols, les imbéciles, sont des objets de vénération. Sous un Gouvernement oppresseur, on regarde comme un bienfait de la divinité, d'être privé du sentiment de son existence.

LE plus grand plaisir des hommes qui composent la multitude, est de satisfaire leur faim : ils ne connoissent pas les plaisirs, les émotions, les fureurs, les extases de l'amour passion. L'impulsion de la nature les porte, comme les animaux, à s'unir, & cette courte félicité, cet éclair de plaisir ajoute à leur misère par la fécondité qui multiplie leurs besoins. Dans cette classe d'hommes, le bonheur consiste à ne

pas souffrir, & c'est aux législateurs à remplir cet objet.

Ô vous bergers de grands troupeaux d'hommes, Rois, Souverains, dont l'âme sensible se plaît dans le contentement des autres, détournez les yeux de votre Cour si vous voulez donner l'effort à vos nobles sentimens ! vous ne pouvez rendre heureux le petit nombre de courtisans qui vous environnent. Une soif inaltérable d'or, de grandeurs, d'éclat, les domine. Abaissez vos regards vers une multitude à qui vous pouvez accorder un bien être sensible & durable, & qui passera jusqu'à la seconde génération.

LORSQU'ON songe au bonheur, les idées se portent vers les hommes d'une condition plus relevée, auxquels l'amour propre & les passions composent des plaisirs qui ajoutent aux sensations & qu'ils préfèrent souvent. Ce qui n'est plaisir pour le

peuple que par la satisfaction d'un besoin, devient pour l'homme d'un état supérieur la volupté, qui est un raffinement de jouissance qui l'aiguise & la prolonge.

LA nature fournit les germes, c'est l'art qui perfectionne leur développement. Qu'est-ce qu'un épi de bled sauvage comparé à un superbe épi de froment venu dans une terre cultivée ?

LA nature a pourvu à la durée de l'espèce par l'attrait du plaisir physique. L'homme aisé ou riche joint une foule d'affections morales aux sensations physiques.

QU'ON se figure un Sauvage, un pauvre pressé par l'aiguillon du desir, & cédant à cette impulsion avec la première femme qui se présente, avec sa grossière compagne. Il n'a pas l'idée de la beauté; il ne compare pas. Son imagination n'est point enflammée; son cœur n'éprouve aucune émo-

tion : l'amour propre ne lui fait rien sentir qui le flatte , & lui donne meilleure opinion de lui-même. L'instant rapide du plaisir est pour lui une flèche décochée dans l'air , qui ne laisse aucune trace.

A ce tableau simple & vrai , opposez celui d'un homme du monde dominé , par l'amour & comblé de ses faveurs. Au milieu d'un grand nombre de femmes , il en a distingué une. Sa figure , sa taille , ce je ne sais quoi enfin qui agit si puissamment , qui entraîne si rapidement , ont porté l'émotion dans son ame. La voir , l'entendre , lui ont paru le bien suprême. Le trouble , le silence ont été ses premiers interprètes. Enfin il a parlé , pressé , supplié cette femme qui combattoit contre un même penchant. Ses agrémens l'ont fait préférer à ses rivaux ; son ardeur a triomphé des obstacles : sa maîtresse a cédé à ses empressements.

REVENU des premiers transports , rendu pour quelque tems à lui-même , l'effusion des plus tendres sentimens succède au plaisir suspendu & qui doit renaître : il repose dans le calme heureux d'une passion satisfaite. La vivacité de ses desirs est calmée , sans être éteinte : il jouit du passé , & du présent ; & voit dans un prompt avenir , de nouveaux plaisirs. Il s'applaudit de son choix , & la résistance qu'on lui a quelque tems opposé le flatte & redouble le prix de la conquête. L'esprit , le sentiment animent leur conversation. Ils s'aimeront toujours , & ces instans de félicité n'auront point de terme ; chaque jour les verra renaître. Ils le croient , ils en font le serment , charmante illusion qui présente un enchaînement de délices !

CES plaisirs que la culture de l'esprit , qu'une imagination exercée ajoutent au fonds qu'à fourni la nature , n'ont rien de com-

mon avec ceux du peuple. L'organisation est la même ; mais l'une est engourdie & ne développe ses facultés que dans un petit cercle d'objets : celle des hommes d'une classe supérieure leur fait parcourir avec rapidité une sphere étendue de pensées & de sentimens. En conséquence je dirai que le bonheur de cette classe consiste dans l'exercice des facultés. Celui qui est pressé de la faim, éprouve un grand plaisir à la satisfaire ; l'homme dont l'amour propre est délicat & sensible, a de même le besoin d'être distingué ; celui qui a des talens , le besoin de les employer ; celui qui est susceptible d'un sentiment profond éprouve le desir pressant de s'attacher , d'être intéressé , d'être ému. Mais les émotions pour l'homme sensible , les distinctions pour l'homme vain , le suffrage d'une société entière pour celui que l'amour propre rend avide de louanges , produiront-ils le bonheur ? Comme il n'y a point de terme aux desirs de la passion , tous ces avantages

momentanés n'exciteront peut-être que des desirs plus violens. La raison seule peut modérer les passions de l'homme moral, & la raison est un Pilote qui manœuvre en vain au fort de la tempête. Que peut-il faire pour diriger un vaisseau qu'entraîne le souffle impétueux des vents contraires ?

L'ÉDUCATION apprend & invite à se répandre au-dehors, à entrelacer son existence par le moyen de l'opinion, avec une multitude d'êtres qui peuvent y porter des atteintes sensibles. Elle devroit au contraire porter l'homme à se concentrer en lui-même, à y descendre pour y trouver la paix d'une bonne conscience, à s'estimer enfin assez pour être heureux par son propre suffrage.

Si la sphere des plaisirs, des affections & des sentimens s'aggrandit pour l'homme au-dessus du peuple, le nombre des peines, des agitations & des chagrins augmente

aussi dans une proportion immense. Il y a moins de maux physiques, que de tourmens produits par les passions & le dérèglement de l'imagination. Les véritables biens, la santé, le repos, tous les plaisirs de la nature deviennent insipides à celui que l'ambition agite, que la vanité tourmente, que l'envie déchire. Vous voyez un homme à qui la fortune a prodigué ses faveurs, à qui la nature a donné un corps sain & vigoureux. Il est aimé de sa femme & de ses enfans qu'il chérit; sa présence répand dans sa famille le plaisir & la joie, & il n'y fait que des apparitions. S'il habitoit ses terres, il goûteroit le plaisir de faire du bien à ses nombreux vassaux, & il ne s'est montré que trois fois dans ses vastes domaines. Cet homme ne sent pas le prix de la santé; il ne jouit pas de sa fortune. Sa vie qui pourroit s'écouler dans un loisir animé de divers intérêts, se consume dans l'agitation & la crainte. Indépendant par ses richesses, il se voue

à la servitude, il dévore des dégoûts. Son sommeil qui devrait être paisible, est troublé par l'envie & par l'inquiétude. Il écrit, il rampe, il sollicite, s'arrache au plaisir, se livre à des occupations contraires à ses goûts. Quel bien suprême doit-être enfin le prix de tant de soins? Il a renoncé à vivre pendant quarante années, pour se montrer deux ans dans sa caducité, le corps traversé de deux aunes de ruban.

IL en est des passions comme des desirs physiques. Elles conduisent au dérèglement: mais l'épuisement met des bornes aux uns, & l'ame est presque toujours ouverte aux passions, & capable de se livrer avec excès aux desirs inquiets & sans cesse renaissans de l'ambition, aux élans de la vanité. La philosophie donne peu de moyens de réprimer les passions, & leur vivacité soutenue ne permet pas de goûter le bonheur. Ceux qui approchent le plus de cette situa-

tion, sont les hommes que la modération de leur caractère empêche de se livrer aux excès, sans émousser le sentiment qui peut leur procurer des jouissances. Le bonheur du peuple est dans les mains de ceux qui gouvernent; ils peuvent éloigner de lui la misère & le besoin, lui procurer des subsistances & du travail. Celui des classes plus élevées n'est pas moins en leur puissance.

LA constitution républicaine semble plus propre à satisfaire le besoin moral des distinctions, & des émotions. Chacun dans ce Gouvernement a le sentiment de ses forces & les moyens de les mettre en valeur s'offrent en foule. Le ministère, les honneurs de la pairie sont ouverts en Angleterre au Jurisconsulte éclairé, à l'Avocat distingué par son éloquence. Chaque citoyen est une partie active d'un grand tout : son amour propre ne se concentre pas en lui; il jouit des avantages de sa nation. Si les Monar-

chies n'ont pas les mêmes ressorts , elles en ont d'autres non moins puissans, l'amour du Souverain , l'honneur & les vertus de chaque état ; enfin les distinctions y servent d'aliment à l'amour propre.

APRÈS avoir parlé du bonheur du Peuple en masse & des autres classes de la Société, il reste à examiner s'il est des hommes heureux dans l'ordre absolu par un concours de circonstances réuni à une constitution favorable.

L'HOMME qui a joui le plus long-tems , le plus vivement dans l'ordre des sentimens qui dominant en lui , me paroît être le plus heureux. Je prends pour exemple le Duc d'Epéron , & je suppose que retenu dans son lit par quelques accès de goutte passagers , il retrace dans son esprit le tableau de plus de soixante années de sa vie. Quel espace se présente à ses yeux , entre les foibles commencemens de sa fortune & le de-
gré

gré de splendeur où il a rapidement été porté! Favori d'un grand Roi dès sa plus tendre jeunesse, traité par ce Monarque comme le fils le plus chéri, la faveur, la puissance, les richesses se réunissent pour le rendre heureux. Que de jouissances pour un homme altier, orgueilleux, ambitieux! Les Rois se succèdent, & il demeure en possession des honneurs & d'une partie du pouvoir qui lui ont été conférés. Sa vie est menacée plusieurs fois, & elle est conservée par des événemens si extraordinaires, que le vulgaire se persuade qu'un génie particulier veille au soutien de ses jours. Enfin, il parvient à l'âge le plus avancé sans infirmités. Persécuté quelquefois, il ne succombe jamais; & les revers ne servent qu'à développer son courage & ses ressources. Lorsque toute la France s'abaisse devant la puissance de Richelieu, lui seul, au milieu des grands proscrits & tremblans, conserve encore un ascendant qui impose au

Ministre : il reste debout comme ces grands arbres épargnés par les tems & la cognée dans les forêts dévastées. Il est à croire que le Duc d'Epéron a dû se trouver heureux, en contemplant dans son imagination le cours de ses prospérités, les dangers auxquels il a échappé, les plaisirs de sa vie, les hommages des grands, les dignités, la pompe & les richesses qui ont embelli & illustré sa longue carrière.

Je suppose que Voltaire, dont l'amour propre étoit si sensible, dans qui l'amour de la gloire a été si dominant, je suppose que cet homme célèbre, parvenu à une extrême vieillesse sans avoir épuisé le don de la pensée, porte ses regards sur le tableau de sa vie active, glorieuse, agitée. En voyant la Nation prosternée devant son génie, en parcourant ses divers triomphes, accablé sous ses lauriers, ne doit-il pas convenir avec lui même qu'il a été heureux ?

LE Maréchal de Saxe mourant , disoit à un homme qu'il aimoit : *Mon ami, j'ai fait un beau songe.* Ces mots prouvent qu'il avoit le sentiment de son bonheur.

CELUI qui n'a que des passions douces , dont la fortune est accommodée à ses desirs & à sa situation , qui passe sa vie au milieu des siens & finit dans leurs bras sans remords , sans crainte & sans douleur , est encore un homme heureux.

Les êtres que l'amour brûle de tous ses feux & dont le cœur fournit de nouveaux alimens à sa flamme , éprouvent des émotions délicieuses & présentent l'idée du bonheur. Qui peut apprécier ce qui se passe dans l'ame , dans le cœur d'un homme éperdument amoureux ? Quelle foule de jouissances lui offre l'imagination exaltée par la tendresse , embrasée par l'ardeur des sens ! Tout s'anime autour de l'homme passionné ; semblable à celui à qui le délire de la fie-

vre offre des fantômes , il voit , il entend des personnes absentes ; il vit enfin dans un monde enchanté : le tems a cessé pour lui. Qui pourroit dire combien de siècles a vécu celui qui a beaucoup senti ?

¶ SI la maniere de sentir, comme je l'ai dit , fait le prix des choses ; il en résulte que nul ne peut juger de la situation véritable d'un être. Le malade qui paroît accablé de ses maux , est peut-être dans ce même moment plongé dans une extase ravissante (*). Enfin , dans la possession des avantages qui flattent le plus les hommes , souvent un travers d'esprit (†)

(*) Un homme sur la roue que son Confesseur exhortoit à la résignation , lui répondit : mon Pere , il y a long-tems que je ne me suis trouvé dans une situation d'esprit aussi tranquille.

(†) Un homme fort riche dans ce siècle , à portée par sa fortune de se procurer tous les plaisirs , jouissant d'une santé florissante , doué des avantages extérieurs , est mort de douleur de n'être pas Gentilhomme.

rend inutiles tous les frais que la nature semble avoir faits pour leur bonheur.

L'IRRITATION d'un amour propre déréglé joint à une délicatesse outrée de sentiment, a rempli les jours de Jean-Jacques Rousseau d'amertume. Le succès, les richesses, l'amour n'auroient pu le rendre heureux en lui procurant des jouissances passagères qu'il auroit plus vivement goûtées que tout autre. De même qu'un édifice s'écroule sous le poids d'un faîte trop lourd, sa tête a foibli sous le fardeau de l'extrême amour propre, qui avoit fatigué sa vie. Ses derniers écrits attestent l'altération de cet esprit sublime.

LA nature a distribué des parcelles de bonheur sur les Trônes, dans les Palais, les cabanes & les cachots. Lorsqu'une pluie abondante se répand sur la terre, elle glisse sur les terrains sablonneux sans y laisser de traces, tandis qu'elle en humecte d'au-

tres, s'y incorpore & les fertilise. Il en est de même des élémens du bonheur. Ils se rassemblent vainement en foule autour de quelques êtres, tandis que d'autres savent se les approprier & en jouir.

Le plus grand obstacle au bonheur vient souvent de la disproportion qui se rencontre entre le caractère, l'esprit & les forces physiques, & d'un mélange de goûts indéterminés, & de passions vagues. Le cœur & l'esprit ballotés par des vents légers & contraires ne savent où se reposer, & ne sont jamais entraînés fortement vers un but qui les satisfasse. La plupart des hommes offrent un composé de demi-passions, de goûts foibles & incertains. Ils ressemblent à des convives qui goûtent sans plaisir de tous les mets sans s'arrêter à aucun. Beaucoup de gens parviennent à la fin de leur vie sans avoir joui, parce qu'ils n'avoient point en eux la force qui fait desirer vivement.

IL est un genre de bonheur qui échappe à l'observation , qui n'offre rien de positif, quoiqu'il soit réel & étendu : c'est le bien être qui résulte de la plénitude de l'existence, de l'abondance des esprits de vie. Elle se déborde en quelque sorte sur tous les objets qui nous environnent : l'homme est heureux par cela seul qu'il existe. La nature est pour lui un parterre enchanté , dont le spectacle le touche & le ravit. L'air qu'il respire lui semble pur & délié , & porter dans lui à chaque instant une nouvelle vie. C'est dans la jeunesse , dans l'âge de la force , que ce bonheur d'existence se fait vivement sentir , sans qu'il soit besoin même d'y joindre des plaisirs vifs. De là vient ce souvenir tendre & délicieux du printems de la vie qu'on éprouve en avançant vers la vieillesse. Sans retracer des plaisirs distincts & marqués , il rappelle le plaisir. Le prisme de la jeunesse coloroit tous les objets : cette habitation, ces prés , ces bois sont encore les

mêmes; mais l'œil qui les contemploit à changé.

DE ces réflexions sur le bonheur, je tireraï cette conséquence, que la nature en fait presque tous les frais. La raison cependant n'est pas sans influence, & la comparaison de notre état est peut-être le plus sûr moyen qu'elle puisse employer pour faire sentir le prix de ce qu'on possède & diminuer le sentiment du malheur. Combien de gens se trouveroient heureux, si considérant quelquefois les avantages qu'ils ont reçu de la nature, les biens qu'ils possèdent, la santé dont ils jouissent, ils comparoient leur état à celui des autres; s'ils se disoient : la perte de ces biens, de ces avantages, que l'habitude me rend indifférents, me paroîtroit le comble du malheur; si, portant leurs regards sur les tems où ils desiroient si vivement les objets qu'ils possèdent si languissamment, ils songeoient

que ces biens feroient la félicité de mille gens qui les envient.

LA vie est une assez mauvaise étoffe, dont la broderie fait tout le prix. On est souvent plus attaché à une certaine maniere de vivre qu'à la vie.

LA vie ressemble au menuet. On fait quelques tours pour revenir faire la révérence à l'endroit d'où l'on est parti.

LES dignités, les grandeurs, sont de riches parures qui éblouissent les autres & pesent à ceux qui les portent.

C'EST une grande foiblesse que de ne savoir être qu'une chose dans la vie.

LE tems est mesuré par l'impatience du desir & par la crainte d'un terme fatal dont on approche.

*De la
durée du
tems.*

LES époques, les divisions, nous donnent l'idée du tems & l'abrègent. L'uni-

formité des situations, lorsqu'elles ne sont pas très-vives, augmente le sentiment de sa durée. Le Voyageur, qui parcourt de vastes plaines, éprouve plus d'ennui que dans un chemin varié par des bois, des montagnes & des habitations. L'imagination aime à se reposer sur des objets successifs qui l'avertissent de l'espace & du tems parcouru.

LES Religieux ne s'ennuient pas autant que les gens du monde, parce que toutes les heures de leur journée son variées, par diverses occupations. Chacune des divisions du jour employée à la Priere, à la Lecture, offre à l'imagination un court espace à parcourir. Elle seroit effrayée en contemplant l'emploi d'une journée entiere.

IL n'y a point de tems pour la Divinité, ne changeant jamais de sentiment, sa pensée étant une, étant universelle, il n'y a ni présent, ni avenir pour elle.

QUELQUEFOIS nous ressemblons à Dieu dans ce rapport. C'est lorsque nous sommes vivement affectés d'une sensation délicieuse & même d'une douleur profonde. La continuité d'un sentiment vif au même degré, confond tout. Il n'y a plus de tems, rien n'en peut établir la distribution, parcequ'il n'y a aucune différence dans le sentiment.

DANS la jeunesse, les sens ont une aptitude merveilleuse à être vivement affectés. C'est le tems des émotions de l'ame & du délire des passions. Les impressions sont fortes, leur souvenir est durable; tous les objets sont nouveaux; ils font un effet plus sensible. Les desirs sont vifs, tumultueux, la curiosité insatiable. On vit dans l'avenir: on imagine des plaisirs supérieurs à ceux dont on peut jouir.

LA fréquence des desirs & des jouissances multiplie les époques de cet âge; la vie paroît sans terme, c'est un trésor qu'on

croit inépuisable. La variété des situations doit faire passer rapidement le tems de la jeunesse, mais la vivacité des desirs le fait quelquefois paroître long : c'est à cet âge qu'on dit si fréquemment, je donnerois un an de ma vie pour être à un tel jour.

DANS l'âge qui suit, les desirs s'amortissent, la situation de l'homme est déterminée, sa curiosité affoiblie, ses occupations fixes. Sa vie n'a plus autant d'oscillations, parce que ses sentimens & ses idées ont plus de consistance. Il jouit plus tranquillement du présent & ne desire pas vivement le lendemain. L'homme a éprouvé à cet âge que tout se ressemble. Ses passions deviennent des goûts, il met du ménagement dans ses plaisirs. Le tems s'écoule alors avec plus de vitesse, parce qu'il a moins de desirs, plus de jouissances & qu'il craint le terme de la vieillesse qui s'offre en perspective. Il compte bientôt avec lui-

même : il voit qu'il est à la moitié ou plus du chemin. Ses facultés diminuent : la crainte de les voir s'anéantir , de voir tarir la source de ses plaisirs , lui fait paroître rapides des jours dont chacun lui enleve une portion de lui-même.

L'ENNUI est le sentiment pénible de son existence. La vivacité extrême de l'esprit porte à l'ennui , parce qu'elle fait trop promptement parcourir les objets sans s'y arrêter. Un esprit vif & sans force doit être un principe constant d'ennui.

*De
l'Ennui.*

UN mélange de paresse & d'ardeur à peu-près égal , doit rendre l'homme malheureux. Il éprouve dans cet état d'incertitude les tourmens des desirs , & l'aversion du travail & des soins qui peuvent les satisfaire. Attiré tour-à-tour par la paresse & l'ambition , il ne goûte ni les charmes du repos , ni le plaisir du succès.

LORSQUE l'amour & ses plaisirs ont rempli entierement l'espace de la jeunesse, on se trouve dans la saison suivante sans goûts & sans desirs. L'ame énervée n'a plus la force d'éprouver des sentimens dégagés des sens; l'esprit est resté sans exercice & sans aliment : les sens sont flétris. Dans un tel état, l'homme erre comme un fantôme au milieu des divers goûts qui remplissent les hommes. Sans intérêts dans la société, sans capacité d'affaires, il éprouve tout le vide de l'ennui.

L'AMBITIEUX qui est forcé de renoncer à toute espérance, est dans un état semblable à celui que je viens de décrire. Dominé par un seul objet qui lui manque, l'univers est pour lui un séjour de tristesse. Envain le printems vient embellir la terre : c'est le lever du Prince & non celui du Soleil qui fait effet sur lui. Il est insensible au spectacle touchant de la nature; celui d'un nom-

breux anti-chambre peut seul l'intéresser, ouvrir son ame à la joie. Il porte par-tout une langueur accablante, que rien ne peut dissiper.

D I A L O G U E

E N T R E

Un Ministre disgracié & un Médecin.

Le Ministre.

O N m'a vanté, Monsieur, votre science, & je me suis déterminé à y avoir recours par complaisance pour mes amis, quelque peu d'espoir que j'aye de guérir.

Le Médecin.

V O U S croyez peut-être, Monsieur le Comte, que je m'occupe des maladies du

corps. Ce sont celles de l'ame & de l'esprit qui ont fixé mon attention , & c'est par la cure de celles - ci que je guéris souvent les autres. Je suis Médecin moral. La plupart des désordres de l'économie animale viennent du dérèglement des passions. Voilà ce que l'expérience m'a appris. Je me suis appliqué à connoître toutes les affections de l'ame , leurs principes & leurs effets , à démêler l'opposition des passions entre-elles , les divers penchans qui entraînent les hommes & leur degré de vivacité , enfin l'influence de la paresse qui les amortit & les modifie , & la domination plus ou moins grande de la vanité qui substitue des chimeres qui tourmentent , à des réalités qui rendroient heureux. Mes trois moyens de guérir consistent à *calmer* , *diriger* , *animer*. D'après cet exposé , c'est à vous de voir si vous voulez entrer en explication avec moi. Dans ce cas , je vous demande de la franchise , & la dissimulation vous seroit peu utile ; car
l'habitude

L'habitude de la réflexion me fait pénétrer ce qu'on me cache , & souvent en me disant un mot , on me dit tout.

Le Ministre.

VOTRE maniere de traiter m'importe peu , Monsieur , si vous guérissez. Les remèdes qu'on m'a prescrit , m'ont fatigué sans me procurer de soulagement.

Le Médecin.

LES miens ont au moins cet avantage , c'est de ne point altérer le tempérament.

Le Ministre.

C'EST ce qui me porte à en faire l'épreuve ; je vais vous exposer ma maladie , & vous pouvez compter sur ma franchise. Je suis tombé depuis un an dans un affaiblissement qui absorbe toutes mes facultés. On m'a donné des remèdes pour le foie , qui n'ont produit aucun effet.

Le Médecin.

LA maladie de Monsieur le Comte me paroît grave. A en juger par son teint, ses yeux creux & la maigreur de son visage, je crois effectivement le foie considérablement obstrué.

Le Ministre.

C'EST ce que l'on m'a dit. J'ajouterai à Monsieur le Docteur que mes digestions sont très-laborieuses & que mon sommeil est troublé par des rêves fatiguans. Je songe sans cesse que je tombe du haut d'une montagne, que je suis poursuivi par des renards, & des serpens qui sifflent autour de mes oreilles.

Le Médecin.

JE ne puis dissimuler à M. le Comte que son état est fâcheux. La maladie qu'il éprouve m'est connue; mais je n'en ai guéri que deux ou trois dans ma vie.

Le Ministre.

Et comment appelez-vous cette maladie ?

Le Médecin.

Vous savez, Monsieur, qu'il n'y a rien de plus fâcheux qu'une petite vérole rentrée. La matiere variolique qui se faisoit jour au-dehors, répercütée dans l'intérieur produit les accidens les plus graves. Il en est de même de l'état de Monsieur le Comte. La maladie qu'il éprouve est une ambition rentrée.

Le Ministre.

Vous me connoissez peu, Monsieur le Docteur; vous jugez de moi par l'état que j'ai occupé; mais je suis Philosophe; & si je regrette quelquefois le Ministère, c'est par le desir que j'ai d'être utile à mes semblables. Je ne crois pas qu'on puisse me soupçonner de desirer la fortune.

Le Médecin.

Je ne dis pas cela, Monsieur, je suis

persuadé de votre désintéressement. Je conviendrai avec vous que vous desirez le bonheur des hommes ; mais convenez à votre tour avec moi que vous voulez le faire par vous-même , & qu'il a moins de prix à vos yeux opéré par d'autres.

Le Ministre.

C'EST un amour propre louable , je crois , & je ne m'en défends pas à un certain point.

Le Médecin.

JE ne prétends pas blâmer Monsieur le Comte ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit , mais de ce qu'il éprouve & des moyens de le guérir. Le plus grand des Médecins seroit le Roi Mais peut-être n'est-il pas déterminé à employer les moyens efficaces de guérir M. le Comte. Je ne puis entreprendre que de le soulager & d'user de palliatifs , car sa maladie est presque incurable , quand le malade sur-tout ne seconde pas le Médecin par ses efforts , & qu'il n'a pas dans

son caractère des ressources pour combattre un mal aussi dangereux. Monsieur le Comte me permettra de lui demander s'il a des enfans, s'il les aime ?

Le Ministre. (En soupirant.)

Si j'aime mon fils ! oui , j'ai un fils unique , l'espérance de ma race , à qui je comptois procurer l'établissement le plus brillant au moment où j'ai été renversé.

Le Médecin.

JE vois que M. le Comte s'occupoit de l'élévation de son fils. Mais desiroit-il également son bonheur , & n'est-ce pas son nom que caressoit son amour propre ? n'est-ce pas la perpétuité en quelque sorte de lui-même qu'il avoit en vue ? j'en demande pardon à Monsieur le Comte , mais je suis obligé de lui parler le langage de la vérité , qu'il avoit perdu l'habitude d'entendre. Y a-t-il long-tems qu'il n'a vu son fils ?

Le Ministre.

IL y a près de six mois. Je me refuse à toute société dans l'abattement où je suis : c'est un effet de mon état.

Le Médecin.

JE vois que le fils de Monsieur le Comte n'est pas nécessaire à son bonheur, puisqu'il se prive du plaisir de le voir. Et Madame son épouse ?

Le Ministre.

Nous vivons peu ensemble : elle a d'autres goûts, d'autres sociétés.

Le Médecin.

POUR que je puisse entreprendre de soulager Monsieur le Comte, il faut qu'il me permette encore des questions qui seroient indiscrettes dans toute autre circonstance. Avez-vous eu des attachemens de cœur ?

Le Ministre.

A parler vrai , je regarde les sentimens & ce qu'on appelle le cœur , comme des mots vides de sens , inventés par les femmes , pour justifier leurs foibleffes. J'ai toujours eu un attachement d'habitude , ce qui est en quelque sorte de décence pour un homme en place , & lui est utile pour être instruit ; sans compter des goûts de traverse.

Le Médecin.

JE conçois que Monsieur le Comte n'a pas le cœur très-sensible , & j'en suis fâché. C'est une illusion , si vous voulez , mais ce seroit un bien réel dans la circonstance actuelle. Les beautés de la nature ont peu de charme pour vous , Monsieur , à ce que j'imagine ?

Le Ministre.

J'AI toujours entendu parler de la nature ; mais je ne fais pas trop ce que c'est , & je

vous avoue qu'une belle décoration d'opéra me paroît aussi agréable que le plus beau jardin ; ce n'est pas que je n'aie dépensé beaucoup, mais beaucoup d'argent en jardins Anglois, en ruines...

Le Médecin.

QUANT aux ruines, les Ministres ont beau jeu pour ce genre de spectacle.

Le Ministre.

VOILA une mauvaise plaisanterie, Mr. le Docteur, mais je vous la passe pour la singularité.

Le Médecin.

PARDON, Monsieur, je reviens. Vous n'êtes point sensible au spectacle de la nature. Je dois en conclure que le beau dans aucun genre, n'a aucune prise sur votre ame. Une belle statue, un beau tableau, une excellente musique vous touchent peu, sans doute, car les Arts ne tendent qu'à imiter la nature,

Le Ministre.

J'EN conviens. Mais à quoi bon ces questions ?

Le Médecin.

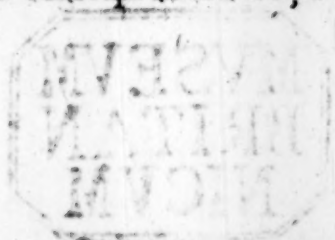
A savoir ce qui agit sur vous pour augmenter l'action de certaines choses & diminuer celle des autres. Avez-vous du goût pour les lettres ?

Le Ministre.

J'AI toujours eu à ma table des gens de lettres, mais leur conversation m'intéressoit fort peu, & je n'aime que les livres qui traitent des affaires actuelles.

Le Médecin.

LA gazette, par exemple ? c'est une bonne lecture, mais les événemens qu'elle expose peuvent retracer de fâcheux souvenirs dans la situation où vous êtes. J'avois quelque idée que Monsieur le Comte aimoit la littérature, mais je vois qu'il n'a reçu les gens



de lettres, que pour s'assurer des suffrages éclatans. Ce sont des trompettes qu'il faisoit résonner pour lui.

Le Ministre.

Avez-vous fini vos questions, Mr. le Docteur ?

Le Médecin.

OUI, Monsieur, à présent je connois votre tempérament & votre maladie. Elle est grave, & votre constitution me laisse peu de moyens curatifs à employer.

Le Ministre.

Vous en avez guéri, à ce que vous m'avez assuré vous-même, qui étoient dans la même situation ?

Le Médecin.

J'EN conviens, mais les malades dont vous parlez, avoient dans eux-mêmes des ressources que mon art m'apprend à développer, dont j'ai su diriger l'emploi. L'un



avoit du goût pour les arts & les lettres : l'autre étoit sensible. Je leur ai enseigné à mettre à profit leurs goûts & leurs affections.

Le Ministre.

N'AVEZ-VOUS pas d'autres moyens que vous puissiez employer efficacement pour moi ?

Le Médecin.

VOTRE ame n'est point sensible ; votre cœur n'est point capable de tendres affections ; votre âge ne permet pas que vos sens vous donnent de grandes distractions ; & vous n'êtes point susceptible de goûts. Jugez vous même, Monsieur, de l'embarras où je dois être pour vous soulager. Je n'ai point de prise sur vous. Ceux qui sont accoutumés à éprouver des plaisirs vifs, ont perdu l'habitude & les moyens d'être animés par des intérêts doux & tranquilles. Leur ame contracte l'habitude d'une impression de tristesse, semblable à celle qu'on éprouve passagerement après l'éclat bruyant d'un feu

d'artifice. C'est un grand malheur d'avoir besoin d'être vivement intéressé, & de ne pouvoir l'être que d'une seule manière. La folie est la domination d'un seul objet. Pour la prévenir dans son principe, il faut faire agir plusieurs objets sur l'esprit, afin de faire naître une opposition, d'exciter un combat modéré de divers penchans qui empêche la tyrannie d'un seul. Monsieur le Comte n'est pas fort éloigné de la folie, s'il n'y prend garde.

Le Ministre.

Mr. le Docteur ! pensez-vous à ce que vous dites ? un homme dont j'ose dire que les jugemens ont toujours été applaudis. ...

Le Médecin.

OUI, Monsieur, mais cet homme étoit dans son élément, lorsqu'il faisoit éclater ses lumières. Rien ne plaît à vos yeux que l'attitude du respect, la louange seule flatte vos oreilles. Vous n'êtes réveillé que par le

mouvement de grands intérêts qui se présentent autour de vous ; je ne puis vous procurer une antichambre remplie de sollicitateurs, garnir votre table d'auditeurs attentifs, prêts à rire ou à applaudir suivant que Monsieur le Comte est en gaieté, ou se livre à des discussions sérieuses ; je ne puis enfin remplir votre esprit d'affaires importantes qui concernent de grands personnages, ou qui influent sur le sort d'une multitude d'hommes.

Le Ministre.

IL n'y a donc aucun remède à espérer pour moi, & votre profond savoir.

Le Médecin.

NE sera pas tout-à-fait inutile. Il servira à arrêter les progrès de votre mal & à en diminuer l'action, il n'est pas possible de faire agir les remèdes sur votre ame & sur votre esprit, puisqu'ils ne sont capables ni d'affections ni de goûts ; il n'y a donc que le corps

sur lequel il semble qu'on puisse agir, & l'avis à cet égard à vous donner est bien simple; il faut M. le Comte, faire un grand exercice, donner à votre corps, un mouvement extrême qui le fatigue, afin de rendre moins sensible la domination de l'esprit; il faut changer souvent de lieu, voir des hommes nouveaux que votre réputation rendra pour quelque tems attentifs à votre personne, ce sera une considération passagère, mais qui vous fera quelque illusion, car enfin quel est votre besoin? c'est d'occuper les autres. Denis le tyran, s'est fait maître d'école, lorsqu'il fut détrôné: cela n'étoit pas mal vu; il étoit écouté, il récompensoit, punissoit, enfin c'étoit exercer une domination.

Le Ministre.

MAIS, Monsieur, vous êtes Médecin moral, & vous me conseillez de faire de l'exercice, pour me guérir de la jaunisse. Le premier des Médecins que j'aurois con-

sulté, sans avoir comme vous la prétention de guérir les affections de l'ame, m'auroit indiqué le même remede.

Le Médecin.

CE ne font, Monsieur le Comte, que des palliatifs que je vous indique, & je conviens que tout autre vous en diroit autant, mais j'ai un remede que j'hésite à vous proposer, qui est de mon ressort, & qui n'est pas commun, la crainte qu'il ne vous effraye, m'a retenu.

Le Ministre.

QUEL est-il ? je suis déterminé à tout.

Le Médecin.

EH bien, Monsieur, ce seroit de vous faire exiler.

Le Ministre.

Y pensez-vous, de me proposer d'ajouter à mon malheur ?

Le Médecin.

AH ! Monsieur le Comte ne fait pas le plaisir qu'il y a pour un ambitieux d'être exilé ; c'est une continuité de considération que l'exil ; il y a quelque chose de piquant dans un malheur qui n'est pas commun, qui nous est propre , qui nous distingue des autres. On produit un plus grand effet dans le monde, la disgrâce a plus d'éclat , on est obligé de rassembler ses forces pour lutter contre un plus grand malheur ; il y a du mérite à le supporter, l'ame se roidit. . .

Le Ministre.

MAIS, Monsieur le Docteur, je m'étonne que vous ne me prescriviez pas la prison.

Le Médecin.

M. le Comte, ne plaisantez pas. Quelque mois dans un Château ne sont point à dédaigner pour la considération : la persécution a ses charmes, Monsieur ; mais je me borne

borne à des moyens plus doux; songez aux plaisirs de l'exil, comparés aux inconvénients de la liberté. Si un homme avoit usurpé un grand nom, qu'il eut paru dans le monde avec éclat, quel plus cruel supplice pourroit-on inventer que de le faire vivre dans ce même monde, dégradé & dépouillé?

Le Ministre.

VOTRE comparaison a bien quelque rapport avec la situation d'un Ministre hors de place, mais la perte de la liberté est affreuse.

Le Médecin.

MILLE fois moins que les dédains multipliés de ceux avec qui nous vivons, que le souvenir sans cesse excité de ce qu'on a perdu. L'Exilé n'a pas l'amertume de se trouver des égaux dans tout ce qui l'environne, & d'être comme un autre au milieu de la société, de lire sur chaque visage l'indifférence, d'être confondu dans la foule,

d'y être coudoyé, d'être abordé avec familiarité des gens qui se prosternoient au tems de sa puissance, d'entendre parler sans cesse de son successeur, de ses opérations, de sa faveur. Dans l'exil, on est occupé de l'espérance d'obtenir sa liberté, on se figure qu'on produira le plus grand effet, lorsqu'on reviendra dans le monde ; croyez-moi, M. le Comte, l'exil a bien des avantages, & je pense que c'est un raffinement de malice aux Rois, de ne pas exiler leurs Ministres & de les rendre à la vie commune des hommes, pour y éprouver leurs dédains & se trouver ensevelis au milieu des vivans. La liberté qu'un Roi laisse à son Ministre de rentrer dans la société, est une marque de mépris, c'est lui dire, je ne crains point vos cabales, ni celles de vos amis ; il semble qu'on fasse à celui qu'on exile, l'honneur de le craindre, qu'on redoute ses intrigues & son influence sur les esprits. La considération d'un Exilé se soutient dans l'éloignement, mais mesuré

sans cesse dans la société, il perd une partie de son mérite, réfléchissez-y, Monsieur le Comte, & vous sentirez combien il vous seroit avantageux d'être exilé; je crois que je répondrois de votre santé, si le Roi vous faisoit cette faveur.

CEUX dans qui l'amour propre domine, ceux que la vanité seule dirige dans toutes leurs démarches, n'ayant point de plaisirs solides qui tiennent à l'ame, ou même aux sens, éprouvent un mal-être sensible, lorsqu'ils ne fixent pas l'attention de ceux qui les environnent. Le besoin perpétuel d'être flatté & de produire un effet dans la Société, les rend insensibles à la plupart des plaisirs. Ce sont des malades d'amour propre.

LES amoureux, les ambitieux, tous ceux enfin qui sont tourmentés d'un desir dominant, éprouvent souvent l'ennui, parce

qu'il n'est dans la journée pour eux que quelques heures de jouissance. Occupés sans cesse du même objet, tous les autres plaisirs deviennent insipides pour eux.

LA contrariété des goûts & des passions, la domination ou l'anéantissement d'un penchant & celui des facultés, sont des causes fécondes de l'ennui que les hommes éprouvent. Un mélange heureux de loisir & d'occupation rend l'homme animé & sensible à tous les plaisirs.

LES hommes blasés par la multitude & la facilité des jouissances, ne sont plus susceptibles d'aucun genre d'intérêt. Eclairés sur le néant de l'ambition, rassasiés des plaisirs de l'amour; devenus à force de discernement & de délicatesse difficiles sur les arts, l'esprit, les manières, les ouvrages, il leur faut du singulier, de l'extraordinaire. Si leur ame a conservé quelque ressort, la nouveauté du malheur se-

roit peut-être le seul moyen de les tirer de leur langueur. Ces ennuiés finissent par un dédain universel. Ils méprisent la gloire & peut-être même le mépris. Ce sont des gens qui ont fait promptement le tour en quelque sorte de la planète qu'ils habitent. Ils en peuvent faire une exacte description & mettre à chaque chose son prix.

IL est des gens qui excitent par leurs discours, leur présence même, le sentiment de l'ennui dans les autres, & on peut les ranger dans deux classes. Les uns par le vide de leur ame communiquent la langueur; les autres fatiguent par la surabondance de discours sans intérêt: ainsi le plein & le vide sont les sources de l'ennui.

CLÉOPHON n'a jamais pû atteindre un certain unisson d'idées avec ceux qui s'entre-

*Caractère
de l'En-
nuieux.*

tiennent avec lui. S'il récite une histoire, il manque de rassembler les circonstances qui doivent fonder l'intérêt, il s'étend sur

ce qui est indifférent , il raconte d'un même son de voix , sans mutation , sans variété dans le geste , & il est tout étonné de voir bailler à un récit qui l'a fait rire. Cléophon ne fait point converser. Il raisonne hors de propos , & n'a point le discernement des sujets qui conviennent aux personnes. Il se répand impitoyablement en détails sur des objets indifférens , en longs raisonnemens , lorsqu'il n'y a qu'un mot à dire ; sans souplesse dans l'esprit , il ressemble aux loups qui ne peuvent se retourner , & il ne répond souvent qu'à ses idées , sans écouter les autres. Il parle à la femme , au bel esprit , à l'homme en place , du même ton , emploie le même langage. Cet homme a , par malheur quelque esprit & de l'instruction , & ce sont pour lui des moyens de plus de se rendre insupportable. Les fots , les gens d'esprit , les femmes le fuient également. On croit entendre un instrument discordant dans un concert. Cha-

cun tremble quand il va prendre la parole : on ne l'écoute pas , on attend qu'il ait fini. C'est une cloche importune qui suspend la conversation , qu'on reprendra , quand le bruit aura cessé. Ne croyez pas que les gens délicats soient seuls ses victimes. L'ennui est une contagion qui se répand sur toutes les classes. Oui, je garantis que le Suisse , le Cocher , le Laquais de Cléophon souffrent de l'ennui dont leur maître infecte la Société. Son Laquais derrière sa chaise baille & retourne dans l'antichambre se plaindre de ses récits assommants , de ses pesantes dissertations.

DANS les vertus & la plupart des actions , la force qui en est le principe , est ce que nous admirons sans nous en rendre compte.

LES larmes qu'on s'efforce de cacher , sont les plus touchantes. La violence qu'on se fait , montre à la fois le courage & la sensibilité.

LE rire n'est jamais plus fort que lorsqu'on se fait violence pour se contenir. Toute opposition renforce les desirs : l'onde qui trouve des obstacles bouillonne, devient impétueuse, ou s'élève dans les airs.

LA liberté est donnée à l'homme pour lui laisser le mérite de la vertu.

LES desirs ont des charmes qui cessent d'exister pour celui qui leur cède sans cesse.

LES vertus de tempérament ne sont que des absences de desirs. La vertu consiste dans le combat, dans le triomphe de la volonté sur les desirs.

LA justice épargne bien de la peine à l'esprit.

LES qualités sont des vertus dans l'homme privé.

LA vertu de l'homme public est le sacrifice de sa propre gloire , est le combat de ses plus cheres affections, est la modération pénible de la générosité, de la sensibilité.

MÊLEZ un peu d'orgueil qui empêche d'oublier ce qu'on se doit , de sensibilité qui empêche d'oublier ce qu'on doit aux autres , & vous ferez de la vertu dans les tems modernes.

LES goûts ne sont dangereux que lorsqu'ils deviennent un emploi constant du tems.

ON dit souvent que ceux qui savent bien haïr , savent bien aimer , comme si ces deux sentimens avoient le même principe. L'affection part du cœur , & la haine de l'amour propre irrité , ou de l'intérêt blessé.

*De
l'Amitié.*

IL faut pour s'aimer d'une maniere durable , aimer quelque chose en commun.

que peut - on aimer , si ce n'est la vertu , sans craindre que la jalousie ou l'opposition des intérêts altère l'amitié ?

COMMENT l'amitié pourroit-elle exister entre des gens vicieux ? ses liens peuvent-ils être un frein pour ceux qui ont rompu tous les liens ?

LA présence d'un ami nous est nécessaire : on desire de partager avec lui ses plaisirs , ils en semblent plus vifs ; mais en amour on n'a besoin de personne ni d'aucun plaisir étranger. L'amitié donne plus de prix aux objets , l'amour tient lieu de tout.

L'AMITIÉ est à l'amour , ce qu'une estampe est à un tableau.

L'AMOUR a sa force , son déclin , sa fin , parce qu'il a un objet à remplir. On voudroit que l'amitié fut éternelle , tandis qu'elle n'a en général , aucune base pour s'appuyer. C'est Ixion qui embrasse la nue.

LE caractere change, les situations de la fortune varient, les affaires se multiplient, l'humeur s'altere, les goûts s'affoiblissent, de nouveaux attachemens remplissent le cœur de l'homme, il devient époux & pere, de nouveaux rapports s'établissent entre lui & les autres, & l'on veut qu'il y ait un attachement qui survive à toutes ces vicissitudes, qui ne perde rien de son action, de son charme, & qui remplisse également le cœur!

AGLAÉ est au Couvent; elle est liée de la plus tendre amitié avec Doris. Ce sont deux jeunes plantes qui croissent ensemble, elles se confient leurs chagrins, leurs plaisirs : tout est par elles senti en commun. Elles s'entendent à demi mot; il semble qu'elles aient une langue particuliere, & dans l'âge ou les sens commencent à s'animer, leur amitié redouble de vivacité. Le besoin caché & puissant qu'ont les êtres de

Les deux Amies.

s'unir , les entraîne l'une vers l'autre. Elles éprouvent un plaisir infini à se voir , elles se prodiguent les caresses , & presque toutes les agitations de l'amour semblent être dans leur ame. Est - il une amitié plus tendre ? Leur caractère doux , constant , leur ame sensible & passionnée , paroissent en assurer la durée. Aglaé sort du couvent , & se marie. Un objet nouveau d'attachement s'empare de son cœur & enivre ses sens. Quelle est la place de Doris ? elle est devenue la confidente de son amie , qui ne la voit que pour lui parler de son bonheur. Doris se marie à son tour , la conformité des situations semble redoubler leur amitié : on se fait des confidences mutuelles. Mais bientôt le torrent de la dissipation entraîne l'une , tandis que l'autre est plus concentrée dans son intérieur ; l'une cesse d'aimer son mari , & son cœur lui donne des successeurs ; l'autre a des enfans qu'elle chérit , & leur éducation l'occupe toute entière. De quoi se

parleront Aglaé & Doris ? l'une de son amant , l'autre de ses enfans. Elles ne s'entendent plus ; des objets trop distans les occupent , des sentimens trop opposés les remplissent. Le souvenir de leur ancienne liaison subsiste dans leur ame , mais leur commerce est languissant. Nul besoin , nulle conformité de mœurs , de sentimens ne les rapproche. Pendant vingt années cependant leur liaison froide & sans objet , sera citée peut-être comme un modele d'amitié.

ALCESTE a un ami intime. Il devient amoureux : dès lors son ami devient le second dans l'ordre de ses affections. Et il en est des sentimens comme des diamans , la plus légère différence en met une extrême dans leur prix.

VALSIN fait une grande fortune , il occupe un poste éminent dont les fonctions , dont les détails sont absolument étrangers à son

ami ; il n'a plus que des momens à lui donner, & il ne peut lui confier des intérêts qui sont trop éloignés de sa situation. Que lui serviroit de lui demander des conseils sur des objets qui lui sont inconnus ? leur affection doit s'éteindre faute d'aliment. Ils ne se brouillent pas, mais leur amitié est devenue un titre sans fonction.

UN autre aime la chasse , la musique , les spectacles. Il a un ami qui partage ses goûts : il cesse de s'y livrer , & son ami a des goûts différens ; d'autres occupations remplissent sa vie. De quoi parleront ces intimes amis ? quel sera l'objet qui les intéressera en commun ?

DEUX amis sont unis depuis vingt ans par des conformités d'humeur , de caractère , de goûts : leur liaison semble devoir être éternelle. La santé de l'un s'altère. Son humeur s'aigrit : il devient difficile , exigeant. Son ami lui reste attaché par la constance de son caractère , parce qu'il en a pris en quelque

forte l'engagement dans le monde ; mais il souffre intérieurement , il dissimule , il est entraîné à être faux malgré lui ; malheur à lui , s'il a des obligations à son ami ! Il se trouve lié avec des chaînes d'acier ; il ne peut plus suivre ses sentimens , son humeur est captive , sa langue est forcée d'exprimer des sentimens qu'il n'a plus , ses yeux de montrer une joie ou un chagrin qu'il ne partage pas. Descendez au fond de son cœur. Tant de contrainte a produit la haine , & une fausse amitié que tout le monde vante , semble faire son bonheur.

» IL n'y a , dit le Cardinal de Retz , que la
» continuation du bonheur qui fixe la plu-
» part des amitiés. Il n'y a personne , ajoute-
» t-il , qui ne croie faire honneur à un mal-
» heureux quand il le sert.

Si des principes confirmés tant de fois
par l'expérience , étoient gravés dans l'esprit

des hommes , ils se plaindroient moins. Il faut regarder comme des hafards heureux, tout ce qui est opposé à ces exemples , & s'attendre d'avance à la légéreté , à la perfidie des hommes.

DANS l'adversité , les amis deviennent souvent insupportables , ils abondent en conseils qui contrarient , ils reprochent les fautes qu'on a faites ; ils blâment le caractère qui les a produites , tandis qu'ils ont mille fois peut-être admiré les effets de ce même caractère. Ils veulent que le feu chauffe & ne brûle pas : il faut dans les plus petites choses se conduire à leur maniere. Quand la fortune est contraire , l'ami malheureux devient un sujet sur lequel l'amour propre & l'esprit dominateur s'empressent d'exercer leur empire.

GARANTISSEZ-moi de mes amis , écrit-voit Gourville proscrit & fugitif, je saurai bien me défendre de mes ennemis.

LA bienfaisance n'est souvent qu'une envie cachée de domination.

LE testament de la plupart des hommes, est la révélation de leur indifférence, de leur ingratitude & de leur orgueil.

ON n'aime souvent les gens, qu'autant qu'on les oblige, & leur bien être est indifférent, du moment qu'il émane d'un autre.

ON veut rendre les gens heureux, mais on ne veut pas qu'ils le deviennent.

ON n'aime quelquefois dans ses amis que des temoins vivans des charmes, des succès & des agrémens de sa jeunesse.

ON a toujours dit qu'il falloit de l'égalité dans l'union de l'amitié. La réflexion & les exemples prouvent qu'il y a des exceptions à cette maxime antique.

ENTRE un ami riche & puissant & un

O

ami sans fortune , il y a un accord parfait. Le premier trouve un sujet pour exercer sa bienfaisance & sa domination ; le second, un objet de culte en quelque sorte , une association à tous les avantages de son ami, à sa gloire , à son crédit , à ses succès de tous les genres ; ils lui deviennent propres. L'amitié l'a élevé au rang de son ami ; nul n'est plus intéressé à son soutien. C'est l'intérêt qui resserre ces liens , dira-t-on ; j'en conviens , s'il n'y a pas de goût & d'inclination ; mais si le penchant existe , il sera plus durable , plus solide , plus vif entre deux amis distans par la fortune. L'amour propre sera perpétuellement animé chez l'un par le plaisir de la création ; chez l'autre , par toutes les jouissances auxquelles il se trouve associé , par les égards qu'il recevra des autres en raison de l'affection de son ami.

L'HOMME a plus qu'on ne croit besoin

d'admirer , & il se livre volontiers à ce sentiment , lorsqu'il n'y a pas de rivalité.

Si l'égalité étoit essentiellement nécessaire pour l'amitié , ce sentiment n'existeroit jamais entre un maître & son esclave ou son domestique. Qu'importe le nom ? Que ce soit celui d'attachement ou tout autre , n'est-ce point toujours une affection , un sentiment qui rend précieux un être à un autre ?

QUAND on suppose l'égalité nécessaire , il faut donc admettre comme essentielles les égalités de tout genre , celle de fortune , d'esprit , de rang ; & la plus grande des inégalités dans le commerce intime , est celle des esprits , car elle peut se faire sentir à chaque instant.

L'AMITIÉ est plus rare en raison de l'élevation & de la fortune , parce que l'intérêt fait qu'il y a plus d'hypocrites de sen-

timent. Il y a plus de fausses amitiés ; mais la véritable n'en existe pas moins dans des situations très-distantes.

IL existe un intérêt raisonné & un intérêt d'instinct , & tous les hommes sont soumis à ce dernier intérêt , suivent machinalement en quelque sorte ce qui flatte leur amour propre & leur présente des avantages. Ils se méprennent , mais de bonne foi , en croyant chérir la personne , tandis qu'ils aiment en grande partie l'éclat qui l'environne , le pouvoir qu'elle possède. Mais on aime aussi la personne , parce qu'on prise la manière dont elle jouit de cet éclat , dont elle use de ce pouvoir. Les honnêtes gens , sont ceux qui commencent par être la dupe de leur sentiment ; les fripons , ceux qui sont guidés par un intérêt raisonné.

Si l'amitié existe , ce ne peut être qu'entre des gens vertueux ; il faut pouvoir se

tout dire. Et comment ne se rien cacher , quand on a des choses honteuses à révéler ?

LORSQU'UN de nos amis est malade , nous lui rendons des soins assidus , nous sommes agités d'inquiétudes ; mais s'il a une incommodité douloureuse & passagere , on s'en occupe peu , parce qu'on ne craint point de le perdre. C'est une preuve à ajouter à toutes celles qui manifestent qu'on n'aime que pour soi , qu'on aime que soi & son avantage dans les autres.

CHRISIS parle de sa fortune : je dois tout à Dorcas , dit-il , & il s'empresse de déférer à ses moindres volontés. C'est le moins que je puisse faire , ajoute-t-il , pour reconnoître ses bienfaits. La reconnoissance de Chrisis est citée comme un rare modele ; mais il ne vous dit pas que sa fortune est l'ouvrage d'un ami obscur. Il aime mieux la devoir à Dorcas , qui est un grand Seigneur,

& qui peut encore obliger un homme si reconnoissant.

LE penchant à l'admiration, & l'impulsion qui entraîne les hommes vers les gens puissans, se manifestent par l'attachement extrême des Peuples excité par la plus légère bonté. Les cœurs se remplissent aussitôt des sentimens les plus vifs pour leurs personnes : l'amour propre, flatté de leur attention, produit l'attachement & l'enthousiasme.

CE n'est donc point l'égalité qui détermine les affections; c'est au contraire l'inégalité qui en est souvent le principe le plus actif, parce que l'amour propre & la vanité regnent avant tout dans l'homme.

IL faut pour s'aimer, se ressembler & différer: l'attrait invincible des sexes est fondé sur ce rapport. Dans l'amitié, la confor-

mité des goûts & la différence des caractères sont également nécessaires. Toute union dans le moral, comme dans le physique, toute perfection dans un individu paroît devoir être le résultat de qualités opposées. La bonté n'est rien ; si elle n'est unie à la force.

L'AMOUR propre entre dans la composition de tous nos sentimens. Il est comme le feu qui vit par-tout, même dans les substances les plus froides. On ne peut se dissimuler qu'il cherche dans l'amitié à être flatté. Quelle amitié survivroit à la certitude d'une moindre opinion de notre mérite ? mais si l'amour propre est offusqué par une comparaison qui lui est désavantageuse, il doit être humilié, s'il n'a pas à s'applaudir de son choix. Cette nécessité d'être flatté dans son ami & par son ami, semble présenter des contradictions : elles ne sont qu'apparentes. C'est dans des qualités différentes, qu'il faut

que se trouve une certaine supériorité nécessaire, pour fournir une raison particulière d'estime sans rivalité.

UNE amitié parfaite peut résulter d'une liaison entre-deux personnes distinguées dans des genres différens. L'amitié par cette raison, n'est jamais plus douce, plus sensible, plus durable qu'entre un homme & une femme. C'est dans une pareille liaison qu'on peut louer avec plaisir, admirer sans effort; l'esprit, le caractère se renforcent, s'adoucissent mutuellement. La sensibilité vient ranimer ce que la réflexion dessèche. L'habitude de la déférence d'un côté, de l'autre une certaine réserve, mettent des bornes à la familiarité, préviennent la langueur qui naît d'un entier abandon, entretiennent le desir de plaire & d'intéresser. Enfin dans l'amitié comme dans l'amour, on est heureux avec les femmes, par ce que l'on a & par ce que l'on n'a pas,

ON peut écrire pour & contre l'amitié, attaquer ou défendre son existence avec plus ou moins d'éloquence; mais enfin il y a un point de vérité à saisir, & peut être n'a-t-on pas encore envisagé la question sous son véritable aspect.

L'AMITIÉ est le résultat des dispositions d'un cœur sensible & d'une ame généreuse.

IL faut pour s'aimer, se plaire mutuellement & avoir un objet commun d'intérêt sans rivalité

L'HOMME est capable d'aimer certaines choses plus que sa vie. Les Républicains aimoient mieux la chose publique que la gloire, que les richesses, que leur vie. On a vu des Monarques inspirer un grand enthousiasme pour leur personne, & on fait qu'à la mort de l'Empereur Orhon, plusieurs citoyens se tuerent par désespoir de sa perte.

DANS les tems de trouble & de factions, on trouve mille exemples d'amitiés courageuses & durables , parce qu'un même intérêt anime les amis & confond en quelque sorte leurs personnes avec l'objet qui enflamme les imaginations.

ON doit conclure de ces courtes réflexions que l'influence du Gouvernement est extrême sur nos sentimens & nos affections. Les institutions qui apprennent à sacrifier son intérêt , à préférer à tout des objets qui n'agissent que sur les esprits , préparent les ames sensibles à aimer , & comme dans un tel Gouvernement les mœurs sont pures , & que les sens ne sont pas à chaque instant rassasiés & bientôt éteints , l'ame y conserve toute sa force.

MAIS dans un siècle où l'intérêt personnel domine , où les jouissances physiques sont l'objet général des desirs , il y a peu ou point de véritables amitiés , comme il

est rare qu'il y ait du véritable amour, du patriotisme, enfin qu'il regne dans les ames un sentiment profond & durable.

Tout ce que j'ai dit contre l'amitié s'applique aux sentimens vains, légers & faux des tems modernes & du monde où je vis. Mais l'homme est-il capable d'une véritable amitié? C'est ce qu'on ne peut nier, & ce qu'une connoissance approfondie du cœur de l'homme & de l'influence des Gouvernemens démontre invinciblement.

Celui qui a été aimé d'une femme sensible, douce, spirituelle, & douée de sens actifs, a goûté ce que la vie peut offrir de plus délicieux.

Des Femmes & de la Galanterie.

La femme est bien moins personnelle que l'homme, elle parle moins d'elle que de son amant, l'homme parle plus de lui que de son amour, & plus de son amour que de sa maîtresse.

Quel plus grand bonheur l'imagination pourroit - elle offrir à l'homme que la Société d'un être , dont l'ambition est de lui plaire , la gloire de se défendre , le bonheur de céder , qui prétend à son estime par ses combats , & à son cœur par sa défaite ?

LA femme chez les Sauvages est une bête de somme , dans l'Orient un meuble , & chez les Européens , un enfant gâté.

LA vanité a fait plus succomber de femmes que le goût , le penchant & les sens. Dans un commerce où les avantages personnels devroient seuls déterminer , c'est le rang , ce sont les dignités , les grandeurs qui font pencher la balance. En général , on peut espérer d'avoir du succès auprès des femmes en descendant un degré : le Prince , auprès des femmes de Qualité , le grand Seigneur , auprès des femmes de Robe ou de Finance. Celles qui ont de la sensibilité , ou des sens , ne sont pas séduites

par ces avantages , mais elles forment le plus petit nombre.

IL est des femmes célèbres par leur galanterie , qui n'ont jamais eu pour amant leur égal. Envain l'esprit , la figure , les graces se trouveroient unis dans une homme de leur ordre qui aspire à leur plaire : il faut être élevé en dignité , avoir des cordons , des titres , tout l'éclat nécessaire pour les perdre promptement de réputation. Un mari disoit à sa femme : je vous permets tout , hors les Princes & les laquais. Il étoit dans le vrai : les deux extrêmes déshonorent par le scandale.

LES gens qui occupent de grandes places , ceux qui représentent dans les Provinces , trouvent beaucoup de femmes qui leur cèdent. La vanité se mêle dans tout (*),

(*) Made. de Sevigné , en parlant à sa fille d'une maladie de son fils , qui étoit le produit d'un commerce intime avec une Dame qu'il avoit vue *affise* chez la Reine ,

même dans le plaisir , même dans le plus vif des plaisirs : combien les sens des femmes sont redevables à la vanité ! (*)

On pourroit ainsi , je crois , apprécier les femmes galantes. Sur un nombre de cent , il en est quatre - vingt dix , que l'éclat , le bon air , la mode , l'intérêt , l'oisiiveté , le besoin d'occupation déterminent ; il en est fix que la sensibilité entraîne , & quatre qui sont dominées par des sens impérieux.

LOUEZ , admirez , foyez étonné , en extase , ne craignez pas d'outrer les flatteries , l'enthousiasme auprès des femmes ,

s'exprime ainsi : « mais il prend patience , ce qui est » plaisant , c'est que le *Dais* lui ôte la honte qu'il » trouveroit insoutenable , si ce malheur lui étoit arrivé » sur le rempart ».

(*) Une grande Dame avoit à soixante ans pour amant , un jeune homme d'un état obscur. Elle disoit à une de ses amies : *Une Duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois* , & elle avoit raison.

faites croire , si vous pouvez , à celle que vous voulez séduire , qu'elle est une substance particuliere plus près de l'ange que de la femme. Vous serez cru , que dis-je , vous serez au-dessous encore des illusions de son amour propre , & l'on ne refusera rien à un homme doué d'un discernement aussi exquis.

COMBIEN la femme qu'on croyoit la plus réservée , fait d'étranges révélations à son amant , lorsqu'elle s'est abandonnée ! Combien de fois elle a été au moment de succomber ! Que d'entreprises qui l'ont profanée ! Que de savoir elle a sur les plus secrets misteres de l'amour ! Elle connoit jusqu'à la langue de la débauche. L'amour est l'unique occupation , le premier intérêt des femmes. Rien n'échappe à leur active & pénétrante curiosité.

IL semble qu'il soit permis de traiter les femmes plus légèrement , en raison

de leur élévation. La femme de la Ville attache plus de prix aux égards, parce qu'elle y a moins de droit par son état. Le rang d'une grande Dame est trop décidé, pour qu'elle ait aucune inquiétude sur ce qu'on lui doit. Elle trouve du plaisir à voir oublier ce qu'elle est, & c'est une preuve de plus pour elle de l'excès de la passion & de l'ardeur des desirs.

IL est un degré de dérèglement & de scélératesse en galanterie, qui ne se peut rencontrer que dans une femme d'un rang élevé. Elle fait que l'audace étonne, & qu'il n'est rien que ne puisse hazarder une femme qui réunit un esprit supérieur à une grande naissance. Mais malheur à la femme de la Ville, qui voudroit aller sur ses traces; elle tomberoit dans la fange du mépris public.

LES hommes violens subjuguent les femmes dès qu'ils ont obtenu leurs faveurs. Elles aiment la domination, parce qu'elles

ont

ont de l'amour propre , & ce même amour propre joint à la timidité de leur sexe , leur fait trouver un certain plaisir dans la crainte qui leur donne des émotions nouvelles , parce qu'elles attribuent l'emportement à l'excès de sa passion. Elles reviennent ainsi à la nature qui a soumis la femme à l'homme.

LE plus sûr moyen d'être aimé d'une femme , est de ne pas lui montrer tout son amour. Il faut lui laisser à craindre & à désirer , lui présenter une rivalité qui excite son amour propre , & lui faire espérer un triomphe.

L'AMI le plus intime d'une femme n'est pas aimé aussi vivement que le confident de son amour.

UN quart - d'heure d'un commerce intime entre deux personnes d'un sexe différent & qui ont, je ne dis pas de l'amour,

mais du goût l'une pour l'autre , établit une confiance, un abandon, un tendre intérêt que la plus vive amitié ne fait pas éprouver après dix ans de durée.

DANS la plupart des commerces décorés du nom d'amour , l'homme est en général plus vrai que la femme , parce qu'il a toujours au moins des desirs. Souvent la femme cède sans sentiment & sans desirs.

L'AMOUR propre domine en général dans le sentiment des femmes, & les sens dans l'attachement des hommes.

ON débite beaucoup d'histoires fausses sur les femmes , mais elles ne sont qu'une foible compensation des véritables qu'on ignore.

QUELLE est la femme qui peut se vanter de résister à l'émotion de ses sens & aux instances d'un homme qui lui plaît réunies à l'occasion. La plus vertueuse est celle à

qui pour cesser de l'être, une de ces circonstances a manqué.

LA femme la plus vertueuse est disposée favorablement pour ceux qui sont sensibles à sa beauté, la plus dévote pour ceux qu'elle induit en tentation. (*)

UN défaut secret est un bien sûr garant de la vertu.

LE dernier degré de l'amour est d'aimer les défauts de sa maîtresse.

(*) BRANTÔME rapporte qu'une belle & honnête Dame, se faisant un jour tirer sa chausse à son valet de chambre, elle lui demanda s'il n'entroit pas pour cela en tentation. Le valet de chambre pensant bien dire, pour le respect qu'il lui portoit, répondit que non : elle soudain haussant la main, lui donna un soufflet : allez dit-elle, je vous donne votre congé, vous n'êtes qu'un sot.

ON raconte qu'une grande Princesse dans le siècle dernier, étoit flattée des desirs qu'elle inspiroit à ses Pages, & leur donnoit de l'argent pour éteindre ailleurs les flammes qu'elle faisoit naître.

Il n'est pas rare de voir des femmes qui n'accordent point la dernière faveur, celle dont l'amour est l'excuse, celle dont un bonheur mutuel fait le prix, mais qui procurent des plaisirs qu'elles ne partagent pas & qui les dégradent. (*) ELLES font pis que si elles avoient fait plus, & elles croient n'avoir donné aucun droit sur elles.

LE rang, la naissance d'une femme, ses entours dans le monde, sa magnificence, produisent sur la plupart des hommes un plus grand effet que la beauté; ils prennent

(*) Mademoiselle de Vandôme se conduisoit ainsi avec le Cardinal de Retz, d'après ce qu'il rapporte.

« J'allai à *Anet* avec elle. Je n'allai pourtant pas à tout;
» & je n'y ai jamais été; l'on s'étoit fait des bornes des-
» qu'elles on ne vouloit jamais sortir. *J'allois toujours très-*
» *loin*, mais je fus arrêté dans ma course par son mariage.

les fumées de la vanité pour les feux de l'amour. (*)

L'INTÉRÊT renferme un poison si actif, si subtil, que dès qu'il vient se joindre à un sentiment, il le corrompt & finit par l'éteindre.

IL n'est point de sentiment si vif que l'état de la gloire, les succès, la célébrité n'en puissent augmenter l'ardeur.

IL est des femmes chez lesquelles, regne une nonchalance extrême & une bonté d'âme incompatible avec des rigueurs constantes. Elles n'ont pas la force de résister & le courage de refuser. On ne peut pas dire qu'elles se donnent, elles se laissent aller.

(*) Aussi quand l'on songe que l'on brave, foule, presse gourmande, abat & porte par terre les draps d'or, les toiles d'argent, les clinquants, les étoffes de soie, avec les perles & pierreries, l'ardeur & le contentement s'en augmentent bien davantage, & certes plus qu'en une Bergere ou autre femme de pareille qualité, quelque belle qu'elle soit.

POUR séparer deux métaux, il faut l'intervention d'un autre métal qui ait plus d'affinité avec l'un des deux. Il en est de même en amour. Il n'y a de rupture complète en général, que lorsqu'un autre objet a fait impression sur l'amant ou sur la maîtresse.

CELUI qui se désespère de l'idée d'être quitté de sa maîtresse, n'auroit pas besoin souvent d'un grand courage pour la quitter.

LES gens de Province & ceux qui ne connoissent pas le monde, croient toutes les femmes galantes déterminées par leurs sens; & tous les gens en place, accessibles à la corruption de l'argent.

LA femme la plus intéressée au secret, ne met aucune importance à toutes les indiscretions qu'on fait par un excès de passion.

CE qui choque le plus les femmes dans les témérités des hommes, c'est l'idée que

leurs entreprises sont déterminées par l'opinion de leur facilité. Mais si la passion peut en être l'excuse, il n'est point de hardiesse qu'une femme ne pardonne en secret.

LES femmes galantes sont habituées à défendre pied à pied leur terrain, elles savent le prix de chaque faveur, & peuvent s'arrêter. Une honnête femme est sans calcul, & se croit vaincue au plus petit avantage qu'on a remporté sur elle.

LA femme galante par coquetterie est habituée à reprimer les plus légers accès de sensibilité. Elle est envieuse, fausse & dissimulée par l'habitude nécessaire de la tromperie. Dans un commerce où l'amour propre seul est en jeu, son explosion doit produire des tempêtes, & rien ne peut arrêter une femme qui ne desire que des succès aux dépens de tout ce qui l'environne.

L'ACTEUR sur le théâtre présente une

idée d'avilissement & de dégradation , quand on songe qu'un homme cesse d'être lui, qu'il prend des formes qui lui sont étrangères , se pénètre de sentimens qu'il n'éprouve pas , & devient en quelque sorte une machine pour l'amusement des autres. La femme coquette a comme l'Acteur l'habitude de se dépouiller de son caractère pour en prendre un conforme au rôle du moment. Elle fait imiter l'accent de la passion , jouer les fureurs de l'amour & ses extases , elle sourit sans contentement , elle pleure sans attendrissement : il n'est pas un muscle de son visage , dont elle ne connoisse l'effet & ne dirige le jeu. Vicieuse sans excuse, c'est la vanité seule , qui jouit des déréglemens auxquelles elle s'abandonne , & comme cette jouissance n'a rien de réel , il n'est point de terme , où la coquette puisse s'arrêter , n'étant jamais satisfaite. C'est le tonneau des Danaïdes.

IL y a des femmes qui sont belles sans célébrité, & d'autres qui ont l'état de jolies femmes sans aucun titre pour y prétendre. Tout dépend du début & du rôle qu'on a pris en entrant dans le monde.

ISMENE est d'une beauté éclatante, sa taille est noble, la candeur est peinte sur sa physionomie, la simplicité & la grace regnent dans toute sa personne & dans ses manières. La naissance d'Ismene, ses richesses jointes à tant d'avantages, semblent devoir fixer tous les regards sur elle. Personne ne cite la beauté d'Ismene, ne vante ses charmes : vous la trouvez dans un cercle, & vous êtes surpris qu'elle soit ignorée ; vous la comparez à celles dont on parle. Combien, dites-vous, de femmes citées, célébrées lui sont inférieures ! Ismene aime son mari, elle est attachée à ses devoirs ; elle se livre aux amusemens de son sexe & de son âge, mais sans emportement. Ismene fuit les mo-

*Caractère
d'une
Femme
sans pré-
tentions.*

des fans les outrer. Elle n'a point d'amans , d'adorateurs , parce que l'espoir manqueroit aux plus entreprenans. Ismene n'a point mis enfin l'enseigne de la beauté , & la beauté même ne peut avoir de succès sans être annoncée , sans charlatanerie , sans prétention.

GLYCERE est l'objet des empressemens de la plus brillante jeunesse. Parle-t-on d'une jolie femme ? C'est elle qu'on met en avant. Un souper est-il annoncé ? on prévient qu'elle en fera. Un jeune homme débute-t-il dans le monde avec des grands avantages ? C'est vers Glycere qu'il dirige en secret ses vœux. Est-il question d'un bal , d'une chasse brillante , d'un déjeûner , d'un thé ? Glycere est invitée huit jours à l'avance. Que dis-je ? Ces différentes parties ne sont arrangées que pour elle. Quelle est cette femme que vous voyez à Vincennes à cheval , entourée d'Anglois ou de François courbés à l'Angloise

sur leurs chevaux, & d'une multitude de Jockets? C'est Glycere. Quelle est celle que vous voyez aux champs élysées dans une voiture si élégante, que l'élite de la jeunesse accompagne, dont chacun s'empresse & s'honore d'être apperçu? C'est encore Glycere. Quelle est cette femme que les artistes ont à l'envi multipliée, dont on voit au salon le portrait, le buste, le médaillon? C'est toujours Glycere. Des vers charmans sont adressés à une femme: c'est à Glycere que l'auteur rend hommage. Vous n'avez pas vu cette femme si célèbre, vous croyez que ses charmes surpassent ceux de toutes les femmes que vous connoissez. Vous la rencontrez enfin; elle n'est point belle, on peut lui contester d'être jolie; elle n'est plus jeune, elle atteint son septième lustre. Sa taille élevée n'a rien de remarquable, elle a même des défauts, son esprit est médiocre. Glycere a voulu être belle, jolie, citée, célébrée; sa parure est élégante, recherchée, elle entretient

les espérances , fait des agaceries , attise les desirs. Glycere s'est fait jolie femme , il y a vingt ans , sans beauté , comme on se constitue homme d'esprit sans esprit , avec un peu d'art & beaucoup de hardiesse.

LA femme galante , par la tendresse de son cœur , ou par l'ardeur de ses sens , cède à l'impulsion de la nature. elle a une marche , un but. La franchise peut regner dans son ame : ses sentimens sont vrais. Elle éprouve des besoins impérieux , & dès qu'ils sont satisfaits , elle jouit d'un bonheur réel qui la remplit toute entiere. Uniquement occupée de son objet , elle peut connoître les inquiétudes de la jalousie , mais non les tourmens de l'envie ; une telle femme peut être bonne , facile , indulgente , & son cœur sensible peut allier l'amour & l'amitié.

CROYEZ tout , & ne croyez rien sur la vertu des femmes , Si l'on vous dit que cette Doris si vive , si fémillante , qui a des

airs si évaporés , n'a jamais eu d'amans : n'en foyez pas surpris , mille exemples le confirmeroient. On vous assure que Bélise , dont le maintien est si décent , qui n'a jamais fait parler d'elle , est solidement galante ; qu'un homme obscur , que son Intendant , que son Valet de Chambre. . . . Ne vous hâtez pas de crier à la calomnie.

HERMINIE est dans tous lieux entourée d'adorateurs ; chacun s'empresse à l'emporter sur ses rivaux ; elle prodigue les agaceries , pour retenir les uns , encourager les autres. Un amant bien traité en apparence , se trouve bientôt n'être pas plus favorisé qu'un autre qui se désespere. Herminie n'aime rien , dit-on ; C'est une coquette , à qui son ame & ses sens ne font éprouver aucun besoin. Vous vous trompez , adorateurs d'Herminie : elle aime. Hé qui ? me dites-vous , est-ce le jeune Théodore , dont la figure , la taille , la jeunesse , semblent présager les

succès? Est-ce Alcidon si fêté, si célèbre par mille aventures d'éclat? Est-ce Mirame à qui l'esprit tient lieu de figure, de naissance, dont le commerce honore une femme & semble la mettre au rang des Aspasies? Est-ce..... Arrêtez; ce ne sont point tous ceux que vous me citez, que vous me citerez.... C'est un homme sans esprit, sans figure, qui n'est plus jeune, mais dont la fanté est florissante. C'est pour lui qu'elle ne soupe que rarement en Ville, qu'elle se retire de bonne heure, c'est avec lui qu'elle se moque des poursuites, des espérances de ses rivaux. C'est..... Achevez, me dites vous..... C'est son mari.

DORANTE est jaloux, il épie sa femme. Il la trouve en tête à tête avec un homme dont les empressements lui sont suspects. Il demande à son suisse si sa femme a fermé sa porte. On lui montre une liste de dix personnes qui peuvent entrer. Comment

Dorante ne seroit-il pas rassuré ? Mais on ne lui dit pas que de ces dix personnes , les unes sont à Versailles , d'autres à la campagne , d'autres malades , ou sont venues la veille & ne reviendront pas. C'est une vieille ruse de guerre qui réussit toujours.

UNE femme vive & passionnée dans l'amitié , présente au public l'apparence d'une femme galante , & souvent n'a jamais connu l'amour.

LA bonté du cœur , la médiocrité de l'esprit & de la figure , peuvent faire échapper une femme galante à la médisance publique & à la calomnie , la conduire à travers les plaisirs à une vieillesse considérée.

MÉLITE a dans sa jeunesse entendu parler d'amour ; la curiosité l'a portée de bon-heure à éprouver par elle-même le charme de ce sentiment , & son indolence l'a fait céder promptement aux premières avances qu'on lui a faites. Abandonnée , elle ne s'est point

livrée aux emportemens , à la fureur ; elle a pris un autre amant comme on prend une autre robe. L'habitude d'être occupée par galanterie lui en fait prendre un troisième, un vingtième : elle a fini par ne plus compter. La jalousie n'a jamais fait commettre d'imprudence à une femme si douce, si paisible. On n'a jamais montré ses lettres , parce qu'elle écrit mal & qu'une correspondance coutoit à sa paresse. Elle n'a pas fait languir ses amans, ce qui est le plus sûr moyen d'arriver à son but , sans se compromettre. Les ruptures n'ont point fait d'éclat , & trente amans qui l'ont quittée se souviennent d'elle avec plaisir : ils lui sont restés attachés & forment un cercle d'amis. On n'a été ni tenté de se vanter de sa possession, ni animé à la décrier par le ressentiment de ses procédés. Chacun connoit la douce facilité de ses mœurs. Méliste n'a jamais fait l'objet de l'entretien du public , qui n'est éveillé que par des aventures d'éclat. Les amans se sont succédés

succédés si rapidement que son mari n'a pas eu le tems d'asseoir des soupçons : il croit sa vertu sans tache. Mérite a passé ainsi doucement six lustres dans les plaisirs de l'amour, sans altérer sa réputation, & la mere la plus scrupuleuse laisse sa fille en société avec elle.

ELVIRE a cinquante ans bien sonnés. Sa vie a été une chaîne d'aventures amoureuses, mais depuis quelques années elle est délaissée : l'ennui l'accable. Elle se contente de dire que les hommes ne sont plus polis. Quel amant prendra Elvire ? se mettra-t-elle à l'éducation & se plaira-t-elle à former un jeune homme honoré d'être distingué par elle ? le retiendra-t-elle pas des présens ? non, Elvire s'attache un homme de soixante-quinze ans, qui a usé dans l'intrigue soixante ans de sa vie, qui n'a fait que prendre, quitter des femmes & en être quitté. Ils louent une petite maison, & là ce

couple amoureux se rend avec deux flambeaux mystérieusement tous les soirs. Deux laquais portent la pesante Douairière, deux autres soutiennent l'Invalide galant. C'est ainsi qu'ils arrivent dans un boudoir délicieux. Quel plaisir attend Elvire ? le plus piquant pour elle, celui de rajeunir, d'être traitée par le vieillard comme une petite étourdie. Que vous êtes enfant, lui dit-il, finissez donc vos folies ! elle redouble de petites manières enfantines. Elvire se ruine pour cet amant, & ne croit pas trop payer l'image des beaux jours de sa vie.

ON a peine à concevoir quelles sont les qualités propres à faire jouer avec succès le rôle d'homme à bonnes fortunes. Il sembleroit d'abord que l'agrément de la figure, l'esprit & tous les avantages extérieurs doivent seuls obtenir des succès ; mais plusieurs se sont distingués dans cette pénible & brillante carrière, sans avoir rien

de remarquable dans leur figure & dans l'esprit. (*)

IL n'est presque point de Romans qui n'aient plus ou moins nuï aux mœurs , en raison des charmes du style , & des peintures séduisantes qu'ils renferment.

(*) LE Duc de Lauzun étoit petit & laid, & il n'est point d'homme plus célèbre dans ce genre , par le rang & la multitude de ses conquêtes. La Reine de Portugal & sa sœur Mademoiselle d'Aumale , également éprises du plus violent amour pour lui , avoient tiré au sort , à qui des deux l'épouserait. Elles étoient convenues , que pour lui procurer une fortune considérable , celle qui auroit été maltraitée par le sort , se feroit Religieuse & donneroit tout son bien à l'autre. Il n'y a rien d'aussi flatteur peut-être dans les annales de la galanterie. Mademoiselle avoit voulu l'épouser publiquement , & cette passion par sa vivacité & ensuite par le refroidissement de son amant , a fait le malheur de sa vie. Le Duc de Lauzun avoit eu les faveurs de femmes qu'il avoit disputées au Roi. Mademoiselle convient qu'il écrivoit mal , & revient toujours à dire qu'il avoit des manières *extraordinaires* ; il semble que ce soit là ce qui lui plaisoit le plus dans son amant.

EN admirant l'esprit & le style de quelques Auteurs de Romans , on ne peut s'empêcher de regretter l'emploi qu'ils ont fait de leurs talens. Quel art ! quelle adresse pour séduire , Richardson ne prête - t - il pas à Lovelace ! Quelle vivacité d'imagination il fait éclater ! quelles ressources il développe ! dans quel labyrinthe d'intrigues il engage son héros , & avec quelle habileté il l'en tire ! Mais à quoi doit aboutir l'appareil de tant de forces réunies ? est-ce à déterminer une guerre ? à fixer le sort d'une Nation ? à balancer les intérêts d'une partie du Monde ? Non. C'est à séduire une jeune fille & l'amener par degrés à céder à ses desirs , à des desirs-qu'il fait maîtriser & subordonner à la fantaisie de l'amour propre. C'est envain qu'on prétend qu'un tel ouvrage, que les ouvrages de ce genre , quoique bien inférieurs en général à Clarisse pour le talent & l'imagination, ont un but moral. C'est en vain que les Auteurs ont l'atten-

tion de terminer le Roman par une catastrophe qui est la punition de la séduction & du crime. Les héros du vice sont présentés avec de si brillantes couleurs dans tout le cours de l'ouvrage , ils réunissent tant d'avantages , ils ont des succès si flatteurs , qu'ils intéressent vivement. Les Auteurs leur prêtent des plaisanteries sur la vertu qui la rendent ridicule , ils échauffent par leurs peintures l'imagination , enflamment les sens , & remplissent les personnes les plus vertueuses d'idées Romanesques , qu'elles cherchent à réaliser. Les jeunes gens épris des rares qualités de Lovelace & de ses pareils , sont plus séduits par l'éclat de ses succès , qu'ils ne sont effrayés à l'aspect de sa fin tragique. Les femmes se persuadent qu'elles feront un meilleur choix que Clarisse , elles se flattent de pouvoir s'arrêter au bord du précipice ; enfin les femmes sont pour les héroïnes de Romans , comme beaucoup de gens pour les grands hommes

qui ont eu des foibleſſes , ou des vices. Ils croient s'en rapprocher , parce qu'ils leur reſſemblent par le mauvais côté. En liſant la conjuration de Veniſe , on eſt , ſans ſe l'avouer diſpoſé en quelque forte à deſirer que cette Ville ſuperbe ſoit brûlée , que ſes Citoyens ſoient égorgés , parce que l'on éprouve une forte de regret de voir échouer des meſures ſi bien concertées , de voir ſacrifier de ſi braves conjurateurs. Les plus grands ſcélérats en galanterie excitent de même un viſ intérêt : on ne voit pas les malheurs de leurs victimes , comme on perd de vue l'horreur de l'incendie de Veniſe. L'éclat de l'entreprise , les difficultés de la conquête , l'habileté du Séducteur frappent ſeul l'eſprit du Lecteur. Quel but pour l'amour propre , que celui qu'il a plu d'appeller conquête en amour ! une femme eſt ſans prix , ou n'a pas plus de prix que mille autres. Il n'en eſt peut-être point d'invincible , lorsqu'un homme adroit , ſans ceſſe

occupé du même objet , secondé par l'occasion , l'entoure de pièges. Les sens & l'amour propre combattent pour lui , c'est assiéger une place trahie par le Gouverneur & les troupes. Est-ce la peine de s'abaisser à mentir , d'épuiser en tromperies son imagination , d'employer un tems précieux pour obtenir après mille combats les faveurs d'une femme qu'on n'aime pas ?

L'IMAGINATION des femmes une fois exaltée par l'éclat d'une aventure , les entraîne vers un homme sans mérite. En suite , semblables au statuaire , elles encensent l'idole qu'elles ont créée.

IL est des genres dans la Société qui se perdent ; c'est ainsi que certains poissons , après avoir long-tems abondé sur les côtes , disparaissent pour des siècles. Il n'y a plus , à proprement parler , de fats , de ces fats transcendans , qui primoient dans la Société , donnoient des loix sur la parure & les mo-

des , qui subjugoient les femmes & en imposoient aux hommes par l'audace & les succès , & dont la jeunesse s'empressoit de copier les manieres & d'imiter le ton. Tels étoient Vardes & Lauzun. Il y a de la fatuité parmi les hommes , parce que la présomption domine plus ou moins. Mais le fat d'une Société est souvent un homme modeste dans un autre , il faut , pour remplir ce rôle d'une maniere distinguée , réunir aux avantages extérieurs l'esprit & l'audace , & être placé dans une certaine élévation. Quelque vicieux que soit l'emploi des talens d'un fat , ils n'en existent pas moins : mais les modèles manquent dans ce genre , comme dans beaucoup d'autres.

LES gens à bonnes fortunes par métier , commencent à passer de mode : l'extrême liberté de la Société , qui fait disparaître les obstacles , diminue l'ardeur des desirs & le prix de la conquête. Cette liberté a oi-

blit l'envie de plaire & détruit la galanterie. Les jeunes gens qui entrent dans le monde séduits par la lecture des Romans, excités par les récits des aventures galantes de la génération précédente, s'empressent d'essayer leur mérite par quelques entreprises. La paresse bientôt les retient dans les mêmes chaînes, que l'habitude resserre; on voit beaucoup d'arrangemens auxquels il ne manque rien du mariage, pas même l'ennui d'une vie uniforme. Il y a moins de bals, de fêtes, de grandes occasions propres à réveiller la vanité & à lui offrir des triomphes. Le goût des plaisirs faciles contribue encore à enlever aux femmes une foule d'adorateurs.

POLYDOR est fameux par des aventures d'éclat, & dans quelques Sociétés, on le compare à Lovelace; car chaque quartier a son petit Lovelace. Deux femmes ont été enfermées pour lui, elles expient dans un

couvent le plaisir d'avoir été l'objet de ses empressemens. On est porté à se faire une idée brillante de ses agrémens & de sa figure : je le rencontre, & ce fameux vainqueur à la figure commune & la conversation la plus infipide. Quel est donc le principe de ses succès ? le voici : il s'est adressé par calcul , ou par hasard à deux mauvaises têtes , que le vent le plus léger devoit faire tourner : il a profité de leur étourderie, de leur désœuvrement , & mille autres à sa place auroient eu ce triste & scandaleux avantage : Polydor est en galanterie, ce que seroit en bravoure , un homme qui insulteroit des poltrons reconnus ; mais il a déshonoré deux femmes , & sa conquête tentera d'autres femmes séduites par l'éclat de ses succès.

LA galanterie est à l'amour, ce que la politesse est aux vertus sociales. Elle est son imitation & son supplément.

LES femmes qui ont passé l'âge de plaire, ne savent comment remplir le vide qu'elles éprouvent. Leur imagination est obscurcie de vapeurs qui naissent du désœuvrement de l'esprit & de la langueur de l'ame. (*)

D I A L O G U E

E N T R E

Un Médecin & une Dame.

Le Médecin.

AUTANT que j'en puis juger aux manieres de Madame, à ses habits & à son langage,

(*) On a remarqué qu'il périssoit à un certain âge, plus de femmes du grand monde que de l'ordre de la Bourgeoisie ou du Peuple. En voici sans doute la raison. C'est qu'à la révolution naturelle qu'éprouve le tempérament, se joint pour les premières le chagrin amer de n'être plus aimées & tout l'ennui d'une ame oisive.

elle est riche, d'un état distingué & a vécu dans le grand monde.

La Dame.

OUI, Monsieur.

Le Médecin.

VOTRE âge doit être de trente - huit ans environ ?

La Dame.

A peu - près.

Le Médecin.

JE ne m'explique pas précisément sur l'âge, parce que je ne me rappelle pas d'avoir vu dans ma vie, de femme qui eut quarante ans juste.

La Dame. (En riant.)

PASSONS. Je ne m'en éloigne pas.

Le Médecin.

COMME il est nécessaire que je sois parfaitement instruit de votre position, je dois

savoir vos relations, afin de juger des objets qui influent sur vous. Vous êtes sans doute mariée ?

La Dame.

J'AI été mariée à seize ans.

Le Médecin.

VOTRE époux, Madame, excusez ma curiosité, vit-il avec vous dans une grande union ? êtes-vous maîtresse au logis, comme je l'imagine à vos yeux & à l'indépendance qui regne dans votre maintien ?

La Dame.

LA paix a toujours régné dans mon intérieur, & mon mari a de la complaisance pour moi, comme j'en ai réciproquement pour lui.

Le Médecin.

J'ENTENDS, Madame, je fais ce que c'est que la complaisance d'un mari de Paris. C'est son asservissement, & souvent sa nullité.

La Dame.

Vous outrez les choses , Monsieur.

Le Médecin.

AVEZ-vous des enfans ? quel est leur âge ?

La Dame.

J'AI une fille de quinze ans & un garçon de quatorze.

Le Médecin.

J'IMAGINE que la fille est au couvent , le garçon au college & que vous les voyez peu , Madame , dissipée comme vous l'êtes par les plaisirs & les devoirs de la société.

La Dame.

JE les aime beaucoup , mais il est vrai que je ne les fais pas souvent venir chez - moi , de crainte de nuire à leurs occupations.

Le Médecin.

A présent , Madame , je suis prêt à écouter l'exposé de vos maux.

La Dame.

MONSIEUR saura que j'ai toujours eu les nerfs délicats & susceptibles des plus vifs ébranlemens. Depuis deux ou trois ans cette irritabilité augmente, & je suis accablée de vapeurs. Souvent je pleure sans sujet, & je me sens des suffocations intérieures. Je dors mal, mes digestions sont mauvaises....

Le Médecin.

MADAME dans un tel état doit éprouver une sorte de vide, un ennui qui lui rend insipides les choses qui lui plaisoient le plus.

La Dame.

JUSTEMENT, Monsieur.

Le Médecin.

LA société ne doit plus avoir pour Madame le même agrément? les vapeurs ternissent tous les objets?

La Dame.

Vapeurs à part , Monsieur , il ne règne plus dans la société ce ton animé & décent, cette galanterie que j'ai vue , sans être bien vieille , autrefois dans les hommes. Il semble que les mœurs aient changé du tout au tout, & rien n'est plus rare à présent que la politesse, même parmi les gens de l'état le plus distingué.

Le Médecin.

Vous me surprendriez , Madame , si je n'étois pas accoutumé à la diversité des opinions, & à en chercher la cause. J'ai vu ces jours passés une jeune Dame qui venoit de Paris, & qui m'a vanté les charmes de la société , l'excellence du ton qui y règne, l'esprit , les manières & la politesse des hommes.

La Dame.

C'EST quelque jeune étourdie qui n'a pas encore eu le tems de former son jugement, &

& qui , faute d'expérience , est enchantée de tout ce qu'elle voit.

Le Médecin

J'IMAGINE , Madame , qu'on vous a conseillé les eaux.

La Dame.

OUI : j'en ai pris pendant deux saisons sans succès , & je me suis déterminée à voyager pour me dissiper.

Le Médecin.

IL est une question nécessaire , bien importante que je suis embarrassé de faire à Madame , elle excusera ma liberté.
Madame a sans doute le cœur sensible ?

La Dame.

JE vous entends , Monsieur le Docteur...
vous me voyez familière avec Monsieur , &
vous croyez

R

Le Médecin.

NON, Madame, Monsieur est votre ami, & voilà tout, j'ai vu cela au premier coup d'œil. vous avez sans doute eu des attachemens d'un autre genre? je ne prétends point jeter de nuages sur la vertu de Madame; mais on n'est pas toujours Maître de son cœur.

La Dame. (En riant.)

HÉ bien! Monsieur le Docteur, je m'en rapporte à vous: puisque vous êtes si pénétrant, concluez d'après vos notions.

Le Médecin.

JE remarque que le visage de Madame s'est éclairci depuis un instant, que son teint s'est animé.

La Dame. (Avec un air modeste.)

Vos questions peuvent bien produire de la surprise & de l'émotion. Mais enfin que pensez-vous de mon état?

Le Médecin.

JE pense, Madame, que je connois parfaitement votre maladie.

Le Dame. (Vivement.)

A-t-elle un nom, cette maladie ?

Le Médecin.

OUI, Madame, pour moi ; je lui en ai donné un : c'est la maladie de quarante ans, parce que c'est à cet âge en général qu'elle manifeste avec les mêmes symptômes à peu de différence près. Elle attaque les femmes riches, celles qui ont vécu dans le grand monde, & sur-tout les femmes belles, jolies, agréables. Vous savez qu'il y a des maladies affectées à tous les états, celle des peintres, des potiers d'étain, des

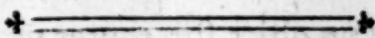
La Dame.

MAIS la guérissez-vous, cette maladie ?

Le Médecin.

C'EST beaucoup d'en connoître la cause & les symptômes , quand cela ne serviroit qu'à empêcher de prendre des remedes. Je suis à peu-près sûr de guérir Madame , pourvû qu'elle se serve de sa raison que je dirigerai , & qu'elle ait un peu de patience. L'état d'incertitude est de tous le plus cruel, on est dans cette situation sans cesse aux prises avec l'espérance & la crainte. Détourner les yeux du passé , considérer les ressources de l'avenir , substituer des goûts durables & faciles à satisfaire , à des passions qui troublent & dont l'objet échappe , se rassembler en soi-même , & moins dépendre des objets extérieurs , s'attacher davantage à connoître qu'à sentir , distinguer ce qu'il entre de vanité dans ce que nous appellons nos sentimens , pour diminuer de leur prix à nos yeux ; considérer que nos attachemens ne sont au fond qu'un emploi du tems , que toute autre occupation

peut remplacer ; voir enfin dans la considération, le dédommagement de succès passagers & frivoles. Voilà en général, Madame, les moyens de guérison que je puis vous offrir. Je suis attendu en ce moment par une Dame qui a été quittée par son amant & qui est dans un état de convulsion effrayant. A notre première conférence, je ferai l'application des remèdes généraux que je vous indique, à votre état & à votre constitution.



IL est un degré d'amour qui inspire une aveugle confiance en l'objet aimé, incompatible avec la jalousie.

LA raison ne peut rien contre le sentiment. De là vient que les lieux communs de l'amour répétés depuis deux mille ans, les protestations, les sermens produisent toujours leur effet. Une femme amoureuse tremblera toujours que son amant ne se perce à ses yeux dans un moment de désespoir.

ON aime de toute sa force dans sa jeunesse, & de toute sa foiblesse dans un âge avancé.

De
l'Homme
véritable-
ment
amoureux.

UN homme véritablement amoureux est moins entreprenant, que celui qui ne cherche qu'à satisfaire ses desirs ou sa vanité. Les raisons n'en sont pas difficiles à trouver. Il ne faut que connoître la nature & le siege du sentiment qui les anime. L'amour regne sur l'ame, le cœur & les sens ; c'est la domination d'un objet sur toutes nos facultés ; l'amour consiste dans une préférence exclusive, arrachée plutôt que donnée. Celui qui est véritablement épris, ne fait pas ce qui lui plaît le plus dans la personne qu'il aime : il ne distingue rien, il ne sépare rien dans son affection. On aime avant de le savoir, avant de s'en rendre compte ; c'est par le trouble, c'est par le désordre qu'excite la présence de la personne aimée, qu'on reconnoit son empire, plutôt que par les desirs. On n'a pas

la jouissance de son esprit , il est éteint par le sentiment. Ce n'est point de l'esprit , c'est de l'ame que partent alors les pensées & les expressions. Tous les mouvemens se croisent , se confondent. On begaye , on s'arrête , on pâlit , on rougit , comme dans la colere. Tel est le caractere de l'amour.

*Et dans les doux transports , où s'égare son ame ,
Il ne sauroit trouver de langue ni de voix.*

CELUI qui veut séduire , n'a qu'un but. Il voit la femme qu'il desire , des yeux dont un chasseur voit sa proie. Il épie ses ruses ; il la suit dans ses détours ; il saisit un instant de foiblesse , triomphe , & souvent jouit de sa victoire avec insolence. L'amour , comme je l'ai dit , domine l'ame , il verse la tendresse dans le cœur , & le propre de la tendresse est de pénétrer l'ame qui l'éprouve de l'intérêt d'un autre. Ainsi la plus légère résistance suffit pour allarmer celui qui est

véritablement épris; il croit perdre pour jamais l'objet de son affection. Il est pour l'ame mille jouissances, qui retardent, qui suspendent les desirs. La femme qu'on aime a mille faveurs à accorder, dont chacune est d'un prix infini. On aspire à la posséder toute entière, on ne veut que jouir de celle qu'on desire, & l'esprit est toujours présent pour profiter du moment favorable. On n'est pas maître de soi, quand on aime: tout déceit, tout trahit, parce que le trouble & l'inquiétude sont sans mesure. De là vient qu'il est si difficile de cacher son amour dans les commencemens. C'est par la même raison qu'on est réservé, mal-adroît, timide, embarrassé. L'homme passionné ne fait pas ce qu'il desire au moment: c'est une maison embrasée dans toutes ses parties; on ne fait où porter du secours de préférence pour éteindre l'incendie. Il ne peut être heureux seul: il ne cherche pas à triompher, à jouir, mais à se confondre avec la femme qu'il aime.

Il faut qu'un même instant , qu'un même desir les unisse , qu'il soit en quelque sorte au comble du bonheur , sans l'avoir prévu.

COMMENT s'assurer d'être véritablement aimé? La plupart des symptômes de l'amour sont équivoques. Votre amant a de la jalousie , Hortense ? L'amour propre suffit pour exciter toutes ses fureurs. Vous ne voyez aucun refroidissement dans ses desirs? j'en conclurai que ses sens ont de l'ardeur. Il est sans cesse auprès de vous ? L'empire de l'habitude peut déterminer son assiduité. Ses yeux se remplissent de larmes , lorsqu'il vous parle de sa tendresse? Les bons Acteurs en savent verser en abondance. Ses lettres sont remplies de sentimens & de chaleur ? Les Poètes & les Auteurs de Romans en écrivent de brulantes. Il est peut-être un moyen de juger de la vérité de ses sentimens. Dans vos longs entretiens , vous parle-t-il plus de vous que de lui?

L'IMAGINATION dans plusieurs personnes, dans les femmes surtout, fait l'office du cœur & des sens; leur tête est échauffée de l'idée d'un objet, tandis que leurs sens tourmentés se taisent, & que leur cœur vide & froid n'éprouve aucune tendresse. Cette fausse passion, qui n'a rien de solide, peut être durable, si l'habitude vient s'y joindre.

LE combat du sentiment & de la pudeur est ce qu'il y a de plus touchant & de plus flatteur pour un homme amoureux.

CELUI qui aime, sans être payé de retour, est plus sûr que tout autre d'aimer véritablement.

UN homme passe sa vie chez sa maîtresse. Sa femme meurt; on le trouve heureux de pouvoir suivre en liberté son penchant, en s'unissant à l'objet de son affec-

tion. Mais si cet homme , qui est habitué à sortir de chez-lui tous les jours à quatre heures , se marie à sa maîtresse , où ira-t-il en sortant de chez-lui ?

.....
*Fragment
d'une
Lettre.*

Vous prétendez que je suis difficile à connoître ; cependant je me suis toujours offerte à vos yeux, telle que je suis , & c'est votre faute , si vous n'avez pas lu dans mon cœur. Je suis , dites vous , une énigme , hé bien , le mot de cette énigme est *Femme* ; je le suis complètement. J'ai l'imagination vive , peu d'ardeur dans les sens , le cœur susceptible d'émotions passageres , beaucoup d'amour propre & de vanité. Avec ces clefs , vous ouvrirez tous mes appartemens. J'ai beaucoup réfléchi malgré cet air d'étourderie qui m'est naturel & que j'outre quelquefois. J'ai cherché à démêler ce qui se passoit dans les autres femmes ; & celles qui ont eu le plus d'avantures , sont conve-

nues avec moi qu'elles avoient tâché d'exciter leurs sens , qu'elles n'avoient embrassé que l'ombre du plaisir , & que le poursuivant sans cesse , elles s'étoient perdues d'essais en essais , comme ceux qui cherchant la pierre philosophale , se ruinent en expériences. D'après mes réflexions , j'ai pensé à donner toute satisfaction à mon amour propre , à ne prendre de l'amour , que ce qui pouvoit le flatter ; j'ai toujours vu les hommes supplians , & jamais vainqueurs insolents. Je fais briller à leurs yeux un rayon d'espérance , pour les soutenir dans la pénible carrière qu'ils parcourent en m'aimant. Chacun d'eux croit être plus heureux , plus adroit que son rival ; mais je leur échappe , comme *Prothée* au moment où ils croient triompher. Je ne vous cacherai pas que malgré mes réflexions & mes savantes manœuvres , j'ai pensé succomber deux fois. Oui , j'ai éprouvé dans le tête à tête deux fois des émotions , dont

on n'a pas su profiter. Elles ont passé comme un éclair , & je me suis plu à me venger de la mal - adresse de mes amans , qui m'avoient laissé desirer , & de l'empire qu'ils avoient pensé acquérir sur moi. Ce sont de vains plaisirs , me direz - vous ; mais , ma chere amie , qu'on ôte la vanité de ce monde , que restera - t - il ? Je soutiens , moi , que la vanité est après la faim , ce qui anime le plus les hommes. C'est un principe mille fois plus actif & plus fécond que l'amour. L'un occupe quelques minutes dans la journée , quelques personnes , & dans un court espace de la vie : mais dès qu'un enfant fait parler , il veut faire effet , il veut qu'on s'occupe de lui , il aspire à fixer l'attention. A toutes les heures du jour , à tous les âges , les hommes & les femmes cèdent à ce besoin impérieux. Que prétendent les Héros , les Guerriers , les Ministres , si ce n'est d'être l'objet de l'attention des hommes , de faire l'en-

trétien d'une partie du monde, de voir ceux qui les approchent dans un état de dépendance, de produire de grands effets, quand ils paroissent; enfin de voir les hommes empressés à les servir, & occupés de deviner leurs desirs pour les satisfaire? Je me dis souvent en entrant au Spectacle: quand l'éclat de mon teint, mes yeux, ma taille, l'élégance de ma parure fixent tous les regards; quand les hommes & les femmes se tournent vers moi, avertis par un murmure d'admiration, je me dis: j'ai plus d'influence & de pouvoir réel sur tous les êtres qui sont ici, que les plus importans personnages; ils peuvent combler des biens de la fortune, mais leur empire est plus borné que le mien. Ils n'agissent que sur les esprits, & j'ai le cœur & les sens de plus dans mon domaine. Disgraciés, ils ne sont plus rien; ils n'ont qu'un pouvoir d'emprunt: le mien m'appartient; l'idée du bonheur que je puis faire éprouver, ne peut être séparée de ma per-

sonne. Suis-je une dupe, dites le moi, de
jouir à la maniere des Héros & des Minis-
tres, d'avoir sans peine, ce qui leur coute
des années de travail, ce qui leur fait pas-
ser tant de mauvaises nuits, dans la crainte
d'en être privés? j'ai été inoculée, aucun
événement ne peut donc me faire tomber de
ma place & j'ai douze ans d'empire assurés.
Vous croyez à la constance, & vous pré-
férez à tous ces vains plaisirs le charme
d'un sentiment durable. Mais en est-il qui
puisse se soutenir long-tems dans toute sa viva-
cité? Le véritable amour est une maladie qui
parcourt divers périodes: desir, possession
satiété; voilà les trois époques de l'amour.
C'est en vain qu'on veut tenir constamment
au même objet. La curiosité & l'habitude
déterminent les hommes. L'une fait les
amants volages, & l'autre, les gens constans.
Les uns sont actifs & les autres pares-
seux. Les amans constans ne sont que des
hommes d'habitude. C'est un attachement

bien flatteur que celui qui ne se soutient que par l'inertie ! si ces amans qu'on admire , vous faisoient part de la langueur de leur commerce , de l'insipidité de leurs jouissances , ils vous dégouteroient à jamais de la constance. L'amour est éteint dans leur cœur , & ils sont plus attachés à l'appartement de leur maîtresse , à un genre de vie , à la maniere d'employer leur tems , qu'à la personne qu'ils semblent aimer. Un sentiment profond , vif & durable , est une chimere. Comment peut-on trouver toujours aimable ce qu'on voit sans cesse , être intéressé par une conversation , qu'on finit par savoir par cœur ? Les personnes les plus chatouilleuses sont insensibles au tact de leurs propres mains : c'est qu'elles y sont habituées. Peut-on commander à ses sens d'être vivement réveillés sans cesse à l'approche du même objet ?

UN sentiment vif , exclusif , qui absorbe
l'ame

L'ame & les sens, est le produit de la solitude, qui concentre l'ame dans elle-même, du calme qui laisse le tems d'éprouver des impressions durables, enfin de la rareté des objets aimables, qui exclut la comparaison. Un tel sentiment peut-il exister dans une grande Ville, dans une Cour? une Capitale immense, telle que celle où nous vivons, offre une succession rapide d'objets qui s'oppose aux impressions profondes; là tout ce qui peut fixer les regards, se présente sous un aspect séduisant; là mille beautés se disputent l'avantage: l'homme est agacé parce qu'il y a de plus attrayant, & la facilité du succès émousse la vivacité des desirs. On est incertain, on voltige d'objets en objets; l'effet de la beauté est détruit par celui de la grace piquante, & celui-ci à son tour est détruit par la grace touchante. On compare, on hésite, on n'a pas le tems d'aimer, de choisir. On desire toutes les femmes & l'on n'en aime aucune. L'homme

est au Bal , à la Comédie , dans la Société ;
comme chez un marchand , qui étale cent
pieces d'étoffe : il ne fait laquelle préférer.
Vous voyez que malgré ma légèreté ,
j'ai réfléchi. J'ai fait plus , j'ai apprécié , &
je m'en tiens pour mon bonheur aux succès
de l'amour propre. Je me plais à faire éprou-
ver aux hommes le tourment de Tentale.
On a cru pendant quelque tems que j'étois
galante : on me rend justice à présent , &
l'homme que j'ai l'air de distinguer , ne
peut pas même être un fat à mes dépens.
Adieu , ma chere amie , ne soyez pas en
peine de moi. Quand ma jeunesse sera pas-
sée , je serai comme un Ministre disgracié ,
& il me restera de plus la ressource de l'in-
trigue , du bel esprit & de la dévotion.

*De
l'Esprit
des
Femmes.*

IL semble que l'esprit des femmes n'ait
pas assez de force pour ne s'attacher qu'aux
choses. Elles y joignent presque toujours

un objet sensible. La haine, ou l'amour des personnes détermine toutes leurs actions & se joint à tous leurs intérêts. Elles n'accusent pas du mauvais succès d'une affaire, les circonstances & les obstacles qu'elle présente par sa nature, mais elles s'empressent de s'en prendre à quelqu'un. Les choses leur plaisent par les personnes dont elles viennent. La prévention & la passion regnent dans leurs sentimens & leurs actions. Leur entretien a pour objet principal les personnes. Elles parlent moins de l'homme, que d'un tel homme qu'elles analysent, décomposent, définissent avec une sagacité étonnante. Lorsqu'on a recours à l'appui d'une femme, à son crédit, pour le succès d'un projet, il faut se garder de lui parler des obstacles qui dérivent de la nature même du projet, ou de l'état des affaires. L'habileté consiste à profiter de son penchant à aimer & haïr; à lui persuader que les obstacles n'ont

d'autre principe que la volonté & l'opposition d'un homme en place. C'est alors qu'une femme agit avec chaleur & constance, qu'elle n'écoute plus de raison, s'irrite, se roidit contre les difficultés: un simple intérêt s'est changé en passion, & le succès de l'affaire n'est plus douteux.

Vous avez un grand procès, Dorilas, qui compromet votre honneur & votre fortune. Vous avez raison, dites vous; votre bon droit est si clair, que vous ne craignez pas votre partie adverse. Laissons votre droit, vos titres. Je connois votre procès; il est plus que douteux: les apparences les plus fortes sont contre vous. Mais comment êtes-vous avec l'enthousiaste Argyre, qui a une légion à ses ordres, dont elle enflamme les têtes? avec la circonspecte & ambitieuse Belinde, qui détermine avec tant d'adresse les jugemens de plusieurs personnes puissantes? avec la froide & factice Célimene qui étale avec une fausse chaleur de si grands sentimens, &

dont l'amant commande à dix jeunes gens, qui adoptent ses jugemens & révèrent ses décisions ? avec cette Dorine si répandue dans le plus grand monde , qui conte dans dix maisons en un soir l'histoire du jour, l'embellit , & souvent la compose en entier ? Voilà , Dorilas , ce qui forme l'opinion publique. Elle agit sur les Juges, même les plus integres , dont l'esprit s'offusque par le nuage de la prévention générale. Plaidez , imprimez avec ces appuis ; vos mémoires seront lûs , dévorés , & celui qui osera douter de la bonté de votre cause , celui dont la chaleur ne sera pas tout-à-fait au même degré du thermomètre de ces personnes si vives , si accréditées , sera déclaré un homme sans principes. Il sera du bon air , il importera même à sa sûreté d'être pour vous.

L'IMAGINATION est la partie dominante de l'esprit des femmes. Leur Dictionnaire par cette raison est plus étendu que celui

des hommes. Elles trouvent des rapports entre les objets les plus distans. Leurs comparaisons sont vives, frappantes, & rendent sensibles les choses les plus abstraites.

LES femmes ne remontent que rarement aux causes, mais devinent les effets d'une manière prophétique. Leur conception fine & délicate, leur fait appercevoir une foule de circonstances qui déterminent ou empêchent les succès.

LA science de la morale est la partie où leur esprit s'exerce avec le plus d'avantage. Les foiblesses du cœur leur sont connues, & par la sagacité de leur esprit & par l'expérience. Le cœur de l'homme est leur domaine. Les prétentions les plus cachées ne peuvent leur échapper. L'amour propre, la vanité n'ont point de replis obscurs où leur lumière ne pénètre. C'est par cette raison qu'elles démêlent & rendent sensibles les ridicules les plus cachés. La

finesse de leur tact ne les rend pas moins habiles à discerner le mérite. L'homme médiocre doit trembler en paroissant devant une femme d'esprit.

IL y a en général peu d'ordre dans leurs idées. Tantôt elles voient les objets sous une face , & tantôt sous une autre ; elles savent en parer les divers aspects des plus brillantes couleurs. L'esprit des femmes les plus célèbres ressemble quelquefois à la lanterne magique. De là vient qu'il s'est trouvé dans les femmes d'un esprit supérieur un certain dérèglement qui présentait l'idée de la folie.

ELMIRE (*) possède à un degré supérieur le don de la pensée. La plus vive conception , la sagacité la plus pénétrante & la plus brillante imagination , sont les qualités qui

*Portrait
d'une
Femme
d'un esprit
supérieur.*

(*) Ce portrait est le seul qui soit dans cet ouvrage ; & il est à l'avantage d'une personne qui n'existe plus.

dominant dans son esprit. La pensée semble être l'essence d'Elmire, uniquement destinée à l'exercice des facultés intellectuelles. Je n'entreprendrai pas d'assigner ce qui appartient à son caractère, d'essayer de peindre son ame & son cœur : ces divisions d'un être pensant & sensible n'existent pas dans elle : l'esprit seul constitue son ame, son cœur, son caractère & ses sens. Madame de Tencin, disoit un jour à Fontenelle en mettant la main sur son cœur : *c'est de la cervelle qui est là*. On pourroit dire de toutes les actions & de tous les sentimens d'Elmire, c'est de l'imagination. Tout est soumis chez-elle à l'influence de la pensée du moment. Si son imagination lui peint les charmes de l'amour, elle s'en pénètre, & son esprit semble lui créer un cœur & des sens ; il fait à l'instant orner un objet des plus brillantes qualités. Le même esprit, actif, inquiet, curieux de connoître, d'approfondir, détruit son propre ouvrage. L'enchantement disparoît & elle devient promp-

tement inconstante. Comme son esprit n'a point vieilli, elle est susceptible de toutes les erreurs de la jeunesse. Son esprit, car il compose tout son être, & c'est à lui qu'il faut toujours en revenir, a le plus rapide élans; & le premier jet de sa pensée est semblable à une flèche vivement décochée, qui atteint promptement le but le plus éloigné. Elmire a peu d'instruction & elle est incapable de réflexions suivies. Il n'y a jamais pour ses pensées ni veille ni lendemain. Sa vie est une longue jeunesse, que n'a jamais éclairée l'expérience. Son esprit semble être le char du Soleil abandonné à Phaëton. Sa pénétration vive lui tient lieu de savoir, parce qu'elle lui fait promptement atteindre à ce qui exerce toute l'attention des autres. Elle parcourt un livre plutôt qu'elle ne le lit, devine plus qu'elle n'apprend. Rien n'est étranger pour elle, tant sa conception est vive. Les idées les plus abstraites entrent aussi facilement dans

son esprit que les plus simples notions. Une imagination vive & brillante lui fait peindre tous les objets , & lui compose un dictionnaire particulier. Elle fait de la langue un usage qui donne a tout ce qu'elle dit , un caractere expressif & pittoresque. Sa conversation est animée , semée de traits saillants , de définitions justes , de comparaisons ingénieuses. Il faut plutôt l'entendre que s'entretenir avec elle. Elle n'a jamais le desir de briller : la prétention est au-dessous de celui qui possède pleinement & sans effort. Elle dépense son esprit comme les prodigues leur argent , pour le plaisir de dépenser & non pour paroître. Elmire doit passer pour méchante , parce qu'elle blesse souvent l'amour propre des autres ; mais l'esprit seul est l'objet de ses observations : sa critique est déterminée bien plus par le besoin & l'habitude de comparer & de juger , que par aucun sentiment de malveillance. Elle disserte

sans cesse sur l'esprit : c'est son domaine. L'esprit est tout en elle , & il est tout pour elle. Elmire ne pourroit s'empêcher de révéler le défaut qu'elle remarqueroit dans l'esprit d'un homme qui lui auroit sauvé la vie.

L'AUTEUR ingénieux & célèbre du livre de l'*Esprit* a prétendu démontrer que la sensibilité physique & l'intérêt personnel étoient les principes déterminans de nos actions : il s'est efforcé de prouver que les plaisirs physiques , (*) étoient le seul but que se proposoit l'ambitieux au milieu des vastes projets qui semblent l'en éloigner. Les

La sensibilité physique n'est point le principe unique de nos actions & de l'ambition.

(*) „ La conclusion de ce Chapitre, dit l'Auteur ,
„ c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de
„ la crainte & de la douleur ou de l'amour des plaisirs
„ des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les
„ autres. „

De l'Esprit, tom. II. Discours III, pag. 19.

„ Mais chez les Peuples policés , c'est le desir vague
„ du bonheur, desir qui se réduit toujours, comme je l'ai

exemples suffiroient, sans le raisonnement, pour prouver la fausseté de ce système. L'ancien Gouvernement de l'Egypte, celui des Perses, sous le regne de Cyrus & de quelques autres Rois; la République de Lacédemone & les premiers tems de la République Romaine, nous offrent un spectacle bien différent & bien plus glorieux pour l'humanité. Là se trouve marqué le degré d'élévation où l'homme peut atteindre par la sagesse & la vigueur des institutions. On croit lire l'histoire d'êtres d'une autre espece, quand on compare à ces anciens peuples, les hommes de nos jours.

IL est dans l'homme deux existences distinctes & séparées; l'une est purement phy-

„ déjà prouvé, aux plaisirs des sens, qui le plus communément inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis sans doute en droit de choisir celui des femmes comme le plus vif & le plus puissant de tous. „

Tom. II, pag. 26.

sique & l'autre morale. C'est vouloir fermer les yeux à la clarté, que de ne pas voir dans toutes nos actions l'impulsion de ces principes. Chacune de ces existences a ses besoins. Elles agissent l'une sur l'autre dans l'accord intime qui les unit; mais il est des actions qui ne sont que du ressort de l'une des deux. L'homme sauvage n'est occupé que des objets présens, sans réfléchir sur le passé & songer à l'avenir. Chez-lui la faculté de penser est engourdie, & n'a pas plus d'action, que le feu renfermé dans la substance d'un caillou. La pensée semble être l'arbre défendu : c'est elle qui fait connoître le bien & le mal; elle change le sort de l'homme, en se développant, le transporte dans une nouvelle sphere de peines & de plaisirs. Alors ses idées se multiplient, il réfléchit, il compare, il existe moralement : l'amour propre, dont il recele le germe, est enfin développé; un mot, un geste, portent dans son ame le trouble &

la joie. (*) Il éprouve le besoin d'être intéressé, d'être ému, d'être averti de son existence d'une manière vive & flatteuse pour son amour propre. S'il n'est point satisfait, une langueur fatigante s'empare de l'homme. Le travail du corps, l'action de l'esprit, les émotions de l'ame, sont nécessaires pour se garantir de l'ennui. La vie humaine ressemble à celle de ces mendiants paresseux, que l'on condamne en Hollande à pomper l'eau qui les gagne sans cesse. L'esprit & l'ame ont des besoins qui leur sont propres, & qu'on cherche sans cesse à satisfaire. On court au spectacle pour éprouver des émotions, on joue pour être agité par la

(*) Si quelque chose prouve l'empire extrême du moral sur l'homme, c'est ce qui se passe en lui, lorsque son visage & son front se couvrent de rougeur. Un mot, un regard décomposent en quelque sorte son être. Ce mot, ce regard aussi prompts dans leurs effets que l'action de la lumière, transportent le sang d'une extrémité à l'autre; du plus petit vaisseau capillaire, il s'élance pour rougir son front & animer ses yeux. Une telle & si rapide révolution dans le physique s'opère en un clin d'œil par le sentiment & la pensée.

crainte & l'espérance. La femme qui n'a pas la ressource des affaires , la femme dont les sens ont en général moins d'ardeur , est avide d'intrigues amoureuses , où les sens & le cœur n'ont souvent aucune part. Lorsqu'elle croit poursuivre le plaisir , c'est l'occupation , ce sont les succès de l'amour propre qu'elle cherche. Sans partager les desirs qu'elle inspire , elle en est flattée , parce qu'elle y voit l'exercice de son pouvoir. Elle est plus occupée de la vivacité des sensations de son amant , qu'elle n'est empressée de jouir : en lui abandonnant ses charmes , en lui prodiguant ses faveurs , ce qui lui plaît souvent davantage , est d'offrir des trésors à l'admiration.

CE desir universel d'émotions fait rechercher les gens d'esprit. On n'est point attiré vers eux la plupart du tems par l'envie de s'instruire & de s'éclairer ; mais parce que leur esprit plus exercé , rend leur

conversation plus animée, que leurs expressions ont quelque chose de plus piquant, de plus neuf, que les vains propos de l'homme du monde. On fuit les gens tristes, ou plutôt vides d'idées, parce qu'ils communiquent leur insipide langueur avec rapidité. Le poison des Isles n'est pas plus subtil que la peste contagieuse dont l'ennuyeux accable l'esprit. (*) C'est par le même principe, par le besoin d'être animé, qu'autrefois les Princes entretenoient auprès d'eux des fols & des bouffons : leurs propos extravagans réveilloient leur esprit engourdi.

IL est évident qu'il existe un besoin pressant dans l'homme vivant en société, d'être intéressé, qui n'a rien de commun avec les sensations. L'amour propre en est également indépendant, & n'est pas moins impérieux.

(*) On en peut juger par la force sympathique des baillemens,

L'ambition est un composé de ces deux élémens, & loin de présenter rien de physique dans son objet, elle les contrarie souvent dans leurs jouissances. César aimoit les femmes, mais après la gloire, après le pouvoir. (*)

L'HOMME est heureux ou malheureux par la pensée : elle est pour l'esprit ce que l'amour

(*) Un fait relatif à M. Helvetius fut l'origine de son système sur la sensibilité physique. Il étoit né avec un penchant très-vif pour les femmes. Un jour dans sa jeunesse, il se trouva dans un jardin public, & il y remarqua un homme qui étoit entouré, fêté par plusieurs femmes d'une figure distinguée. Il se sentit porté à envier le sort d'un homme qui sembloit en apparence si heureux, qui attiroit l'attention & les égards de femmes charmantes. Il demanda qui il étoit : on lui répondit que c'étoit Maupertuis. Dès lors il forma le projet de se distinguer par les talens de l'esprit, pour être l'objet d'empressemens qui lui paroissent si flatteurs, & qu'il imaginoit pouvoir faire tourner au profit de son goût pour le plaisir. C'est d'après cette manière d'être affecté un instant, qu'il a établi un système général, démenti par le raisonnement & l'expérience de tous les siècles.

T

est pour le corps. Un Géomètre éprouve un plaisir délicieux dans la solution d'un problème. Un Poëte se livre aux transports de la joie, lorsque dans l'exaltation de sa verve, il a déployé toutes les richesses de l'imagination. Source de plaisirs, principe de fécondité, la pensée étend & perpétue l'existence.

L'HOMME desire de vivre dans l'opinion. Il est avide de distinctions qui imposent, qui préviennent en sa faveur. Il aime la domination, parce qu'il a une volonté & qu'il desire qu'elle soit accomplie, qu'on s'y soumette promptement. Madame de Maintenon, offre un exemple frappant du prix infini que l'on met à l'opinion d'autrui, de la passion qu'on a de se montrer supérieur aux autres. « L'envie de
» me faire un nom, dit-elle, étoit ma
» passion » : personne ne l'a portée si loin.
» Cette ambition me faisoit souffrir le mar-

» tyre par mille contraintes que je m'im-
» posois ». Elle s'enferma avec une femme,
qui avoit la petite vérole , sans être sûre de
l'avoir eue. « Un peu de pitié m'y porta
» d'abord , dit-elle , ensuite beaucoup d'envie
» de faire une chose qui ne fut jamais faite ».
Lorsque l'émétique étoit pros crit par des Ar-
rêts , qu'on ne le donnoit qu'à la dernière
extrémité , elle en prit sans nécessité & alla
faire des visites. Elle vouloit qu'on dit :
voyez cette jolie femme , elle a le cou-
rage d'un homme. Il s'en faut bien que
la passion qui dominoit M.^{de} de Maintenon,
qui maîtrisa tous ses autres goûts , & la fit
parvenir au faite des grandeurs , présente
quelque chose de physique : l'ame d'Alexan-
dre étoit embrasée de la même passion. C'est
par le même motif que l'un a fait la con-
quête de l'Asie , que l'autre a risqué sa beauté
& sa vie.

LES Républicains passionnés dont l'his-

toire fait mention , préféroient le bien public à tout autre intérêt. Ils aimoient la vertu pour elle-même , comme le Géomètre , le philosophe , la vérité. Dans les premiers tems des Républiques , dans la vigueur de leur institution , l'amour de la gloire , le desir d'être distingué , n'étoient pas les principes déterminans des véritables Républicains. L'idée de la perfection morale , l'ardent amour de la chose publique enflammoient leurs ames. Ils ne craignoient pas la pauvreté , elle leur paroissoit honorable , même dans les tems où les richesses commençoient à être recherchées , où le luxe avoit fait quelques progrès.

Si l'on veut connoître les degrés par lesquels l'homme s'avance vers la corruption , il est facile de les déterminer d'une manière sensible. C'est dans les Républiques qu'il faut chercher ces gradations. On commence par aimer la vertu , qui se suffit à elle-même ;

ensuite on desire la gloire ; l'amour propre vient bientôt corrompre ce pur amour de la vertu : Il ajoute au plaisir de bien faire, celui de mieux faire que les autres. Il est une troisième époque , c'est celle où l'on recherche les grandeurs. C'est alors que naît l'ambition. Il n'est plus de vertu ; on n'est occupé que de s'élever au-dessus des autres. L'orgueil , l'amour propre , la vanité dominent dans l'ame de l'ambitieux ; mais il y a quelque chose de grand dans ses projets , qui impose aux hommes. Il est forcé d'avoir des talens supérieurs & de grandes qualités. Le goût des voluptés seroit un obstacle à ses desseins, s'il étoit dominant, & les plaisirs des sens ne peuvent être par conséquent le but qu'il se propose. Le dernier terme de corruption ou l'homme parvient par ces degrés, est l'amour des richesses. La vertu, la gloire ne sont plus que de vains noms : le ridicule est répandu sur ceux qui en conservent la plus foible mémoire. Les hon-

neurs, les dignités, ne sont plus desirées que comme des moyens de fortune : les jouissances physiques deviennent le but universel. Alors tout se calcule d'après la valeur numéraire ; les avantages d'une grande place sont fixés dans l'opinion d'après ses produits.

QUE peut prétendre l'ambitieux, dira-t-on, si l'homme comblé d'honneurs, revêtu de grands emplois, ne doit pas s'estimer davantage dans la plupart des Gouvernemens modernes ? On peut répondre premièrement qu'il se fait illusion sur ses talens & que la flatterie s'empresse de l'augmenter. Secondement, qu'il est intéressé, ému, averti vivement de son existence, & qu'il exerce sa volonté, sans trouver de contradicteurs. Des objets intéressans captivent sans cesse son attention, & chassent loin de lui les langueurs de l'ennui. On lui prête une attention flatteuse, & la confiance que lui inspire l'attitude de déférence & de res-

pect qui caractérise ceux qui l'approchent, lui donne la jouissance de son esprit & tout le tems de le développer. L'ambitieux dans une telle situation est content de lui-même & des autres; & la tendance des hommes à admirer ce qui est élevé, est telle, qu'on lui suppose toujours un certain mérite.

L'AMBITIEUX, loin d'avoir pour unique objet la satisfaction des sens, est souvent entraîné par cette passion impérieuse jusqu'à l'anéantissement de lui-même. Elle lui fait immoler le présent, sa vie même à ce vain murmure de la postérité qu'il n'entendra jamais. Comment reconnoître l'amour des plaisirs, la crainte de la douleur dans un pareil sacrifice? Comment expliquer ainsi ce sentiment de l'homme, qui lui rend insupportable l'idée, que sa mémoire sera flétrie, qui lui rend si précieuses les louanges du siècle à venir? On a remarqué qu'il est presque sans exemple, de voir des gens

se tuer pour éviter la douleur ; c'est pour s'affranchir du fardeau de l'ennui, c'est pour se dérober au mépris , qu'on abrège volontairement ses jours : il n'est point de plus grande preuve du triomphe du moral sur le physique. La constance & la gayeté des Sauvages dans les plus affreux tourmens , montrent à quel point on dompte la douleur, & que l'ame peut être exaltée au point d'y être presque insensible.

ON dira peut-être que l'éclat des honneurs, le crédit, la faveur procureront à l'homme voluptueux des succès auprès des femmes inaccessibles à la corruption de l'argent. En admettant pour un instant que ce motif détermine un ambitieux , ce seroit un triomphe de l'amour propre qu'il auroit en vue : mais l'expérience apprend que le véritable ambitieux est (*) plutôt liber-

(*) Il pourroit répondre comme ce Ministre à qui un Roi demandoit s'il faisoit l'amour : non, SIRE, dit-il, je l'achete tout fait.

tin que galant; il aime mieux corrompre que séduire : il ménage ainsi l'emploi d'un tems précieux. S'il s'attache à des femmes, c'est à celles qui peuvent être utiles à ses vues, & favoriser sa passion dominante.

L'AMBITION des Souverains établit encore plus victorieusement, que les principes de cette passion n'ont aucun rapport avec le desir des jouissances physiques, qu'elle est un produit de la sensibilité morale. J'ouvre l'histoire, & je vois Mahomet second, Amurat abandonner leurs sérails : ils s'arrachent aux embrassemens de mille femmes ; ils se condamnent à toutes les fatigues de la guerre. Sont-ils guidés par la volupté ? Ces déserts brûlans qu'ils traversent, doivent-ils les conduire dans un palais de Houris ? Non, mais à la victoire, assise sur des débris sanglans. Leurs sens se taisent, leur imagination n'est enflammée que de la

passion de la gloire. Leurs oreilles ne sont pas frappées de la mélodie d'une musique voluptueuse, mais d'accens guerriers, & dans le lointain, ils entendent confusément la voix de la renommée. Ce n'est point le temple de l'amour qu'ils considèrent dans leur pensée, mais celui de l'immortalité. Ils brûlent d'y parvenir aux dépens d'eux-mêmes, de disparaître de la terre pour vivre éternellement dans la mémoire des hommes.

CHARLES XII enivré de la gloire, couchant sur la dure toute sa vie, fuyant les femmes, ne présente pas l'idée d'un homme déterminé par la sensibilité physique. La volupté de vaincre est la seule qu'il ait connue. Le grand Pensionnaire Heinsius, ce Républicain si frugal, si ennemi du faste, dont le domestique étoit borné à une servante, goûtoit dans la simplicité un plaisir extrême à humilier l'orgueil de LOUIS XIV. L'amour

ne devoit pas lui décerner le prix de ses travaux & de sa gloire.

LES Eunuques sont ambitieux , ils desireroient de commander , & les jouissances de l'amour ne sont pas le but de leurs intrigues. Ces Êtres dégradés n'ont pour les femmes que de la haine , en retour du mépris dont elles les accablent.

LA femme est ambitieuse comme l'homme : elle aime plus que lui encore la domination. C'est elle qui a créé le moral de l'amour , parce qu'elle a senti que son empire cessoit au moment que les sens étoient satisfaits. Le jargon de la galanterie , la métaphysique du sentiment qui remplissent les entre-actes , les jouissances de l'amour propre , tous ces accessoires qui étouffent le principal , sont de l'invention des femmes. Elles ont en quelque sorte fait l'homme à leur image , pour étendre leur em-

pire : le délire de l'imagination a remplacé celui des sens.

EN supposant même que le goût des plaisirs des sens fût égal dans les femmes , l'éclat, le pouvoir , les dignités n'ajouteroient rien aux moyens de le satisfaire. Une femme sensible ou voluptueuse desireroit plutôt de descendre du Trône que d'y monter , pour se livrer sans gêne à ses penchans.

MARIE Stuart aimoit les plaisirs & s'occupoit peu du Gouvernement : les Rênes de l'Ecosse flottoient entre les mains de ses amans. Elisabeth étoit ambitieuse , vouloit être comptée parmi les grands hommes. Elle avoit de la coquetterie ; elle étoit flattée des desirs qu'elle faisoit naître , parce qu'elle étoit avide de tous les succès ; mais il est douteux que l'amour ait entièrement triomphé d'elle. Est-ce le goût des plaisirs qui lui inspiroit cette constante applica-

tion à soutenir & à étendre la prérogative Royale ?

PLUSIEURS penchants peuvent s'allier avec l'ambition ; mais si elle leur cède , c'est qu'elle est foible. Tous les hommes en renferment le germe, en manifestent des étincelles dans leur vie ; mais la paresse l'amortit , (*) & le goût des plaisirs l'éteint.

PRESQUE tous les hommes ont un desir vif d'être distingués, de l'emporter en quelque chose sur les autres ; mais ils font confister souvent la gloire dans des succès frivoles ou bizarres. Néron avoit l'ambition d'être un excellent chanteur ; il n'étoit sensible qu'aux louanges qu'on donnoit à ses talens pour la musique.

(*) Il semble que le Diable ait mis la paresse sur la frontière de plusieurs vertus, dit un moraliste : on peut répondre qu'elle est également sur celle de plusieurs vices,

LA différence du genre d'ambition vient de celle du caractère. Dans l'un , elle est audacieuse , entreprenante ; & dans l'autre , oblique , patiente , artificieuse.

IL existe dans l'homme un besoin moral , pressant , énergique , plus ou moins impérieux. De même qu'il est des hommes d'une sensibilité extrême pour les plaisirs physiques, il en est aussi auxquels un amour propre susceptible , délicat à l'excès , l'idée de l'ordre de la vertu & de la gloire composent un bonheur absolument moral. La sphère de leurs plaisirs , de leurs peines , est hors de l'empire des sens.

*De l'E-
ducation.*

ON a beaucoup écrit sur l'éducation , & depuis Rousseau , plusieurs Auteurs se traînent sur ses traces , mais ils n'ont ni sa logique pressante , ni son style énergique. Que peut-il résulter de ces livres, lorsque les mœurs sont en contradiction avec les principes ? Un souper de Paris, la crainte du ridicule, l'exem-

ple détruisent en une semaine tous les soins de l'éducation la plus éclairée, dirigée par les meilleurs principes.

UN instituteur s'efforce de porter son élève à la vertu; mais à peine sorti de ses mains, le monde qu'il fréquente, le met en commerce avec des fripons. A mesure qu'il avance en âge, il lui est démontré de plus en plus, qu'ils obtiennent fortune, considération, succès. Il reçoit des préceptes de vertu dans un âge où leur étude contrarie ses amusemens : il les écoute avec indifférence. Il reçoit l'exemple du vice dans un âge où les passions soutiennent éloquemment sa cause. Que devient l'éducation ?

UNE mere, une gouvernante, répètent à une jeune fille prête à se marier, que la fidélité à son mari est un de ses premiers devoirs. Elle n'a pas soupé trois fois en Ville qu'elle entend parler de la galante-

rie de la plupart des femmes avec lesquelles elle vit : Ces femmes sont considérées , citées , recherchées. Les livres qu'elle lit , les vers , la prose , la conversation , tout lui parle d'amour, d'amant. Comment la curiosité seule ne la porteroit-elle pas à savoir ce que c'est que cet Être si intéressant qui occupe le cœur & l'imagination des femmes , qu'un amant enfin ? comment conservera-t-elle pour son mari un sentiment qu'il faut dissimuler , & qui est un objet de moquerie , tandis que l'amour propre entre dans tous nos sentimens ?

UNE femme est respectée , son suffrage est brigué , on se vante d'être admis dans sa Société , ses jugemens sont des loix , une génération entière a consacré la considération dont elle jouit. Qu'elle est la jeune femme qui n'aspire pas à jouir dans sa vieillesse d'une aussi flatteuse existence ? Elle croit que la plus sage conduite est le moyen de

de la mériter ; elle entend réciter les aventures scandaleuses d'une femme du même nom ; & c'est de cette femme considérée , respectée , qu'il est question. Son étonnement est extrême. Est-ce la peine de se gêner ? Voilà quelle doit être sa réflexion.

L'AMOUR de la propriété , l'habitude & la vanité sont les élémens constitutifs de l'amour paternel. Peu de peres songent au bonheur de leurs enfans , & tous desireront leur élévation & leur fortune.

UN fils qui rassemble de grandes richesses , des dignités , des titres , est plus regretté , que le fils le plus estimable par ses qualités.

UN père cache à ses enfans sa tendresse , dans leur bas âge & leur jeunesse , par la crainte qu'ils n'en abusent ; il contrarie leurs goûts & se voit forcé de montrer le visage sévère d'un maître , lorsque son cœur le

porte à prodiguer les caresses d'un pere. Un tems vient où l'âge les rapproche de lui ; mais alors leurs goûts opposés aux siens , les en éloignent. Le sort d'un pere en général est de ne voir dans ses enfans que des êtres craintifs ou indifférens.

UN enfant peut être pendu & déshonorer sa famille , voilà la dernière chance du malheur pour un pere. Qu'elle est celle d'un bonheur équivalent ?

ERASTE se dit en lui-même : cette grande charge , cet Hôtel , cette terre superbe , un revenu immense seront en ma possession , à la mort de mon pere. Mes goûts , mes desirs ne trouveront plus d'oppositions , & je pourrai suivre le genre de vie qui me conviendra. Le pere meurt quelle vertu ne doit pas avoir un fils sincèrement affligé ? j'anéantis , dira - t - on , les sentimens sacrés de la nature. Ce n'est point elle que je calomnie , mais la société viciée que je

dévoile. De nos mœurs, des richesses, du luxe, découle toute la corruption. La constitution de l'homme peut être bonne ; mais il vit dans un air empesté, qui détruit jusqu'au germe des vertus.

QUATRE générations habitent cet Hôtel immense, l'opulence y regne de toute part, & semble garantir que ceux qui l'occupent n'ont rien à désirer, que l'intérêt ne peut exciter de vœux dans leur ame, que pour leur bonheur mutuel. Arrêtez - vous au rez de chauffée, & vous y verrez une femme octogenaire, caduque & délaissée, qu'on visite en passant : elle se désespere de l'oubli de ses enfans, & acheve sans consolation des jours languissans. Montez au premier, & vous verrez un homme de soixante cinq ans, cassé, infirme, dont le visage est obscurci par un chagrin qu'il dissimule ; il se promène à grands pas dans son cabinet, orné des plus riches tableaux.

A quoi songe-t-il ? Si sa mere mouroit , il acquitteroit des dettes énormes qu'il cherche à cacher , & ce qui le touche encore plus , il pourroit augmenter sa collection. Montez un étage ; il est habité par le fils de cet homme , âgé de trente-cinq ans ; il cause avec sa femme ; l'entretien a pour objet l'état de leurs affaires ; ils se plaignent de la dureté de leur pere , leurs créanciers sont pressants , les dettes se multiplient : votre pere a bien mauvais visage , dit la femme ; je crains qu'il n'aille pas loin. Cette crainte , si vous l'expliquez bien , veut dire , j'espère. Votre grand'mere se porte bien , ajoute la femme : il est à desirer qu'elle vive , car votre pere dépenseroit bientôt ce qu'elle amasse. Cela veut dire , que le pere meure le premier , car on est bien sûr que la grand'mere ne tardera pas. Montez un étage encore , vous y verrez un fils de dix sept ans qui cause avec son valet de chambre , des moyens d'avoir de l'argent ; le pe-

re, le grand'pere, la bizayeule tour à tour sont l'objet de ses plaintes ; leur avarice, leur insensibilité est peinte des plus vives couleurs : le jeune homme dans son cœur, conjure contre les trois races, tandis qu'un Collatéral, logé dans un entresol, songe au grand bonheur qu'il auroit, si quelque épidémie ravageant la maison, faisoit disparaître quatre générations : il ne s'en occupe pas précisément, mais son imagination s'égare dans ce beau songe.

UN pere devenu infirme, chagrin, ne peut concevoir la dissipation d'un fils jeune, ardent & passionné pour le plaisir. Il n'est rien de commun dans leurs sentimens. Leur maniere de vivre n'a rien qui les rapproche. Le fils se couche à l'heure, où le pere se leve. Leurs goûts sont opposés, leurs Sociétés ne sont pas les mêmes; enfin ils different même souvent par leur état. Deux Êtres qui ont aussi peu de rapport en-

tre eux, quelles que soient les apparences, ne peuvent pas avoir une grande affection l'un pour l'autre. Allez au continent de l'Amérique, vous verrez des peres aimés de leurs enfans. Les mêmes occupations les réunissent : ils se secourent mutuellement. Leurs plaisirs, leurs chagrins sont en commun. Le fils perdra une société, un ami, & son plus ferme appui, lorsque son pere lui sera enlevé.

De
l'homme
aimable.

Si l'on remonte à l'origine du mot *Aimable*, il doit signifier ce qui est à aimer. Cependant il ne réveille pas l'idée de ce qu'on doit aimer, mais de ce qui plaît. Les qualités qui produisent cet effet, paroissent être purement relatives; & l'homme aimable, d'un siecle, d'un pays, ne ressemble pas à celui d'un autre tems, d'un autre pays. Alcibiade étoit aimable aux yeux d'un peuple volage, ardent, sensible aux agrémens extérieurs. Le Duc de Beaufort, grossier dans son

langage , & qui étoit beau sans Noblesse ; comme un homme du peuple , étoit l'Alcibiade des halles. Tous les deux se conformoient aux manieres du peuple qu'ils vouloient séduire : tous les deux tâchoient de le diriger en flattant ses penchans. L'homme aimable doit avoir un caractère mobile , qui se prête à tous les goûts. Rien ne doit faire sur lui d'impressions durables , la flexibilité , la souplesse constituent son être. Il est nécessaire qu'il ait de l'esprit , mais de quelques degrés seulement supérieur à celui des personnes avec lesquelles il vit ; il ne faut pas qu'il surprenne , mais qu'il plaise & qu'il réveille. Comme le but qu'il se propose est l'amusement , & souvent la séduction , l'homme essentiellement aimable par caractère & par rôle , ne doit pas avoir de principes. S'il étoit arrêté par la crainte de nuire , par celle de ternir les réputations , il feroit moins plaisant , il perdrait mille occasions de flatter la malignité humaine.

Il faut qu'il soit susceptible d'être intéressé, sans avoir un sentiment; qu'il ait de l'esprit, sans profondeur; de la complaisance sans bienveillance; qu'il offre les apparences de l'amitié & le mensonge de l'amour, qu'il sacrifie tout au plaisir du moment. Un tel être n'existe que dans une grande capitale, qu'en France peut-être.

De la
bonne
Compagnie.

DANS le siècle dernier, on se servoit de l'expression, *d'honnête homme*, pour exprimer ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de bonne compagnie. St. Évremont, Buffon, Rabutin & tous les Auteurs l'employent dans ce sens. C'est dans les premières sphères, qu'il faut chercher la réunion des circonstances, qui forme la bonne compagnie. Celui qui vit avec des personnes qui ont des mœurs de l'esprit, & une existence honorable ne voit pas mauvaise compagnie, mais ne voit pas la bonne compagnie par excellence, celle qui donne le ton & forme une espèce d'Aristo-

cratie. C'est dans ces cercles que l'on porte un Jugement sans appel sur les gens en place, les ouvrages & les personnes, sur les grands procès & les événemens de tout genre. On y connoît la position & les relations des gens en crédit, on y est instruit des intrigues amoureuses, des motifs d'une rupture & du successeur qu'une femme a donné à son amant. Un aveugle enthousiasme y domine les esprits, une fausse chaleur enflâme les têtes. Les Auteurs protégés, vantés par la bonne compagnie, obtiennent des succès momentanés, défavoués souvent par le public, & des pensions qui les consolent de cette injustice. Ne cherchez pas le génie, l'esprit, un caractère marqué dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Ceux qui possèdent ces avantages & ces qualités y seroient impatiemment soufferts & s'y trouveroient déplacés. Les grands hommes n'ont jamais vécu dans les cercles de la bonne compagnie, ils y paroissent; mais les

entraves dont elle accable l'homme supérieur l'en écartent, il vit en famille, avec sa maîtresse, avec des amis particuliers; il cherche la confiance, & il n'a pas besoin des petits succès de la société, pour s'affurer de sa valeur. Quelques charlatans dominant dans la bonne compagnie, & le ridicule y exerce tout son empire. Il faut la voir, y paroître quand on veut tenir au monde, quand on sacrifie à la fortune; on doit savoir alors se rendre maître de quelque intrigante qui dispose d'une troupe servile & moutonnière. Mais celui qui s'y complait, qui s'honore d'y vivre, porte empreint le sceau de la médiocrité.

UNE fois adopté dans une des sociétés qui donnent le ton, un homme peut choisir le caractère qui lui convient, être personnel, bisarre, léger, triste, colère, pédant; s'il marque par quelque chose de singulier, on lui passera tout, jusqu'à l'impertinence, & les autres sociétés s'em-

presseront à l'envi d'applaudir à ses travers. La société admet toutes les prétentions, pourvu qu'elles soient étayées d'un nom ou d'une grande fortune, ou protégées par des personnes qui jouissent de ces avantages. Le torrent de la dissipation ne permet pas l'examen des titres, & il ne s'agit que d'oser souvent, pour jouer le rôle qu'on veut dans le monde.

CANIDIE se réveille un matin & se dit, j'ai de l'esprit. Elle lit des journaux, elle accueille les beaux esprits, répète à l'un ce qu'elle tient de l'autre, se forme des jugemens & donne à souper. On la prône, on la cite & deux ans de manège, d'empressement à rechercher & flatter les gens célèbres, lui procurent une grande réputation. Son esprit, quarante ans inconnu, & fait pour l'être, s'est manifesté ainsi tout à coup. Canidie est l'Oracle que l'on consulte; son suffrage est brigué, ses décisions sont

des loix. Un homme dit : j'ai de la vertu, & vous oubliez sa vie, & vous répétez : il a de la vertu. Un autre, je suis noble & désintéressé : tout ce qu'il possède est le fruit de ses intrigues avides, & vous citez son désintéressement.

UN homme sans mérite, sans agrémens, est établi avantageusement dans le monde, il y prime, il y domine. Il n'est point de soupers, où il ne soit invité des premiers. On se plaint quand on ne l'a point vu : qu'elle est la raison de ce succès ? il y a trente ans, qu'une femme à la mode l'a pris en fantaisie, comme un chien, un perroquet. Sur sa parole, on lui a cru quelque valeur & il est resté en possession d'être recherché.

DAMON est malade, la Cour, la Ville abondent chez-lui, il n'y a pas assez de fauteuils dans son appartement pour la foule qui vient le voir. Les jeunes femmes les

plus élégantes, les vieilles les plus considérées, les gens en place s'empresrent de le visiter. On parle dans tous les soupers de son état : on fait à point nommé qu'il a pris un bouillon. Un tel homme semble cher à la France. Qu'il ne s'enorgueillisse pas cependant ! le monde cherche le monde, on est sûr d'en trouver chez-lui & d'y apprendre la nouvelle du jour. Damon meurt, & personne le lendemain ne parle de lui.

LES divers états de la Société dans le siècle dernier, étoient contenus dans des limites ; chaque condition devoit offrir un caractère qui lui étoit propre, & que plusieurs outroient ; l'affectation des usages qui gouvernoient chaque classe, ou la prétention d'imiter ceux d'une autre, fournissoit un vaste champ à l'observateur critique. L'homme de la Cour & l'homme de la Ville étoient des Êtres distans entre eux par l'habillement, les manieres, le genre de vie, le langage.

Du rapprochement des divers états de la société.

Les âges de la vie étoient marqués par un costume particulier ; l'âge mûr , la vieillesse avoient un rôle différent dans la société, des mœurs, des occupations, des plaisirs qui leur étoient propres. Chaque état, par une communication fréquente avec les autres, a de nos jours altéré son caractère distinctif. L'homme de la Cour a cessé d'avoir une grande représentation, le Magistrat a perdu sa gravité, le Financier, sa grossièreté; les alliances se sont multipliées entre la haute Noblesse, la Robe, la Finance, & ont rapproché tous les États. Les nuances caractéristiques des Nations s'effacent & disparoissent entièrement par l'habitude de la fréquentation. Il en a été de même dans la Société, les plaisirs de l'esprit, le goût des arts, l'amusement ont réuni toutes les conditions; on n'a plus demandé l'état d'un homme pour l'admettre dans un cercle, mais s'il étoit aimable. La multiplication des richesses & le desir des

jouissances qu'elle entraîne & favorise, fait disparoître les intervalles de la société. Perpétuellement réunis par le goût du plaisir, les hommes ont été plus dissipés. La vie intérieure & domestique n'a plus été le partage que des Etats obscurs & des gens sans fortune. Celui qui a un bon estomac, qui joue & qui fait l'histoire du jour, est de tous les âges, de toutes les conditions. Il n'est ni Magistrat, ni Financier, ni pere de famille, ni mari. Il est homme du monde : lorsqu'il vient à mourir, on apprend avec surprise qu'il avoit quatre-vingts ans. On ne s'en seroit pas douté à la vie qu'il menoit. Sa société même ignoroit qu'il étoit ayeul, époux, pere : qu'étoit-il donc à leurs yeux ? Il avoit un quart de loge à l'Opéra, jouoit au lotto, & soupoit en Ville.

CE qu'on appelle le bon ton, est essentiel à la classe des gens médiocres, mais

*Du bon
ton & du
ridicule.*

un homme d'un esprit supérieur ne peut s'affervir à ses Loix. Il faudroit sacrifier ses idées, ou les affoiblir. Le Dictionnaire du bon ton n'est pas assez étendu pour lui.

IL faut un certain esprit pour démêler finement le ridicule & l'exprimer d'une manière plaisante. Mais avec une grande supériorité d'esprit, on ne trouve plus rien de ridicule; les mœurs, les coutumes bizarres, les travers des hommes & des nations paroissent être dans la nature des choses, & ne frappent plus. On se blase sur ce qui paroît extraordinaire aux autres. On ne peut plus s'étonner: c'est ainsi qu'un homme fait n'est point affecté de ce qui surprend, ou fait rire un enfant.

LE ridicule est inventé par les esprits frivoles. Il circonscrit les idées dans certaines limites, il assujettit à un certain jargon, établit des convenances qu'il faut aveuglément

ment fuivre. Il est l'ennemi de la naïveté ; de la franchise , il s'exerce sur le mérite & la vertu. L'homme de génie, l'homme doué d'un grand talent , peut en être la victime ; mais l'homme d'esprit brave ses traits. Le ridicule ne permet pas d'avoir sa hauteur : il ne faut être ni au dessus , ni au dessous de la mesure établie dans le monde. Le ridicule présente l'image de ce tiran de la fable, qui faisoit coucher ses hôtes sur son lit , & coupoit ou allongeoit les pieds de ceux qui se trouvoient plus grands ou plus petits.

Si la mode , si la faveur , si l'éclat d'une grande action , mettent un homme en spectacle , le ridicule s'évanouit. On loue , on exalte les actions , les paroles , la contenance , qui auroient été l'objet du ridicule. Il deviendrait du bon air de boîter , d'être louche , de parler grossierement , si ces défauts étoient le partage d'un homme célèbre :

LE plus grand des malheurs est celui, où vient se mêler le ridicule.

METTEZ le Roi de mon côté trois jours, disoit le Cardinal de Retz, & je serai le maître de Paris. Mettez - moi en faveur, pourroit-on dire, & les courtisans les plus délicats, les plus susceptibles admireront les manieres & le ton qu'ils ridiculisoient la veille.

IL n'est qu'une légère cloison entre le sublime & le ridicule.

QUAND un homme est célèbre, on devient juste par enthousiasme, on lui fait même un mérite d'ignorer le ton, les convenances; on sent que cela est au dessous de lui. Les hommes médiocres semblent dire : C'est bon pour nous de savoir toutes ces choses, mais celui-ci doit les ignorer.

UN grand Seigneur autrefois plaçoit ses fonds en terres, & cherchoit à agrandir ses domaines. Les contrats étoient réputés une possession bourgeoise & ignoble, aujourd'hui on vend des terres pour acheter des effets publics de tout genre, & le plus grand Seigneur fait avec précision que l'emprunt de trente-six millions est à un six huitième de bénéfice, qu'un autre perd un & demi, il est en commerce avec les agens de change, il a un porte feuille, comme un financier: les révolutions de la place fixent son attention, elles sont l'objet de la conversation des cercles: cette femme si belle, si jeune, si élégante, s'entretient de la gabelle, & des corvées, & du crédit public, & elle a pris un amant qui a fait un mémoire sur le cours du change.

Des Richesses.

UN des avantages de la possession de l'argent & le plus précieux, est de hâter en quelque sorte la marche du tems & d'ac-

célérer les événemens. Par le moyen de ce puissant agent , les distances s'abrègent, & les projets sont promptement exécutés. Les personnes qui peuvent concourir à nos vues, s'empressent d'applanir les difficultés. Il semble que l'homme riche puisse tout faire venir en serres chaudes ; il multiplie , il entasse les jouissances autour de lui : erreur fatale ! étrange duperie , que celle d'arriver si promptement au but , quand la route qui nous y conduit , est agréable à parcourir ! Le chasseur qui rassembleroit dans sa basse-cour mille perdrix, auroit-il un grand plaisir ? privé de l'émotion du desir , son corps & ses esprits resteroient engourdis , & il n'auroit point à s'applaudir de son adresse. C'est ainsi que la fortune traite les riches.

On raconte qu'un jour le Maître des Dieux, fatigué des plaintes de l'indigent qui répétoit sans cesse que les riches avoient tout , honneurs , puissances , plaisirs , se

sentit touché : il voulut venir à son secours. C'est trop dit-il à la Fortune , que vous donniez les sceptres , les dignités , & que vous ayez encore à votre disposition le plaisir. Ah , dit-elle , si je ne procure pas le plaisir , ma puissance est anéantie , les dignités ne seront qu'un poids accablant , les honneurs qu'un éclatant embarras. Eh bien dit Jupiter , je vous laisse le plaisir , mais dès que vous paroîtrez , les desirs s'éteindront. L'équilibre , ajouta-t-il , sera un peu rétabli par ce moyen. La Fortune crut que le Maître des Dieux , avoit ce jour là trop bû de nectar. Quoi ! dit-elle , il croit me faire tort , & il augmente ma puissance. A l'instant où mes favoris éprouveront des desirs , ils seront satisfaits. L'encens sera de plus en plus prodigué sur mes autels. L'expérience prouva combien la Fortune étoit aveugle.

LES Métaux représentent des jouissances :
ils doivent enflammer l'imagination de ^{De} l'avarice.

l'homme. Chacun contemple avec délices, à leur aspect, l'instrument de son bonheur; l'homme impérieux y voit gravé l'esclavage qu'il peut imposer; l'orgueilleux, les distinctions; le voluptueux fourit d'avance aux beautés qui briguent son choix; l'ambitieux applanit dans son imagination les obstacles, achète des suffrages, comble des intervalles. L'âge & le caractère établissent les différences qui existent dans le genre d'amour que l'on a pour les richesses. Le goût des plaisirs, le penchant à la volupté doivent produire l'avidité, mais non pas l'attachement à l'argent; le desir de satisfaire ses passions, & non l'ardeur de le conserver. Dans les caractères foibles & pusillanimes, l'inquiétude de l'avenir est le sentiment qui domine: on est moins affecté d'une jouissance, que de la terreur des besoins: de cette situation de l'ame naît l'avarice. Dans les Gouvernemens despotiques, où les excès du pouvoir rendent toute

possession précaire & incertaine , la crainte agit plus fortement sur les esprits , que tout autre sentiment. On y est plus porté à l'avarice , on veut être sans cesse rassuré contre le danger de manquer , on rassemble ses richesses , on enfouit son or : suivant l'âge & les passions , on doit desirer les richesses , comme un vehicule puissant , ou comme un port assuré , où l'on brave les révolutions du sort. Les passions qui tirent leur force de celle de l'ame , inspirent l'ardeur d'acquérir des trésors pour les répandre , & l'idée confuse du pouvoir qui en est inséparable , les rend encore d'un plus grand prix pour l'ambitieux. C'est par ce motif que Sylla , Pompée , César , rassemblerent d'immenses richesses ; ils employèrent leur secours , pour se placer au rang que la nature sembloit leur avoir destiné.

LA jeunesse est l'âge des goûts vifs , des desirs tumultueux , des passions ardentes , &

c'est l'époque de la vie , où l'avarice exerce le moins son empire. Les desirs des jouissances, sont trop vifs dans la jeunesse , pour qu'elle se contente du signe qui les représente : ce seroit ressembler à ces politiques aveugles qui font consister dans la possession des métaux, la prospérité des nations. L'idée d'un moyen prompt est toujours liée dans la jeunesse avec celle de l'argent, & le besoin pressant d'en user sans cesse, s'oppose à ce qu'à cet âge on en possède, à ce qu'on en soit possédé.

On croiroit en considérant l'ardeur impatiente des passions de la jeunesse , que la vie ne doit durer qu'un jour ; à l'aspect des précautions du vieillard, qu'elle doit être éternelle. C'est que dans la jeunesse, le desir est extrême, & la crainte sans bornes dans un âge avancé. Par ces raisons les âmes fortes & la jeunesse qui est l'âge de la force , doivent être avides , & ne pas connoître l'ava-

rice. L'affoiblissement des goûts, & celui de la machine qui en est le principe, rend l'ame inquiète & craintive. C'est l'époque où l'avarice s'empare du cœur de la plupart des hommes. Elle survit à tous les goûts; elle établit son trône sur leurs débris, & semble redoubler à mesure que les forces déclinent. La vie humaine est partagée entre-deux regnes; celui de l'espérance, & celui de la crainte. Le cœur & l'esprit sont successivement agités par leur puissante influence. Le vieillard est subjugué par la crainte. Il semble ne vivre que dans le passé, époque des forces qu'il n'a plus, du bonheur dont le souvenir l'attendrit & le désespère. Tout semble s'éloigner de lui. Ses rapports avec les autres deviennent de jour en jour moins nombreux; ses liaisons s'affoiblissent. Délaisse, isolé, il sent que son existence pèse aux autres, & que ses héritiers en comptent les instans. Ses jours languissans n'offrent plus cette longue perspective,

qui attache les autres par l'espoir de partager d'heureuses révolutions. Sa vie ne peut plus offrir de scènes qui intéressent. C'est alors qu'il s'attriste dans la contemplation de son néant. Effrayé de sa foiblesse, irrité de l'oubli, il cherche un soutien dans l'abandon général, & sa fortune lui offre une ressource assurée. Son bonheur lui paroît dépendre entièrement de sa conservation, de son accroissement. La triste expérience a fait connoître au vieillard le néant de l'amitié, l'a convaincu que l'intérêt seul gouverne les hommes, qu'on ne peut se les attacher que par ce lien indissoluble. Il est insensible aux privations qu'ils s'impose; il fait que la possession seule des richesses suffit, pour échapper au mépris inséparable de la pauvreté. Comme la crainte enfant de la foiblesse ravage sans cesse son imagination, il faut que la présence de son unique soutien le rassure sans cesse, que sa fortune soit sous ses yeux, qu'elle soit portative, qu'elle puisse

être en tous lieux sa compagne fidelle. Cette possession seule peut le rassurer, & c'est avec délices qu'il contemple sa fortune rassemblée sous ses yeux. Dans elle il voit l'indépendance ou la domination, des moyens de corrompre les femmes qui remplacent les moyens de leur plaire, le soulagement de ses maux, l'instrument de ses vengeances contre l'ingratitude, enfin un attrait puissant offert aux soins & aux ménagemens. Ces détails prouvent que c'est de la foiblesse, de la destruction des facultés, que naît cet amour déréglé des richesses, qui se contente de leur contemplation, & redoute leur jouissance.

IL s'est trouvé quelquefois des gens au-
dessous de tout par leur naissance & leur esprit, au-dessus de tout par leurs richesses. Il n'y avoit pas de place pour eux dans la société : c'étoit des hommes à part, tour-à-tour méprisés & flattés.

*De
l'Homme
opulent.*

L'HOMME qui n'a de supériorité que par la richesse, est intéressé à s'exagérer les avantages de la fortune qui le distingue. Il ne met de prix qu'aux talens qui conduisent aux richesses, tous les autres ne sont à ses yeux que de vains amusemens de l'esprit. Si Voltaire a quelque part dans son estime, c'est parce qu'il a su se procurer une grande fortune. La finance lui paroît le plus ferme appui d'un état; & si on lui disoit qu'il existe un Pays sans financiers, il se mettroit à rire comme un Roi de Pégu, en apprenant qu'il n'y avoit pas de Roi à Venise. Il est dur par le souvenir de son ancien état: c'est ainsi que les Negres devenus libres sont des maîtres cruels. Le passage rapide de la poussière d'un bureau, à l'habitation d'un palais magnifique, ne lui a pas permis de connoître aucune des nuances de la politesse, des convenances de la société: il ne fait être que bas ou arrogant. Sa vie est partagée entre les

langueurs de la satiété & l'ivresse de la fortune (*).

LE pauvre est sans cesse entraîné à l'oubli de lui-même par le besoin qui l'affervit ; le riche à l'oubli des autres par la distance où il se trouve d'eux. Trop séparé du reste des hommes , il ne peut pas plus avoir d'amis que les Rois. Ce n'est qu'à prix d'argent qu'il obtient les complaisances de l'amour & de trompeuses démonstrations d'estime ou d'amitié. Au moment où sa table est couverte de mets exquis, où sa bonne chère est à l'envi célébrée, il s'enivre de ces louanges, comme si elles lui étoient personnelles. Il se fait justice. Il s'oublie pour se confondre en quelque sorte, se transformer en perdrix délicieuses, en vin de Tokai.

(*) *Va malheureux ; va cuver ton or*, disoit un jour un homme d'esprit à un financier dont l'arrogance le révoltoit.

LE mercenaire vend ses bras au riche pour une subsistance indispensable & grossière : l'homme du monde plus vil lui vend quelquefois son esprit , sa liberté pour des mets recherchés.

MONDOR habite un palais dont la magnificence le fait quelquefois intérieurement rougir. Il contemple sans plaisir les chefs-d'œuvres de l'art dont ses appartemens ne sont pas ornés , mais tapissés. Il n'en connoît l'excellence que par le prix qu'il en a donné. On est peu curieux de voir sa personne, & on demande avec empressement à voir sa maison. Il la montre & il en paroît plutôt le concierge que le maître. Il estropie, il confond les noms des peintres & des sculpteurs. Tout est entassé chez lui ; l'œil ne fait ou se reposer : on croit être dans un vaste magasin , & on en sort fatigué & dégoûté de la richesse. Un homme si opulent n'est point heureux. Son ame

est engourdie par la satiété ; ses sens sont blazés , son esprit est sans besoins , sa vanité est dégoûtée d'un fade encens. Que fera-t'il des biens immenses qu'il possède ? Qu'il soulage , dira-t-on , des malheureux ! Il l'a tenté , mais il a cessé , dit-il , ses charités par la crainte d'encourager le vice & la paresse. Qu'il secoure un honnête-homme embarrassé dans ses affaires ! Il a encore obligé ces jours passés un homme puissant & accredité , & lui a prêté pour acheter une charge considérable , un million à cinq pour cent , hypothéqué sur un bien énorme. Mondor ne prête point au hasard , celui-là seul peut compter sur ses secours , qui est assez élevé par son rang pour flatter sa vanité , & assez riche , pour offrir des sûretés à l'abri de tout événement. Les services que vous rendez , les plaisirs qui s'offrent à vous en foule ne suffisent pas , Mondor , pour animer votre vie , pour dissiper les langueurs de la satiété.... J'ai bien

réfléchi à votre situation. Il ne vous reste d'autre parti à prendre pour vous occuper, pour employer vos richesses & intéresser votre ame, que de travailler à augmenter vos richesses.

DORANTE est sans naissance & sans mérite. Il a quelque esprit, tourné à la méchanceté. Des circonstances l'ont introduit dans des sociétés du plus haut rang; & peu-à-peu il s'est trouvé en liaison avec ce qu'il y a de plus grand à la cour, de plus distingué à la ville. Sa familiarité est extrême avec les femmes les plus considérées, les princes, les gens en place & les personnes en faveur. Il a de l'humeur; il est inégal, brusque; ses manieres seroient déplacées dans le plus grand seigneur. Dorante a craint d'avoir l'air subalterne, & il n'a trouvé d'autre moyen pour l'éviter, que d'être insolent.

ENTRÉ

ENTRE un honnête homme & un frippon , il n'y a souvent de différence , que celle d'être sa propre dupe , ou de ne pas l'être.

UN honnête homme est plus embarrassé à se justifier qu'un frippon , parceque le premier n'a pas songé qu'il seroit soupçonné , & que le second a d'avance préparé tout pour sa défense.

LE dérèglement dans tout genre est souvent l'effet de l'impuissance & d'un appétit malade , qu'on veut réveiller par des raffinemens singuliers. La passion qui ne peut-être complètement satisfaite , s'irrite & saisit tour-à-tour des ombres de jouissances qui lui échappent sans cesse. L'amour d'un impuissant est un horizon sans bornes.

SULLY & la Bruyere ont dit qu'il ne falloit

pas confier les affaires publiques à celui qui n'avoit pas fû faire les siennes. Le désintéressement, l'occupation de grands objets, peuvent faire négliger les affaires domestiques, & ne rendent que plus propre à celles du gouvernement.

LORSQU'IL ne s'agit que d'argent, les malversations d'un homme d'état sont calculables. Les effets de l'impéritie sont au-dessus de tous les calculs.

C'EST une grande erreur que de s'efforcer, pour plaire & réussir, d'inspirer aux autres l'opinion de son mérite, tandis que le véritable moyen d'obtenir des succès, est de paroître pénétré du leur. Savoir écouter, attendre, & s'ennuyer, sont des principes certains de fortune.

CHRYSANTE jouit d'une fortune immense.

Il a eu des intérêts considérables dans différentes affaires ; il a des pensions , des gouvernemens, des dignités : tous ces avantages sont venus successivement, peu-à-peu & sans exciter l'envie. Vous êtes surpris de sa fortune. Aucune action d'éclat n'a fait connoître Chrysante dans le public ; il n'est ni fils, ni neveu d'un ministre ou d'une maîtresse ; il n'a jamais été en faveur auprès du prince ; à peine en est-il connu. Qu'a donc fait Chrysante ? Il s'est ennuyé pendant trente ans ; les nuits que la jeunesse consacre au plaisir, il les a passées à écouter les histoires d'une dame d'honneur du siècle dernier, qui avoit conservé du crédit, & ses récits avoient toujours l'air de la nouveauté pour lui. Il a fait des cavagnoles sans nombre. En réunissant les heures qu'il a consumées dans diverses antichambres, elles formeroient plusieurs années. Il a été le réceptacle des confidences amoureuses de quatre à cinq personnes en

*De
l'homme
qui a fait
fortune en
sachant
s'ennuyer.*

crédit. Il a entendu, sans témoigner le moindre ennui, des propriétaires fastidieux faire cent fois chacun devant lui, la description des beautés de leur maison; il s'y est promené autant de fois avec l'apparence du plaisir & de l'intérêt. Chrysante a écouté pendant plusieurs années Dorimont, faire le récit pompeux de sa généalogie, de ses alliances, sans témoigner le moindre dégoût. Combien de fois enfin, n'a-t-il pas assisté à la lecture des ouvrages d'Alcidon, sans dormir. Voilà ses services: ils sont nombreux & variés. Il n'a pas été à la tranchée; j'en conviens. Mais quel est le mérite de s'exposer au danger? Celui de hazarder sa vie: Chrysante la sacrifie en détail. On admire le ministre, le magistrat, qui renonçans au plaisir, passent une vie laborieuse dans leur cabinet. Chrysante a renoncé de même au plaisir: il a consumé une grande partie de sa vie encore plus tristement. Un mérite de plus lui étoit nécessaire. Le magistrat, le ministre, peuvent laisser

paroître la contention de leur esprit ; mais Chryfante , au milieu des plus fastidieuses occupations, montroit un visage serein & un air satisfait.

IL est des gens à qui les apparences de la faveur suffisent , sans en retirer aucun avantage. Leur bonheur consiste à entrer avec liberté chez un ministre , chez un grand , à vivre dans leur intimité , à être initiés dans leurs secrets , sans y prendre aucun intérêt. Ce sont des meubles d'homme en place , dont hérite celui qui arrive. Leur grand art pour se maintenir est de n'avoir ni volonté , ni sentiment , de ne rien demander & de ne prendre intérêt à personne. La vanité domine chez les hommes de ce caractère.

CHRYISIS a de la politesse dans les manières , de la souplesse dans le caractère , de l'égalité dans l'humeur. Il n'affectionne rien particulièrement , & s'il présente l'air

Caractère de l'homme vain & personnel.

de l'intérêt , c'est à coup sûr pour une personne qui a des rapports avec des gens en faveur ou à la mode. Il est répandu dans toutes les sociétés, & tient toujours à celle qui domine. Il a une provision de quelques histoires, qu'il raconte avec grace. Il ne choque l'avis de personne, fourit obligeamment. Jamais il ne se brouille, & lorsque le crédit d'un homme en place menace ruine, Chrysis s'en éloigne insensiblement, & il se trouve toujours, lorsqu'il est disgracié, qu'il avoit lieu de s'en plaindre. Il passe pour sûr dans la société, & cette vertu coûte peu à un homme que rien n'affecte. Ses mœurs ne sont ni bonnes ni mauvaises : elles sont celles du siècle où il vit, & de la société qui prime. Il est l'ami de tous les gens en place, & il a l'attention de ne jamais rien demander, ou de ne solliciter que foiblement. Ne vous adressez pas à lui pour obtenir quelque appui : il devine les besoins, & sa froideur annonce à l'avance, qu'il prévoit que

vous allez lui faire une demande. Chrysis pendant quarante ans est accueilli avec empressement des grands, des ministres, des gens en faveur, qui sont assurés de n'être jamais importunés de ses demandes. Il dîne avec le ministre qui est renvoyé le soir; il soupe avec celui qui lui succede. On le prie à toutes les nôtces; il est engagé à toutes les fêtes. Chrysis semble être de toutes les familles: il ne suffit pas aux invitations. Une telle existence est d'un si grand prix à ses yeux, que rien ne pourroit l'engager à la compromettre. Il est inutile à l'état, à ses amis, à ses parens. L'homme de mérite, le malheureux persécutés n'ont aucun droit à son appui. Il ne lui en coûteroit qu'un mot pour faire le bonheur de son ami; il ne le dira pas. Il ne faudroit qu'une démarche pour empêcher de commettre la plus grande injustice, Chrysis ne la fera pas. Non, jamais il ne risquera d'embarrasser un

instant un homme en place , d'en être reçu avec un air moins ouvert.

*Avantages
de la médiocrité.*

LA médiocrité en tout genre assure le bonheur, & des succès à la longue. L'homme d'esprit connoît à peu-près ses limites, il se compare, & n'est pas toujours par conséquent content de lui-même. Le sot est trop souvent averti de son impuissance, pour ne pas se sentir humilié. L'homme médiocre est le seul mortel heureux, soit qu'il descende en lui-même, soit qu'il se répande au-dehors : l'imagination ne l'entraîne jamais, & il se glorifie d'être exempt de ses écarts. Il cite avec satisfaction les erreurs, les fautes des gens d'esprit. La froideur, la lenteur du sien sont à ses yeux du jugement, de la sagesse, de la raison. C'est un pilote sur une petite barque, qui ne quitte pas la côte, & qui est plus occupé de compter les naufrages des vaisseaux qui voguent en pleine

mer , que les succès de ceux qui arrivent à bon port.

ADRASTE n'a rien de remarquable dans toute sa personne. Il ne prime nulle part, mais il n'est jamais confondu, Il est considéré à la cour, accueilli avec empressement à la ville. C'est lui qu'on consulte sur un mariage, sur un procédé, sur la conduite à tenir dans une occasion délicate; son avis circonspect ne tranche point les difficultés, & ne lui fait jamais d'ennemis. Ce n'est point un de ces hommes annoncés de bonne heure pour remplir les premières places, & qui fixent l'attention publique. Adraсте est seulement toujours désigné pour parvenir sûrement à l'emploi au-dessus de celui qu'il occupe; placé à distance égale entre l'envie & le mépris, il chemine, sans être arrêté, vers son but. Dirai-je qu'Adraсте a de l'esprit? Cela est impossible. Qu'il en est privé entièrement? Ce seroit une injustice. Il n'a

*Caractère
de l'homme
médiocre.*

jamais rien pénétré à fonds, l'outil lui manque ; mais il a une teinture superficielle de beaucoup d'objets , & il se complaît surtout dans les détails. Il a de quoi fournir quelques instans à la conversation dans chaque cercle, c'est une sérinette qui joue quelques airs ; ses propos sont accommodés au courant général des idées , sa probité est exacte & minutieuse , & tous ses procédés ont quelque chose de froid & de compassé. Il est sage dans ses discours , mesuré dans sa conduite , & c'est sans effort ; il n'a jamais à réprimer l'élans de l'ame & la vivacité de l'esprit. Vous n'êtes encore , Adrasfe , qu'au milieu de votre carrière , vivez , & une grande fortune vous est assurée. Eh ! que fait-on , il ne faut peut-être qu'un hasard heureux , pour donner de vous l'idée d'un grand homme ; vous excellez , Adrasfe , dans votre genre , vous êtes un homme de grande capacité pour les sots , vous êtes enfin un des premiers parmi les médiocres.

L'IDÉE de la force , de la puissance en tout genre prévient l'imagination , & attire même ceux qui n'en peuvent attendre aucun avantage. Les femmes les plus vertueuses méprisent les impuissans. Le maître le plus généreux , le plus humain , voit insensiblement ses valets préférer son fils , séduits par l'attrait de la jeunesse qui présente l'image de la puissance.

Du penchant de l'homme à admirer tous les genres de puissance.

L'AGE des passions & des talens est l'époque de tous les succès. A cet âge seul on peut inspirer l'enthousiasme & exciter un tendre intérêt. Il faut mourir jeune , comme Alexandre & Germanicus , pour laisser une mémoire chère ; un nom éclatant , un souvenir agréable. Quand on se figure Mithridate avec une longue barbe , on convient froidement de ses talens & de son courage.

ON aime à contempler l'homme dans toute sa force & dans le moment d'énergie

des passions. Les idées de dégradation & de foiblesse diminuent de l'admiration. Une belle femme enlevée à la fleur de son âge, ne présente à la postérité que l'idée des agrémens & des charmes qui faisoient sa célébrité. Ninon qui a été belle & qui a vieilli jusqu'à la caducité, offre l'image d'une vieille femme spirituelle & philosophe, tandis que Madame de Montbazon ne rappelle que l'idée de la beauté.

IL est pour chacun un âge pour mourir.

UN avare se prive du nécessaire ; on fait qu'il est incapable de rendre le plus léger service, qu'il est dur & insensible. Il ne se permet aucune jouissance que les autres puissent partager. Rien ne semble donc devoir lui attirer des égards particuliers. Cet avare cependant est plus considéré, fait un plus grand effet dans une chambre, qu'un honnête-homme sans fortune. On respecte

en lui une puissance dont il n'use pas, & la certitude qu'il n'aura rien à demander, est encore un motif de le bien traiter.

ON confond souvent dans le monde la bonté & la bonhommie. La bonté est une ^{*De la bonté & de la probité.*} qualité du cœur, & la bonhommie consiste dans une facilité de mœurs qui rend agréable aux autres, qui peut s'allier avec tous les vices, & n'a aucun rapport avec la vertu.

LA probité est en calcul, ce qu'il y a de plus sûr & de plus avantageux à la longue. Beaucoup de friponneries sont des erreurs de calcul.

IL est bien rare d'avoir à se décider entre une mauvaise action & un intérêt considérable, présent & assuré.

ON dit, j'ai confiance dans le Médecin Strabon. Quel peut-être le sens de ces paroles? celui qui parle ainsi, ne connoît point ^{*De la confiance dans les médecins.*}

l'art, ne peut apprécier l'instruction, le talent de la mettre en pratique, & souvent il est hors d'état de juger des lumières & de l'esprit.

Si la Médecine est un art utile, s'il est des Médecins supérieurs aux autres, on devroit remarquer que dans les campagnes, que dans quelques villes, il meurt bien plus de monde que dans la capitale, & dans certaines époques où existent des Médecins célèbres.

Un homme qui a mis toute sa confiance dans un Médecin d'une grande réputation, est bien à plaindre. Lorsqu'il sera malade, quelque circonstance l'empêchera peut-être de recevoir ses soins. S'il voyage, il en sera privé certainement : s'il est à la campagne, il ne pourra l'avoir à tems.

Tout est de mode en Médecine, comme pour les objets les plus frivoles. Il est

d'usage pendant dix ans de saigner dans une maladie ; ensuite on prend une autre méthode. Tantôt les remèdes chauds sont de mode, & tantôt les froids. Sylva disoit : *petite vérole, je t'accoutumerai à la saignée.*

IL est en Médecine une certaine routine suivie de tous ceux qui s'appliquent à cette profession. Peut-être que dans deux ou trois circonstances un homme d'un grand génie fera quelque profonde combinaison, qui sauvera le malade qui auroit péri en d'autres mains. Mais qui m'indiquera cet homme supérieur ? quel moyen ai-je de le juger, moi profane dans son art.

QU'IL y ait des Médecins en plus grand ou moindre nombre, qu'ils soient habiles ou ignorans, les tables mortuaires m'apprennent que la mortalité, parmi les hommes, est toujours à peu-près à trois pour cent.

LES femmes, les gens du monde croient leur Notaire, leur Avocat, le premier des Avocats & des Notaires. Il n'y a rien de si facile que d'imposer sur une matiere absolument inconnue à ceux devant qui l'on en traite. Les lieux communs de chaque métier deviennent aux yeux du profane de sublimes sentences. Ajoutez un grand intérêt, le premier de tous, comme dans une maladie, & l'on sentira combien il est facile au Médecin d'acquérir une grande réputation, s'il a quelque esprit & quelque facilité à s'exprimer.

De la supériorité des anciens sur les modernes. LA question de la supériorité des anciens sur les modernes, a excité à la fin du siècle dernier, & au commencement de celui-ci, une grande fermentation dans les esprits; mais dans les écrits publiés à ce sujet, il me semble qu'on n'a pas envisagé l'objet sous son vrai point de vue.

LE principal adverfaire des anciens, Per-
rault, étoit un homme d'un esprit superficiel,
& qui n'avoit aucune érudition. La Mothe
étoit un homme de beaucoup d'esprit qui
n'avoit ni chaleur, ni sentiment, ni con-
noissance de l'antiquité. Ils se font bornés
à déprimer Homere, qu'ils n'entendoient pas.
Mad^e. Dacier érudite à la maniere du quinzies-
me siècle, sans goût & sans discernement, a
pris le parti d'Homere en fanatique, & à
exalté, avec un lourd enthousiasme, les traits
les plus simples de cet ancien Poëte.

BOILEAU seul en France a montré du goût
& du savoir dans cette dispute, & il a donné
à plusieurs égards la préférence aux moder-
nes. Pour la tragédie nous sommes supé-
rieurs, dit-il, aux Latins. Il accorde à peu
près l'égalité pour l'ode, & depuis le mo-
ment où Boileau écrivoit, Rousseau a
augmenté nos richesses dans ce genre de
poésie. Boileau convient que le siècle de

Louis XIV. l'emporte pour la comédie sur celui d'Auguste , postérieur au temps où vivoit Térence. Enfin il observe que les romans sont un genre d'ouvrages , qui a des beautés , & qu'il étoit inconnu aux anciens. Il auroit parlé de ce genre avec plus d'estime encore, s'il avoit lû des romans tels que *Candide* , *Zadig* , *Clarisse* , *Tom-Jones* & *la Nouvelle-Héloïse*. Il n'y avoit presque du tems de Boileau de romans véritablement intéressans & estimés , que la princesse de Cleves & *Zaïde*. Ces ouvrages ne renferment que le récit d'avantures galantes & amoureuses , délicatement exprimées. Mais plusieurs romans de notre siècle réunissent à la peinture du sentiment , les lumières de l'esprit philosophique , & le fidele tableau des mœurs des diverses conditions.

LA véritable maniere de traiter la question de la supériorité des anciens sur les modernes étoit :

D'EXAMINER attentivement le mécanisme de la langue grecque & de la romaine; de considérer s'il étoit plus favorable à la poésie, à l'éloquence, si ces langues offroient plus de variété dans les expressions, si elles avoient plus d'harmonie & des tours plus vifs, que les langues modernes.

DE comparer les auteurs anciens aux modernes, & la difficulté des genres où se sont exercés leurs esprits.

DE déterminer l'influence du gouvernement & celle du climat.

DE comparer les grands hommes de tout genre.

EN suivant cette méthode avec impartialité, on auroit pû obtenir un résultat certain. On a envisagé quelques-unes de ces

parties , mais sans ordre , & sans les méditer profondément.

LAMOTHE qui n'étoit ni poëte , ni éloquent , qui ne favoit pas le grec , soutenoit que la langue françoise rendoit toutes les idées , & il est vrai qu'il n'avoit besoin que des qualités de cette langue , parce qu'elle suffisoit à son esprit clair & méthodique. Dumarfais auroit pû parler des langues anciennes & modernes d'une manière plus éclairée , & en faire une juste comparaison.

DANS le temps de ces disputes , les modernes n'étoient pas aussi riches qu'ils le sont devenus , & la balance devoit nécessairement pencher en faveur des anciens : mais depuis cinquante ans les génies supérieurs qui ont paru dans l'Europe & en France particulièrement , rendent la partie plus égale. La question n'étoit pas mûre du tems de Boileau & de la Mothe. Les modernes paroissent être des enfans tardifs.

VIRGILE & Homere n'ont point d'égaux parmi les modernes pour la poésie épique ; car on ne peut se dissimuler que la *Henriade*, malgré la beauté des vers, la richesse des descriptions, manque absolument d'intérêt. On est forcé de passer condamnation en faveur des anciens pour ce genre de poésie : Mais les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Crébillon, ne peuvent-elles pas être mises en opposition avec deux poëmes, balancer l'avantage des anciens ? Sophocle & Euripide, car je ne parlerai pas des déclamations tragiques de Seneque, ont servi de modeles aux auteurs modernes : Racine sur-tout leur doit beaucoup. Mais n'a-t-il pas surpassé ses maîtres ? Les grands effets produits aux représentations des pieces grecques, sembleroient déposer en faveur des anciens & leur assurer la prééminence. Pour juger d'après ces effets du mérite des pieces, il faudroit établir la différence que devoit apporter la sensibilité des auditeurs. Elle

étoit extrême chez les Grecs, & l'art des acteurs, l'harmonie de la langue, l'intérêt des événemens devoient contribuer beaucoup au succès des pieces.

LE Plin moderne par sa sagacité, l'étendue du génie, la majesté du style, est certainement au-dessus de l'ancien.

Nos comédies sont supérieures à celles de Plaute & de Terence, si peu variées dans leurs intrigues, & souvent si froides. Quel auteur ancien peut-être comparé à Moliere, & même à Regnard: le théâtre françois s'est encore enrichi depuis d'une foule de pieces, dont le mérite est consacré par des succès constans. Enfin la métromanie réunit par le choix d'un sujet heureux, ce que le vrai comique a de plus piquant, à toute la pompe de la poésie.

L'ART Poétique de Boileau, ses Épitres

& celles de Voltaire , peuvent soutenir avec succès le parallele avec les épîtres d'Horace , & son art poétique. Les belles odes de Rousseau ne sont pas inférieures pour l'harmonie à celles de Pindare & d'Horace , & les pieces fugitives de Voltaire n'ont point de modele dans l'antiquité.

LES orateurs & les historiens de l'antiquité ne trouveront pas aussi facilement des rivaux , & plusieurs raisons ont déterminé leur supériorité en ce genre. La forme du gouvernement qui ouvroit à l'homme éloquent le chemin des plus grands honneurs , l'importance des matieres qui faisoient l'objet des discours , l'énergie des ames républicaines , nous indiquent pourquoi l'éloquence a dû faire de si grands progrès parmi les anciens. (*) UN peuple entier éclairé sur ses in-

(*) On pourroit mettre en comparaison avec les plus beaux discours des anciens , quelques oraisons funebres de

térêts, sensible à l'harmonie, habitué aux émotions, écoutoit avidement les orateurs, & le suffrage de ce peuple, ne se bornoit pas à de vains applaudissemens. Les honneurs, les dignités, le commandement étoient décernés à ceux qui avoient su dominer les esprits par la parole. Quelle devoit être l'explosion des talens animés, stimulés par d'aussi puissans motifs ! l'espérance ou la crainte excitées par les gestes & les mouvemens d'une multitude agitée, pressioient de tous côtés l'ame & l'esprit, les élevoient au dernier degré de puissance & d'expression.

Bossuet & de Flechier, quelques sermons de Bourdaloue &c. Mais il est ici question de l'art de l'éloquence qui étoit le principe moteur & décisif de toutes les délibérations, qui entraînoit la multitude, qui frayoit la voie aux honneurs ; de cet art de la parole qui est particulier aux républiques. Il y avoit certainement un plus grand nombre d'hommes éloquens, & l'étude de tout ce qui peut concourir à augmenter le prestige de la parole, étoit l'objet de l'application générale,

LES langues anciennes au moyen des breves & des longues, ont une harmonie particuliere. Les inversions donnent plus de mouvement à la prose & aux vers, rompent l'uniformité d'une marche méthodique. Tout étoit musical chez les anciens dans leur récit, dans leur conversation, dans leur déclamation & les harangues : les loix même étoient notées chez les Grecs : le crieur public étoit assujetti à une déclamation qui étoit une espece de chant. (*) Ce ne sont pas seulement les auteurs anciens qu'il faudroit comparer ; c'est le peuple Grec & Romain qu'il faut opposer aux peuples modernes. L'ame du peuple en Grece & à Rome étoit susceptible des plus vives, des plus rapides impressions. Son goût étoit sans cesse exercé par le spectacle des chef-d'œu-

(*) Caius Gracchus se faisoit accompagner, lorsqu'il haranguoit, par un joueur d'instrument à vent, qui lui donnoit le ton.

vres de l'art dans tous les genres. La multitude étoit passionnée , & toujours agitée de quelque intérêt. L'habitude de voir rechercher son suffrage, lui inspiroit un noble orgueil. Le dernier des citoyens tué à la guerre , étoit honoré de funérailles publiques ; on jettoit des parfums sur son bûcher , & les plus illustres personnages prononçoient son oraison funebre, célébroient ses vertus & son courage.

Au lieu d'un peuple délicat , sensible , fier de sa puissance, nous n'avons qu'une populace ignorante & grossiere , & beaucoup de gens supérieurs par leur état ou leurs richesses, ne méritent pas d'être distingués de la populace , par le savoir & le goût. Il n'y avoit chez les anciens aucun intervalle entre un artiste célèbre & les personnes les plus éminentes. Tout ce qui excitoit des émotions dans l'ame , avoit des droits puissans sur des hommes sensibles , délicats ,

passionnés. La jeunesse s'empressoit d'entendre les philosophes, & leur séduction étoit aussi forte sur des esprits qui avoient mille besoins, que celle des Phryné & des Lays.

LE génie républicain étoit également plus favorable au genre de l'histoire. Il donne plus de hardiesse pour dire la vérité. Tacite s'exprime ainsi sur ce sujet. « Des Écrivains » illustres, dit-il, ont rapporté les événements remarquables des premiers tems de » Rome, & ceux du regne d'Auguste; mais » il vint un tems, où la nécessité de la flatterie » dégoûta d'écrire l'histoire ». Si la hardiesse des pensées & la rapidité du style affurent le premier rang aux anciens historiens, il faut avouer aussi que leur talent avoit, pour s'exercer, des sujets plus intéressans, que ceux que présente notre histoire moderne. Comment lire sans dégoût les anciennes annales de la France, celles de l'Angleterre,

de l'Empire Germanique & des autres peuples du Nord. Tout est barbare jusqu'aux noms des héros, plus dissonans que ceux des Iroquois. Quel courage ne faut-il pas, pour s'enfoncer dans les broussailles où sont ensevelis quelques monumens de nos anciennes constitutions? Il faut chercher dans des chartes, dans des registres d'Abbayes, les vestiges de nos Coutumes ridicules, contradictoires, de nos lois confuses. Aux fêtes & aux jeux des anciens, comparons les Cours plénieres de nos Rois. Quelle stupide magnificence, que celle d'un tems où, dans les jours d'apparat, on servoit les Rois à cheval! En vain on s'est plu à trouver de la naïveté dans notre ancien langage : grossiereté & simplicité populaire, voilà véritablement le caractère qu'il présente.

IL est peu d'historiens parmi les modernes qui puissent être mis en parallele avec Thucidide, Xenophon, Salluste, Tite-Live,

& Tacite sur-tout. Hume & Robertson paroissent être ceux qui suivent de plus près leurs traces. Peut-être les auroient-ils atteints, s'ils avoient écrit dans leur langue, s'ils avoient eu des tableaux aussi intéressans à peindre. Tacite ne pouvoit s'élever à la hauteur qui caractérise ses pensées, que dans un siècle où se conservoit encore le souvenir des défenseurs d'une république mourante, où l'effervescence donnée à tous les esprits, par un long exercice de la liberté, s'étoit impétueusement portée vers les crimes & les excès de l'autorité. Des âmes habituées à des sentimens extrêmes, pouvoient seules outrer les vices, comme on avoit, si j'ose le dire, outré les vertus.

LES anciens sont bien supérieurs encore dans la partie des arts. Les statues grecques ont une vérité, une noblesse à laquelle les modernes peuvent difficilement

atteindre. Les formes grecques servent encore de modèles pour les belles proportions. Les plus beaux plans d'architecture sont imités des anciens monumens.

JE crois qu'on peut trouver la cause de la supériorité des anciens à cet égard, dans leur organisation, dans le climat. L'air est plus pur en Grece, plus léger, la vue porte plus loin dans cette contrée, que dans nos climats. L'organisation des Grecs étoit plus fine, leur imagination plus vive, leur ame plus sensible aux diverses impressions. Ils avoient par conséquent un sentiment du beau plus juste, plus rapide. Cette influence du climat étoit connue anciennement, & l'air épais de la Béotie étoit remarqué, & opposé à l'air vif & pur de l'Attique.

IL n'en est peut-être pas de même de la peinture, puisqu'il paroît que les peintres les plus célèbres ignoroient les loix de la perspective. Ils surpassoient au reste dans cet

art toutes les nations contemporaines , & ils surpassent encore les modernes par l'élégance des formes , par la légèreté , la composition & le dessein.

LA nature du gouvernement joignoit son influence à celle du climat , pour les progrès dans les arts , comme pour tous les objets qui intéressent l'esprit. La liberté inspire un noble sentiment de soi-même : dans les Pays, où la carrière des honneurs est ouverte à tout citoyen , où la supériorité & la célébrité dans tout genre élèvent au premier rang , l'effort de l'esprit doit être plus animé. L'ame y jouit d'une sécurité qui lui permet une entière application à un objet.

DANS les pays républicains tout est soumis au jugement de la multitude , & ses applaudissemens vrais , sentis , impétueux , éclatans , excitent dans l'ame le plus vif enthousiasme , réveillent puissamment toutes

ses facultés. La même émulation peut se rencontrer dans les pays Monarchiques ; mais il faut que le Monarque soit animé d'un sentiment vif pour les talens , pour les arts , qu'il soit vivement aiguillonné de l'amour de la gloire. Auguste , Léon X , Louis XIV , ont donné leur nom au siècle où ils ont vécu , & leur propice influence a multiplié , autour d'eux , les chef-d'œuvres dans tous les genres. Auguste conversoit avec Virgile & Horace ; le palais de Léon étoit ouvert à tous les savans. Louis XIV dit un jour à Boileau en regardant sa montre : *songez que j'ai toujours une heure à vous donner par semaine.* Au moyen de pareils encouragemens , plus efficaces que les dons , le génie prend un grand effor dans les Monarchies. Le Prince y peut tout ; il peut créer en quelque sorte : mais il faut qu'il ait un sentiment , une volonté. Dans les républiques , tout dérive de la constitution.

JE viens de parcourir rapidement les différens genres , où les anciens ont excellé. Il en résulte , qu'en poésie , si l'on excepte le poëme épique, ils ont des égaux , & qu'il est des genres de poésie , où les modernes les ont surpassés ; que les anciens l'emportent pour les orateurs , les historiens & les beaux arts , la musique & la sculpture , à l'exception de la peinture , dans laquelle on peut accorder la prééminence aux modernes ; qu'ils nous étoient supérieurs pour la danse , la déclamation ; qu'il est même des talens , dont les organes grossiers des peuples modernes ne peuvent se former une idée , comme cette partie de la musique qu'ils appelloient hipocritique , qui consistoit dans l'art de contrefaire , d'imiter , qui régloit les gestes convenables dans chaque situation. L'art des gestes étoit , chez les anciens , de la plus grande importance. Ils savoient multiplier les expressions des sentimens ; ils en faisoient sentir les nuances & les degrés.

Tout étoit harmonie chez les anciens ; & l'on disoit en Grece , faire un solécisme avec la main , pour dire qu'un geste étoit faux. Ce n'étoit pas un petit nombre de gens délicats , qui étoient sensibles à ces divers genres d'harmonie , c'étoit le peuple entier , qui avoit la fureur des spectacles , & dont l'ame étoit ouverte aux plus délicates impressions.

TELLE étoit leur supériorité dans presque tous les genres , que Rubens a pensé que les exercices fréquens donnoient à leur corps une plus parfaite conformation , qui présentoit aux artistes de plus beaux modèles , & faisoit valoir leurs ouvrages. Ils avoient des plaisirs plus vifs que nous , plus de sensations , parce qu'ils avoient plus de sensibilité. Il semble que les beaux jours de la Grece offrent le spectacle de la jeunesse du monde , du printems de la vie , où tout est émotion , tout est plaisir. Quand

le sang est glacé par l'âge, on a peine à concevoir les émotions, la fougue, les plaisirs de la jeunesse; tel est peut-être l'état des modernes. A peine pouvons-nous imaginer la sensibilité extrême des anciens pour les arts, & les sensations qu'ils éprouvoient, qu'ils avoient su en quelque sorte se créer.

IL n'est pas jusqu'à l'esclavage, qui ne fût une source de talens. On instruisoit les esclaves dans la philosophie & les arts. Des maîtres humains les regardoient comme les enfans de la maison, & ils recueilloient le fruit de l'éducation qu'ils leurs donnoient. D'autres en faisoient un objet de spéculation, & vendoient un prix considérable, ceux qui avoient des talens distingués. (*)

IL faut encore ajouter en faveur des an-

(*) On voit dans une oraison de Cicéron qu'un esclave fut estimé plus de 60,000 livres de notre monnoie.

ciens , qu'ils ont plus promptement atteint le terme des talens. Il nous a fallu dix-sept siècles, malgré les chef-d'œuvres qu'ils nous ont laissés , pour former notre langue, & nous traîner sur leurs traces. Ils ont fait le chemin en six ou sept cents ans , à partir des tems fabuleux, & de la fondation de Rome. Le premier élans des anciens fut très-rapide. Homere fleurissoit dans les premiers tems de la Grece, & l'époque de la fondation de la république d'Athenes, est celle, où vivoient les sept Sages. Les Gaulois étoient aussi avancés dans la civilisation, du tems des premiers Rois de Rome, que les Romains, & ce n'est qu'après vingt siècles, qu'ils se sont élevés à peu-près à leur niveau dans quelques genres. D'où peut venir une telle inégalité, sinon de la différence des institutions & du climat ?

LES gouvernemens des diverses contrées de la Grece, furent institués par des hom-

mes éclairés. Nos gouvernemens modernes ont presque tous, au contraire, des fondateurs barbares. Il y avoit, chez les anciens, un plus grand nombre de gens éloquens, instruits, comme de nos jours, nous voyons à Genève un plus grand nombre de gens éclairés, que dans des villes six fois plus considérables.

IL est à présumer que les anciens l'emportoient aussi par l'esprit d'agrément & les qualités brillantes & aimables. Ils étoient plus sensibles, plus animés, plus délicats. Cicéron dit que les Athéniens ne pouvoient rien entendre, qui ne fût élégant & pur. Les talens de l'esprit étoient, chez les Grecs & les Romains, l'objet de la prétention, & l'ambition des jeunes gens étoit de parler en public.

LES gens aimables plus animés, plus sensibles, enrichis de connoissances dans

tous les arts, devoient être fort supérieurs aux *agréables* de nos jours: il faut convenir aussi que les faits anciens devoient aussi l'emporter sur les nôtres, quelque porté que l'on soit à rendre justice aux modernes à cet égard. La plupart des jeunes gens de nos jours ressemblent à ces vins trop verts dans les premières années, & plats dans leur vieillesse. Il en est qui séduisent par quelques agrémens: mais avons nous l'idée d'un Alcibiade, en qui éclatent les plus brillans avantages de la nature, gouvernant le peuple d'Athènes séduit par ses graces & son esprit, faisant résoudre la guerre par son éloquence, & choisi par ses talens pour la conduire, déterminant la paix & présidant aux traités, se conciliant l'affection de Socrate & de Périclès, & regnant sur les femmes par les charmes de l'esprit & de la figure?

A la vie d'un jeune-homme de notre siècle que l'on compare celle d'un Athénien, qui

entend discuter les intérêts de sa patrie ,
qui donne son avis sur la paix ou la guerre ,
qui entraîne le peuple par son éloquence ,
qui s'élève avec Socrate & Platon dans la plus
haute sphere de la raison , qui se rend ensuite
sous de magnifiques portiques , pour entendre
réciter les plus beaux vers , d'une maniere
expressive & harmonieuse ; dont les yeux
sont à chaque instant frappés du spectacle
des plus beaux monumens , de chefs-d'œuvres
de peinture & de sculpture ; dont l'ame s'en-
flamme à la vue des statues de son pere ,
de son frere , de son ami ; qui donne des
fêtes à un peuple aimable & éclairé , qui
se rend aux jeux olympiques , & dispute les
prix aux plus éminens de ses concitoyens ,
aux villes & aux souverains.

UN tableau de comparaison non moins
frappant en faveur des anciens , se pré-
sente à l'esprit : c'est celui des hom-
mes d'état , des généraux , des hommes

vertueux. Il me faudroit faire un abrégé de l'histoire grecque & romaine, si j'entreprendois de prouver par des faits la supériorité des anciens dans ces emplois sublimes des facultés humaines. Je me contenterai d'assigner la différence des mobiles, qui déterminoient l'homme de l'antiquité, & celui de nos jours. La puissance ou la foiblesse de la force motrice, feront présumer les effets. Dans les gouvernemens de la Grece & de Rome, tous les citoyens étoient également appelés aux grandes places; le talent de la parole, la valeur, l'enthousiasme de la chose publique, un esprit supérieur, une ame énergique, frayoient la voie à tous les honneurs. Il s'ensuivoit que l'émulation étoit vivement excitée dans toutes les ames, qu'un plus grand nombre faisoit l'essai de ses forces. Le peuple étant le juge suprême des talens, des qualités, de la conduite, l'ame n'étoit point rétrécie par la nécessité de la souplesse. Il falloit plaire au peuple, j'en

conviens ; mais c'étoit par de grandes actions , c'étoit par l'éloquence. On employoit la brigue , mais cette intrigue même demandoit une grande étendue d'esprit , exigeoit des qualités brillantes , de la générosité , de la popularité , la connoissance enfin des divers penchans des hommes. Quelle différence entre cette intrigue , & celle qui enchaîne dans l'antichambre d'un protecteur , & qui n'exige que la connoissance de ses foiblesses ; entre la souplesse qui engageoit à se prêter au caprice d'un peuple ardent , volage & passionné , & celle qui porte à affronter les rebuffades d'un suisse , les dédains d'un valet-de-chambre , pour pénétrer dans un cabinet ou l'on trouve un homme distrait & embarrassé de la plus légère discussion , qui prononce de tems en tems un lieu commun avec emphase , indique promptement du geste & de l'œil la porte , & vous renvoie enfin à un subalterne , dont il faut caresser la médiocrité & tolérer l'importance !

CE qui assure particulièrement la prééminence aux anciens, c'est que les grands hommes n'étoient pas bornés aux talens d'un emploi: Ils étoient à la fois généraux, politiques, orateurs, hommes de lettres. Il est, parmi les modernes, de grands hommes d'état, de grands capitaines; mais en général ils ne brillent que par un genre de talent. Il est des gens illustres dans les nations modernes, à qui le goût, les talens de l'esprit, les arts étoient aussi étrangers, qu'à ce calife qui fit brûler la bibliothèque de Constantinople. Dans les tems actuels, chacun est borné à l'exercice de son emploi, & semble plein de mépris pour ce qui lui est étranger. Le juge qui a fait son droit, & qui fait l'ordonnance, regarde les lettres, comme un frivole emploi de l'esprit. Le public même, perdant le souvenir des l'Hôpital, des Harlay, des Lamoignon, est porté à conclure contre le mérite & l'application du magistrat qui auroit le goût des lettres,

tout ce qui sort de l'orbite d'un emploi, paroît en général une folie, une dissipation à l'étroit génie de la plupart des modernes : il semble qu'il ne puisse contenir qu'un genre. N'oublions pas qu'on a dit dans le tems que l'esprit des loix parut, que *ce n'étoit que de l'esprit sur les loix.*

JE ne m'étendrai pas sur la vertu des anciens. La liberté est le foyer de tous les sentimens généreux, des grandes pensées, le mobile des actions sublimes. Quand on aime la vertu, il semble qu'on revient toujours aux républiques. C'est l'âge-d'or, qu'on se plaît à contempler dans son imagination.

JE n'ai point parlé des philosophes, des physiciens, des médecins. Ces diverses parties tiennent beaucoup à l'observation & à l'expérience. Il me suffit d'avoir remarqué, que les anciens ont été plus promptement éclairés que les modernes, qu'ils ont volé

dans la carrière, où les autres se sont entraînés. Ils ont été fort loin en morale & en politique. Nous avons pu à cet égard les surpasser; mais notre supériorité ne peut être attribuée qu'au laps des tems, à la progression des lumières accumulées. L'antiquité est un génie précoce & sublime, éteint au milieu de sa carrière. On ne doit pas imputer à son désavantage, ce qu'il n'a pas eu le tems de concevoir & d'exécuter: d'après la marche rapide des anciens, on doit tout présumer en leur faveur. Si une tortue parcourt dans un jour un espace, au milieu duquel le cerf aura péri, ferai-je honneur à la tortue d'avoir atteint le terme? On doit croire, à ce qu'il me semble, que l'antiquité auroit produit plus promptement un Bacon, un Newton, un Montesquieu, un Buffon; mais ces génies supérieurs n'en font pas moins pencher la balance en notre faveur, pour l'étendue & l'élévation du génie. Si les anciens l'emportent en talens, & dans tout ce qui tient

au sentiment , ils doivent cette prééminence à leur langue , au climat , au gouvernement. Ce n'est pas l'esprit , ce ne sont pas les talens des modernes que j'oppose aux anciens. Voltaire né en Grece , ou à Rome , eût été encore supérieur à ce qu'il est. Le peuple, les nations anciennes en masse , étoient plus éclairés , plus sensibles. Voilà principalement ce que j'ai tâché de prouver.

J'AI fait voir ce qui élevoit , animoit les anciens : je vais tâcher d'exposer ce qui ravale , rétrécit les modernes. Les grands talens sont inutiles , pour parvenir à une haute fortune. L'élan d'un courfier vigoureux étoit nécessaire aux courses olympiques ; la marche sûre & lente du mulet convient dans le chemin tortueux de la fortune , dans le sentier glissant des cours. Lorsqu'un état est affermi , lorsque son intérieur est calme & sa situation solide , une

allure facile entraîne tout d'un mouvement égal ; il ne faut que maintenir , & les esprits sages suffisent. On lit dans Thucydide qu'il ne falloit pas de grands génies pour le gouvernement , & cette vérité est applicable à beaucoup de circonstances. De même que, par l'invention des machines simples, la mécanique donne les moyens de se passer d'un grand nombre d'hommes , de même par les réglemens & les formes , les gouvernemens tendent à se passer des hommes de génie. Mais aussi pour les juger inutiles , il seroit nécessaire de s'assurer que le régime fût aussi parfait qu'il puisse-être. Si l'organisation politique est vicieuse , ses vices se multiplieront , s'accroîtront par l'esprit de routine : de tems en tems il faut ranimer la machine par l'impulsion du génie.

LA différence des récompenses est un obstacle aux efforts de l'esprit. Ces génies sublimes dont l'antiquité seule nous donne des

exemples , comme elle nous offre ces grands monumens qui étonnent notre imagination ; ces hommes célèbres auroient ils de nos jours la même élévation ? Le foyer de l'ambition n'étant plus le même , l'explosion du génie seroit plus foible. Comparons les honneurs du triomphe , des statues érigées , des fêtes publiques instituées , avec la distinction d'un cordon ; les dépouilles des plus riches nations avec une pension , les acclamations de la multitude avec le froid éloge d'un homme en place ; on jugera facilement , comme je l'ai dit , des effets par le principe. L'excellence du gouvernement monarchique consiste à faire tout , aux moindres frais possibles , à se passer de grands hommes. C'est une mer calme & sans écueil , où il n'est pas aussi nécessaire d'avoir des pilotes habiles , que dans une mer agitée. C'est dans les troubles des républiques que croissent & se manifestent les grands hommes. Ce sont des éclairs qui brillent

au milieu des orages. Regretterons-nous les tems de la ligue, parce qu'ils nous présentent une foule de grands hommes? Le Balafre & l'Amiral de Coligny ne peuvent exister dans un état bien gouverné. L'intrépide Molé ne seroit de nos jours, qu'un magistrat intègre; il n'auroit pas déployé ses vertus & son courage. Le cardinal de Retz ne seroit qu'un intrigant, ou un débauché obscur.

Si les grands talens sont inutiles pour les grandes places, excepté dans un tems de crise, il est évident aussi que les hommes véritablement supérieurs ne desireront pas de s'y élever; & si quelque coup du fort, ou les lumieres du Prince les y appellent, ils ne pourront s'y maintenir qu'avec peine. Un homme éclairé voit d'un coup d'œil les choses que lui seul peut concevoir & exécuter, & s'il est obligé d'y renoncer, s'il se trouve réduit à ne faire que celles qui sont à la portée de tous, il
se

se dégoutera bien vite. Il pourroit encore arriver que négligeant ces petits détails , dans lesquels se complait la médiocrité , peu instruit de formes minutieuses , il soit jugé d'autant plus incapable , que son génie sera plus élevé. De pareils hommes aimeront mieux éclairer leur siècle , qu'employer leur tems à des fonctions imposantes par leur objet , mais qui ne demandent que des facultés communes. Montesquieu a refusé , dit-on , une grande place qui lui fut offerte , comme un Athlete vigoureux dédaigne de descendre dans l'arene avec un foible adversaire. L'europe doit lui savoir gré d'avoir préféré la gloire de l'instruire , à l'éclat passager d'une place , que tout autre pouvoit remplir. Quel emploi pouvoit être digne d'exercer son génie , le mettre à portée de manifester cette profondeur qui remonte aux causes les plus cachées , cette étendue qui embrasse les rapports les plus éloignés ; ce talent de rendre d'une manière vive ; concise & bril-

lante , les plus sublimes conceptions ? Il y a , en général , dans les gouvernemens modernes , beaucoup d'hommes d'affaires & de *juges* , si je puis m'exprimer ainsi , & peu d'hommes d'état ou de génie , propres à être législateurs.

TACITE a soin de dire en parlant des gens appelés aux emplois du Gouvernement : *il n'étoit ni au-dessus ni au-dessous des affaires.* Il en résulte qu'il y a un degré d'esprit fort supérieur à celui des affaires proprement dites. *Il y a des gens d'esprit* , dit Swift , *qu'on regarde communément comme incapables d'affaires , & qui sont au-dessus des affaires.* *Un cheval vif & généreux peut porter un bât , mais il est trop bon , pour être employé ainsi.*

LA différence des récompenses , la nature du gouvernement plus solide & moins orageuse , les intrigues des Cours , l'étroite sphere

des affaires, en général, sont les causes qui rendent les grands hommes de tout genre plus rares dans les tems modernes. Le génie, l'esprit y tournent souvent au désavantage de celui qui les possède. Ils inspirent des besoins tourmentans & un desir inquiet, parce qu'on n'a pas les occasions de recueillir la gloire à laquelle on aspire. On se nourrit d'une petite gloire dont, à chaque instant, on reconnoit l'insuffisance, & l'on s'agite sans fruit.

LE don qui distingue particulièrement l'homme des bêtes & qui lui soumet ses semblables, la parole, est sans aucune influence dans la plupart des gouvernemens. Le domaine des talens est circonscrit dans quelques places. Les Orateurs sacrés, les Avocats généraux peuvent seuls déployer les richesses de l'éloquence. La domination des petites sociétés contribue encore à rétrécir l'esprit. Elles écartent tout ce

qui annonce un caractère déterminé; elles prodiguent les louanges aux gens médiocres, & facilitent leur avancement. La liste des gens élevés aux grandes places, par cette raison qu'ils étoient sans esprit, seroit nombreuse.

